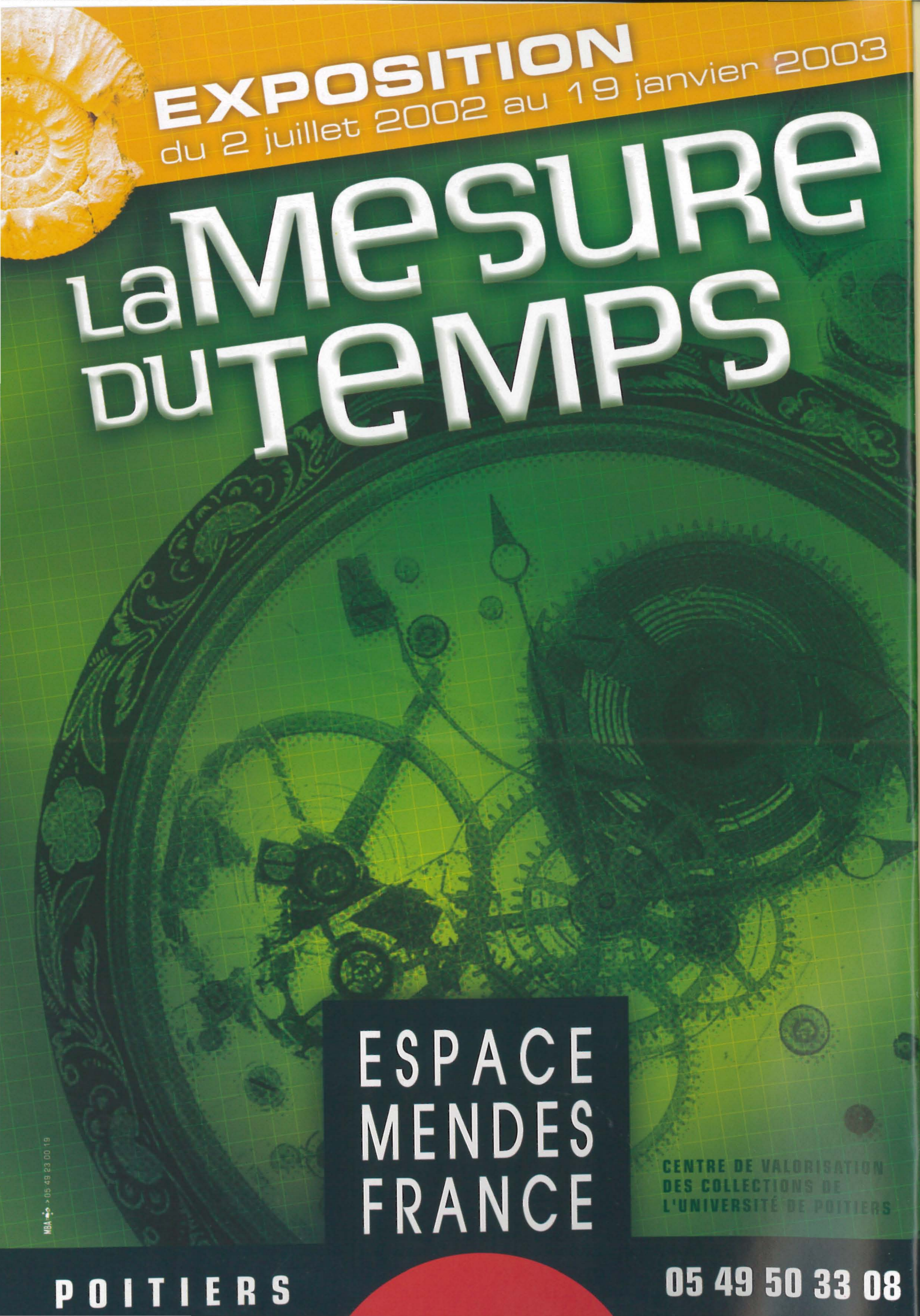
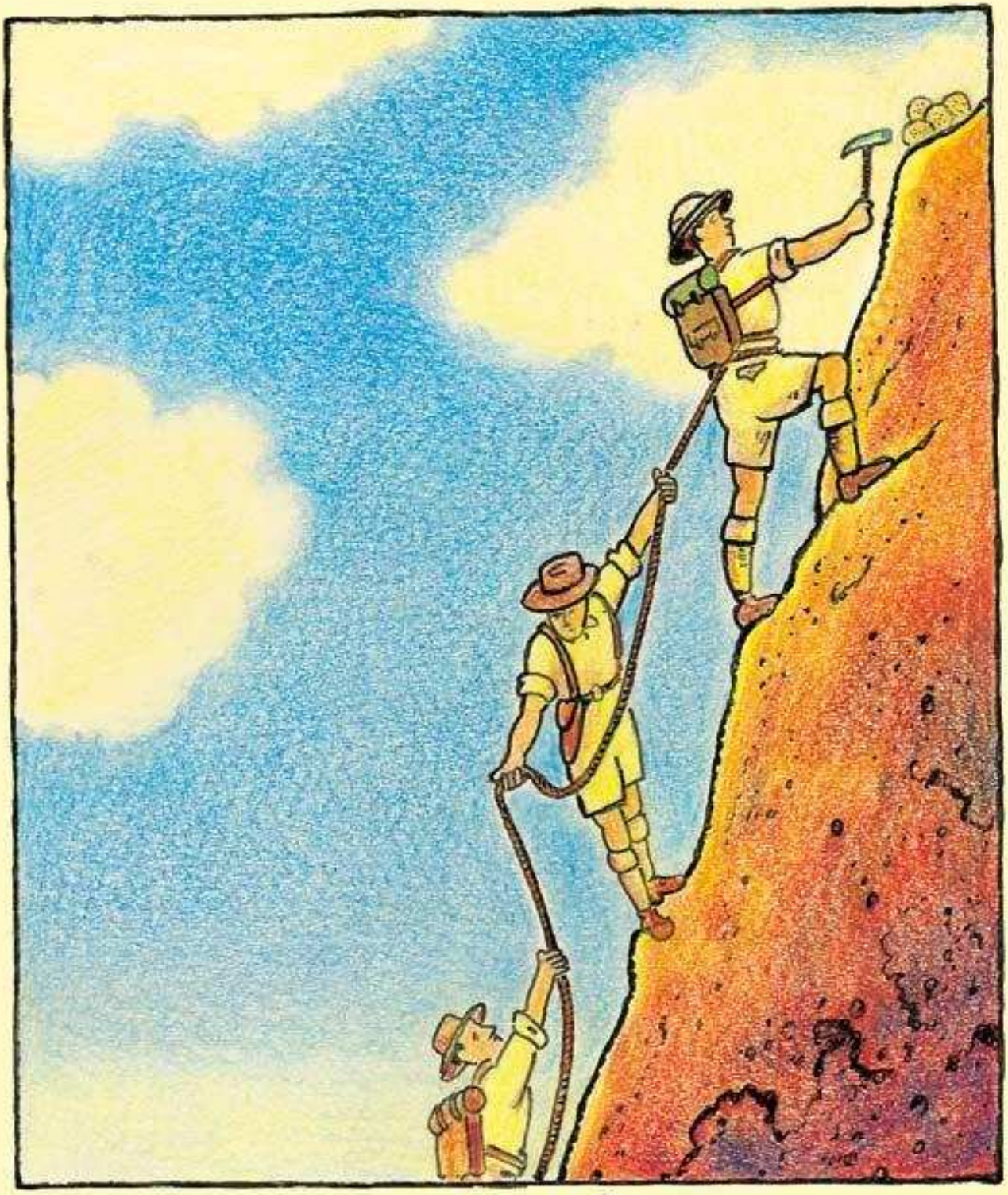
l'actualité

l'actualité
POITOU-CHARENTES

7 000 ans d'architecture

■ JUILLET ■
■ AOUT ■ SEPTEMBRE ■ 2002
■ N° 57 ■ 6 €


EXPOSITION
du 2 juillet 2002 au 19 janvier 2003
La Mesure du Temps
ESPACE
MENDES
FRANCE
CENTRE DE VALORISATION
DES COLLECTIONS DE
L'UNIVERSITÉ DE POITIERS
POITIERS
05 49 50 33 08



AU 23e JOUR DE NOTRE EXPÉDITION, NOUS AVONS RÉUSSI A LOCALISER LES CARTELINS PERDUS

sommaire

6 PHILIPPE UNTERSTELLER CATALOGUE

7 767 ÉGLISES ROMANES PROTÉGÉES

8 PROTÉGER, RESTAURER, RÉACTIVER
FONDATION DU PATRIMOINE

10 DOMINIQUE DESHOULIÈRES VERS LA MODESTIE DU GESTE

11 HERVÉ BEAUDOUIN UNE RUSTICITÉ MODERNE

12 MARIE-ANGE GUILLEMINOT OURSIN

13 PATRICK VETTIER LA MAISON LABORATOIRE
ERIC CORDIER LA MÉMOIRE DES LIEUX

14 ROGER NARBONI REDESSINER LA VILLE

15 LUMIÈRE SUR LA PIERRE ACTIF ANTIBRUIT

16 ROLAND CASTRO PARTI PRIS DE COLLAGE

17 ARCHITECTURES CAPITALES À JARNAC

18 RELIEFS VUS DU CIEL

20 L'ÉNIGME MÉGALITHIQUE
Les dolmens et tumulus, nombreux en Poitou-Charentes, ont jusqu'à 7 000 ans : les plus anciens vestiges de l'activité humaine.

22 PEINTURE ROMANE
Le décor de l'abbatiale de Saint-Savin est une peinture savante exécutée vers 1100 par des artistes d'exception.

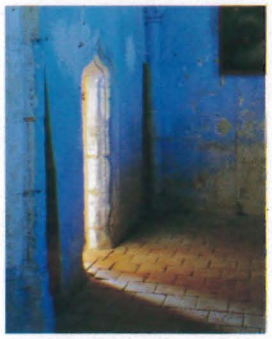
26 SAINT-PIERRE-AUX-LIENS
La petite église romane de Thaims, village situé non loin de Saintes, a été construite sur les ruines d'une villa gallo-romaine dont les vestiges sont visibles, y compris des fragments de représentations des cultes païens.

31 LIBOR TEPLY DE LA LUMIÈRE ROMANE

32 LAURENT MILLET ARCHITECTURE D'IMAGES

35 BERTRAND DU GUESCLIN LA RECONQUÊTE
Au XIVe siècle, les anciennes provinces du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois étaient couvertes de places fortes que Du Guesclin fit céder les unes après les autres.

38 VERS UN ÉCLECTISME CONTEMPORAIN
L'architecture contemporaine de Poitou-Charentes est totalement en prise avec la production internationale.



En couverture : L'église de la Foucaudière à Saint-Sauveur, dans la Vienne, photographiée par Libor Teply.

Sébastien Laval

L'Eigsi, de J.-Ph. Boutet et J. Fourquier, à La Rochelle.

46 UNE MONUMENTALITÉ SOURIANTE
Joao Luis Carrilho da Graça va construire le nouveau théâtre de Poitiers. C'est pour lui une première en France. Laurent Beaudouin, autre architecte de la modernité et coauteur de la médiathèque de Poitiers, présente la filiation, le parcours et l'œuvre de ce grand architecte portugais.

50 LE CORBUSIER EN POITOU-CHARENTES
Quatre projets menés entre 1917 et 1947, dont deux réalisés, témoignent des multiples facettes du grand architecte de la modernité.

54 JEAN GORIN L'HABITAT, ART TOTAL
A Niort en 1965, l'artiste abstrait avait conçu et construit sa maison comme une œuvre totale.

56 L'URBANITÉ EN QUESTION
Comment appréhender une ville dans sa globalité, à l'échelle de l'agglomération et pas seulement à partir de son centre historique. Entretien avec Antoine Picon.

Les Trois Cités à Poitiers.

Jean-Louis Schoellkopf

62 ROCHEFORT PORT D'ATTACHE
Un jeune écrivain, Olivier Bleys, a redécouvert Pierre Loti en séjournant à Rochefort. Il lui a consacré un livre à paraître. Voici le premier chapitre.

65 REMPART CONTRE LE TEMPS
A propos d'une lettre inédite de Pierre Loti.

66 MÉTIERS D'ART
Portraits d'artisans : Christian Sicault, Dominique Bréard, Michel Maître, François Asselin, Philippe Riffaud et François Théallier.

70 L'INTIME ATLANTIQUE
C'est dans l'île de Ré, où il habite depuis treize ans, que Thierry Girard a entrepris son prochain périple photographique, «Histoires de limites», autour de la région Poitou-Charentes.

74 HIC INCIPIT MARE
Une promenade littéraire entre mer et marais dans le pays d'Esnandes, par Patrick Mialon.

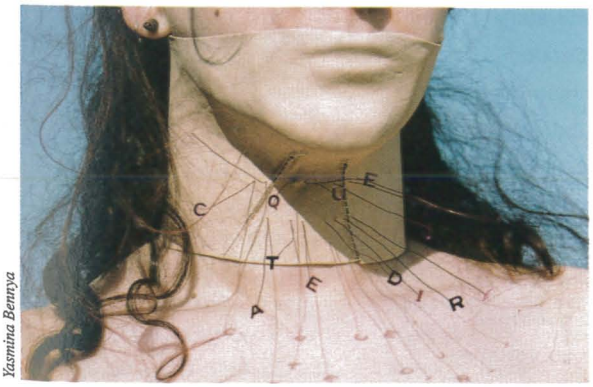
77 EN VÉLO JUSQU'À LA ROCHELLE
Une zone portuaire n'est pas a priori un cadre pour roman noir. Par Jean-François Salgon.

Bruno Veysset

Dominique Bréard, tailleur de pierre.

82 KARINE BONNEVAL HISTOIRES NATURELLES
Le muséum de La Rochelle et les sciences de la nature ont nourri la démarche artistique de Karine Bonneval, qui expose à Thouars cet été. Explication et démonstration en images.

«Ce que j'ai à te dire» par Karine Bonneval.



Yasmina Benrya

88 CALENDRIER DES FESTIVITÉS CULTURELLES

97 LES CARTELINS
Par Denis Montebello et Marc Deneyer.

Jean-Louis Schoellkopf

édito

Le périple à travers 7 000 ans d'architecture en Poitou-Charentes que propose *L'Actualité* s'inscrit dans le droit fil des éditions estivales précédentes, réalisées avec un soutien spécifique de la Région. C'est un travail sur la perception des choses. Ou comment rendre actif notre regard. En effet, ce que nous apportons en observant un édifice ou un paysage – connaissances, représentations, sensations – compte autant que l'objet même de notre attention. Qu'il s'agisse d'architecture mais aussi, et plus largement, de culture et d'éducation, c'est cette autonomie du regard, cette capacité à décrypter, à analyser, à comprendre, que notre revue cherche à mettre en éveil et à nourrir, dans chaque numéro.

Ainsi, cette édition démontre à nouveau la richesse patrimoniale de notre région, dans laquelle l'art roman occupe une place majeure, mais sans ignorer les savoir-faire, la science des hommes, leur inventivité et tout ce qui constitue notre patrimoine culturel.

Depuis plus de dix ans, *L'Actualité* contribue à cette dynamique culturelle, en dessine aussi des pistes nouvelles. Cette expérience demeure inédite en France. Elle est possible grâce au soutien de nos partenaires, au premier rang desquels le Conseil régional Poitou-Charentes, en particulier à la confiance jamais démentie de Jean-Pierre Raffarin et de la nouvelle présidente, Elisabeth Morin.

Didier Moreau

l'actualité
POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : emf@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 98

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 3e trimestre 2002

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Catalogue

Il dit de son œuvre qu'elle est «un puzzle dont le nombre de pièces serait indénombrable et dont chacune ne serait qu'un détail d'une œuvre exponentielle».
Pour concrétiser sa métaphysique de l'infini, Philippe Untersteller a établi son vaste *Catalogue* de formes géométriques à partir du carré subdivisé.
Soit 1 086 005 figures possibles qui dessinent, par assemblages, une architecture combinatoire illimitée.
A partir de quelques maquettes de volumes confiées par l'artiste, le photographe Jean-Louis Schoellkopf s'est livré à cette approche constructive de l'infini. *D. T.*

7 000 ans d'architecture

Chaque année, *L'Actualité* ajoute une petite pierre à nos identités régionales dans une édition estivale à la pagination plus importante, qui est réalisée avec le soutien de la Région Poitou-Charentes.

Après «les patrimoines», «les musiques», «les écrivains», voici «7 000 ans d'architecture». Ambitieux, certes. Plusieurs volumes n'y suffiraient pas. D'autant qu'il existe de bons livres qui traitent certains aspects de cette thématique.
Là est notre différence. Le patrimoine est enrichi par la création et réciproquement. Encore faut-il connaître ce patrimoine culturel. C'est pourquoi nous proposons des sujets qui seront des découvertes pour la plupart de nos lecteurs. Par exemple, les projets de Le Corbusier en Poitou-Charentes, la maison de Jean Gorin à Niort, le premier portrait écrit en français de Joao Luis Carrilho da Graça, architecte du futur théâtre-auditorium de Poitiers. C'est aussi l'occasion de faire parler des architectes et poursuivre un travail de réflexion et de prospective sur l'architecture contemporaine et sur la ville, avec notamment la synthèse de Gilles Ragot sur les grandes tendances de la fin du XXe siècle, l'entretien d'Antoine Picon et le travail photographique de Jean-Louis Schoellkopf.
Des écrivains, des artistes et des photographes – toujours présents dans *L'Actualité* – viennent aussi titiller notre regard. Ce qu'ils nous disent nous apprend à voir et à comprendre.

Jean-Luc Terradillos

L'église Notre-Dame de l'Assomption de Châtre, à Saint-Brice près de Cognac, qui offre une belle façade saintongeaise. Cette ancienne abbatiale des XIe et XIIe siècles est située à l'écart, dans un écrin de verdure.

Marc Denoyer

767 églises romanes protégées

La région Poitou-Charentes est une terre d'élection de l'art roman et, comme il se doit, elle compte un grand nombre d'édifices protégés au titre de la loi du 31 décembre 1913 sur les monuments historiques. A ce jour, 2 061 édifices bénéficient d'une protection : 656 sont classés, 1 300 sont inscrits sur l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques et 105 sont classés *et* inscrits. En majorité, ces bâtiments appartiennent aux collectivités locales, et un quart sont des propriétés privées.
L'architecture religieuse et l'architecture domestique (logis, châteaux, villas balnéaires, maisons et hôtels urbains, etc.) représentent l'essentiel du parc des édifices protégés (1 678). Sur les 839 monuments religieux, 767 sont d'origine romane. En effet, il est rare qu'une église romane présente une architecture homogène, du fait des «réparations» ou agrandissements effectués durant les siècles qui ont suivi. Notons que la proportion des édifices religieux classés en Poitou-Charentes est supérieure à la moyenne nationale.
Parmi les autres catégories, il s'agit principalement de remparts, donjons et forts (92), de préfectures, mairies et bâtiments administratifs (19), de halles et bâtiments commerciaux (13), de pigeonniers et autres bâtiments agricoles (13), de moulins et autres bâtiments artisanaux (5) et d'architecture industrielle (10).

Protéger, restaurer, réactiver

En Poitou-Charentes, l'Etat consacre environ 8 millions d'euros par an à la restauration du patrimoine et, selon Jean-Pierre Blin, conservateur régional des monuments historiques, cela génère au moins 23 M e de travaux compte tenu de la participation des collectivités locales et des propriétaires privés. L'Etat subventionne 50 % des travaux quand les édifices sont classés et 25 % s'ils sont inscrits – notons que les particuliers peuvent défiscaliser le montant des travaux à leur charge –, mais cette proportion peut varier selon le degré d'implication des collectivités. C'est le cas, par exemple, des dossiers concernant les églises romanes, les chemins de Saint-Jacques et les fortifications du littoral sur lesquels la Région Poitou-Charentes s'est particulièrement mobilisée.

Dans le service régional de l'Inventaire, dirigé par Serge Bouffange, les relations avec les collectivités sont également jugées «fondamentales». En effet, un bâtiment remarquable n'est pas systématiquement protégé, sachant que l'habitat représente environ 90 % de notre patrimoine. Pourquoi devrait-on obliger un particulier à vivre dans un musée ? Et si la commune décide d'acheter tel ou tel bâtiment, comment va-t-elle le réhabiliter et le faire vivre ? La question est encore plus épineuse lorsqu'il s'agit d'architecture industrielle du XXe siècle. Reste à sensibiliser le public, à l'informer parce que la meilleure protection réside d'abord dans la connaissance. Notons que les communautés de communes et les pays, très proches de leur patrimoine, s'engagent volontiers dans des opérations menées avec le concours de l'Inventaire en vue d'actions de valorisation. Ces questions seront abordées à Poitiers, le 17 septembre 2002, à l'occasion des Journées du patrimoine. ***J.-L. T.***

PATRIMOINE DU XXe SIÈCLE

C'est en 1976 que le premier édifice du XXe siècle a été protégé en Poitou-Charentes au titre de la loi sur les monuments historiques. Il s'agit du pont transbordeur du Martrou, à Rochefort. Actuellement 24 édifices de ce siècle sont protégés et une dizaine en cours. Beaucoup sont situés en Charente-Maritime. Citons par exemple à La Rochelle, le Café de la Paix, la villa Alsace, la gare, l'église de Frétilly, les groupes scolaires Paul Doumer et Pierre Loti, et à Royan, l'église Notre-Dame et trois villas. A Ars-en-Ré, aux Mathes et à La Tremblade, quatre batteries du mur de l'Atlantique devraient être bientôt protégées. Signalons à Angoulême, l'entreprise Hébert, manufacture de papier, et la chocolaterie, à La Mothe-Saint-Héray, le moulin à eau de Pont l'Abbé, à Poitiers, l'église Saint-Cyprien.

Marc Deneyer

La Fondation du patrimoine

Les campagnes recèlent des centaines de lavoirs, fontaines, porches, bâtiments habitables ou sites naturels non protégés au titre des monuments historiques. Tous participent d'un patrimoine rural à sauvegarder. Telle est la vocation de la Fondation du patrimoine. Reconnue d'utilité publique, elle apporte des aides à la restauration d'édifices privés ou communaux représentatifs. Pour encourager la participation et la sensibilisation active des citoyens au patrimoine local, la Fondation lance cette année une souscription. En Poitou-Charentes, quatre projets sont d'ores et déjà retenus : le kiosque du Gua, les vitraux de l'église de La Chapelle-Bâton, la chapelle de Marcilly à Liglet et le pigeonnier de Chiré-en-Montreuil.

Renseignements au 05 49 50 33 87

PATRIMOINE ÉCRIT

Dans le cadre du mois du patrimoine écrit, neuf bibliothèques et médiathèques de Poitou-Charentes présentent des expositions et ateliers consacrés aux images du Moyen Age, en sortant leurs fonds patrimoniaux. A Poitiers, la médiathèque et le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale ont concentré leurs recherches sur la figure de l'auteur. Celui-ci est représenté dans les enluminures des manuscrits médiévaux, dans les incunables, mais aussi dans la sculpture, le vitrail et la peinture murale.
A Angoulême, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Châtellerault, à la bibliothèque universitaire et au CRDP de Poitiers, les différentes initiatives orienteront le regard sur le bestiaire, l'imprimerie, l'architecture et la musique.
Renseignement :
ABCD, tél. 05 49 41 46 44

Ci-contre :
MS 41(202), folio 20, livre de prières de la reine de Naples, Jeanne de Laval, Médiathèque François Mitterrand, Poitiers. 232 x 160 mm. XVe siècle.
La Pentecôte est ici illustrée par la descente sur terre de l'Esprit-Saint symbolisé par une colombe. Au centre, la vierge Marie entourée des apôtres. Destiné à une reine, ce livre d'heures est particulièrement soigné, tant par la qualité du support que la finesse des illustrations. Le manuscrit est exécuté sur velin, c'est-à-dire une peau de veau mort-né. Rare et plus fine que les parchemins, cette peau n'est utilisée que pour les ouvrages de luxe ou la Bible. Par ailleurs, l'intensité des bleus est caractéristique de cette époque où la découverte de nouveaux mondes a été aussi celle de nouvelles couleurs, dont l'indigo. Les tons jaunes ont été réalisés en glacis (peinture) d'or alors que les lettrines du texte sont exécutées à la feuille d'or. Ce livre d'heures est un des plus riches de la collection de la médiathèque de Poitiers.

Dominique Deshoulières
Vers la modestie du geste

Sébastien Laval

Associés depuis la fin de leurs études d'architecture, Dominique Deshoulières et Hubert Jeanneau ont beaucoup construit à Poitiers et en Poitou-Charentes. Ils adorent les grands programmes complexes : équipements collectifs type théâtre – d'ailleurs le premier est président de la Scène nationale de Poitiers –, immeubles de logements, de bureaux, etc., et dès Banlieue 89, ils ont participé aux opérations de «développement social des quartiers», notamment aux Trois Cités à Poitiers.

Depuis quelques années, Dominique Deshoulières travaille aussi dans la banlieue parisienne et sa vision diffère du discours dominant. «Quand on entend parler des banlieues ou des *quartiers* – sous-entendu *difficiles* – c'est caricatural. C'est un mythe véhiculé en région et dans le centre de Paris, par méconnaissance. Dans la banlieue parisienne, il y a des élus locaux comme ailleurs, des entreprises comme ailleurs – et plus de main-d'œuvre étrangère –, des petits bistrots comme ailleurs… N'oublions pas que dix millions de personnes vivent en banlieue, plutôt bien pour la plupart.»

Evidemment, il y a de la réparation et du «tricotage» à faire dans les quartiers mais la solution ne passe pas par le bulldozer, car le problème est très complexe. Donc pas de solution uniforme. «Chaque quartier est différent, dit-il, ce qui suppose un travail de fond et à long terme avec des sociologues et des travailleurs sociaux. Si l'on rase un immeuble pour en reconstruire un nouveau sans rien changer dans la vie des individus, le problème reste entier.» Et de regretter que ce débat demeure confidentiel, limité à la presse professionnelle.

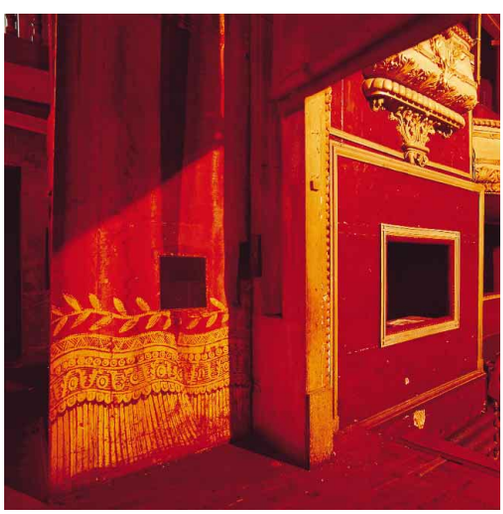
Cette expérience conduit Dominique Deshoulières à «relativiser la notion d'œuvre» et à préférer «la modestie du geste architectural». «Le jeu des concours d'architecture, désormais anonymes, incite à produire des images choc pour séduire immédiatement. Mais l'exception peut se trouver ailleurs, dans la qualité même du bâtiment et non dans l'apparence. D'autant qu'il y a peu de programmes d'exception, avec un jury qui sait voir. Malgré tout, on ne peut se permettre de réinventer l'architecture quand on nous octroie un budget insuffisant, voire qu'on nous demande de construire au rabais, au risque d'aller vers un gros ratage. Dans ce cas, autant faire simple.»

Attentif au contexte urbain, Dominique Deshoulières déplore le silence du ministère de l'Equipement en ce domaine. Il critique vertement la politique de labels strictement techniques de la Direction centrale du logement, qui ajoute toujours davantage de complexité. Son importance tient au fait qu'elle distribue des crédits d'Etat aux offices d'HLM. Voilà un service qui pourrait être décentralisé. «Il existe suffisamment de normes nationales, souligne l'architecte, pour réaliser des logements corrects partout en France.»

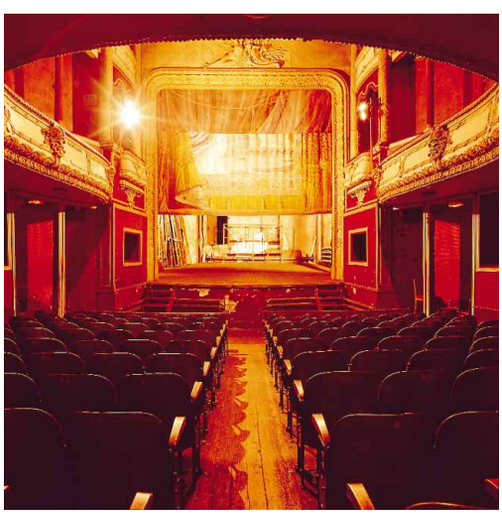
Jean-Luc Terradillos

A L'ITALIENNE ET À CHÂTELLERAULT

Construit entre 1842 et 1844 sur les plans de Louis Renaudet, architecte des bâtiments du Roi, le théâtre municipal de Châtellerault est un spectacle à lui seul. Fermé depuis 1974 pour des questions de sécurité, il fut inscrit à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques deux années plus tard. L'originalité et l'histoire de ce théâtre – qui devrait être bientôt restauré – sont retracées dans le mémoire de maîtrise (Université de Poitiers, 1985) de René-Charles Guilbaud qui, en faisant parler l'architecture et le décor, redécouvre des strates enfouies de la vie châtelleraudaise.



Hervé Tartatin



Hervé Beaudouin devant son premier prototype de mur en pierre et béton de site (son atelier à Niort) et deux réalisations en pays Mellois : la salle des fêtes de Gournay-Loizé (en haut) et la maison des associations de Saint-Romans-lès-Melle.

Hervé Beaudouin
Une rusticité moderne

Les architectes ont oublié que la pierre pouvait avoir plusieurs vies. Les archéologues le savent bien. Ils découvrent souvent des débris de colonnes gallo-romaines réemployés. Les maçons le savent aussi, comme Manuel Paeva qui a vu sa maison niortaise frappée d'alignement. Avec les pierres de la démolition, il a construit sa nouvelle maison, à Saint-Rémy, sur les plans d'Hervé Beaudouin. C'était en 1985. Ils continuent à travailler ensemble et chacun apprend toujours de l'autre. Par exemple, ils ont testé ensemble des bétons de site, c'est-à-dire du ciment blanc mélangé à des agrégats de calcaire pris dans les environs. Cela donne une belle texture et une couleur qui semble «naturelle» dans le paysage. Ce béton peut être coulé dans un coffrage à planchettes et laissé brut ou bien être employé pour monter un mur de pierre banché (avec deux planches et deux serre-joints).

Hervé Beaudouin emprunte aussi aux techniques d'autoconstruction des agriculteurs, par exemple les bardages en lattes de châtaignier, voire le goudronnage des lattes comme sur les cahutes du Marais Poitevin qui résistent à tout sans entretien. La maison des associations de Saint-Romans-les-Melle résulte de ces expérimentations. On y retrouve les matériaux et les couleurs de l'architecture vernaculaire dans une forme renouvelée. En outre, les moellons ont été obtenus grâce au troc de la commune avec un paysan qui démolissait sa grange. «Je cherche toujours à raccorder l'architecture à l'histoire du lieu», dit-il.

Autre exemple : près de Thouars, à Sainte-Radegonde-des-Pommiers, une carrière exploite la diorite ocre, granulat imperméable utilisé notamment pour les routes. Avec les déchets de cette carrière, l'architecte niortais a construit le superbe centre de loisirs de la commune.

«Le produit rustique n'intéresse personne parce qu'il est plus facile de travailler avec les produits standard vendus par les industriels, affirme Hervé Beaudouin. Si j'aime l'artisanat pur, c'est pour parvenir à un résultat plus fin, plus beau et plus durable. Peu d'architectes mènent ce type de recherche en France. Allez trouver la patine sur un mur en parpaings ! Il faut repeindre tous les cinq ans, alors que la pierre vieillit si bien. Si l'on m'objecte que ces matériaux, pierre et ciment blanc, sont onéreux, je prouve par les procédés de mise en œuvre que le bâtiment ne coûtera pas plus cher. La gesticulation architecturale, qui plaît beaucoup en ce moment, est souvent coûteuse. Moi, je privilégie la simplicité du geste architectural.»

Ou comment produire une architecture à contre-courant, qui dénote une intelligence du lieu et qui s'inscrit dans la modernité. ***J.-L. T.***

J.-L. T.

LA BAUGE DE TERRA VILLA

Rares sont les architectes qui utilisent la maçonnerie de terre malgré les qualités de cet habitat dont Ouzilly-Vignolles, dans la Vienne, est un exemple historique et unique en Poitou-Charentes. Cette commune aux nombreuses maisons de terre, mises en œuvre selon la technique de la «bauge» probablement depuis le XIIe siècle, travaille à la valorisation de son patrimoine recensé par les services de la Direction régionale des affaires culturelles en 1992. C'est dans un ancien corps de ferme daté du XVIIe siècle, inscrit il y a huit ans à l'Inventaire, qu'a été créé le logis Terra Villa. Cet espace dévolu à la construction en terre crue témoigne des différentes techniques – la bauge, le pisé, le torchis et l'adobe – et de leurs qualités : résistance à l'érosion, isolation thermique et physique, faible coût de réalisation.
Tél. 05 49 22 61 61 http:/perso.wanadoo.fr/logisterravilla

Marie-Ange Guilleminot

Oursin

Ci-dessus : dans un jardin à Tokyo et sur une terrasse à New York, différentes transformations de l'*Oursin* (œuvre de 400 cm de diamètre en polyéthylène non tissé) réalisées par Marie-Ange Guilleminot.

***Oursin*, de Marie-Ange Guilleminot, a été conçu pour réaliser une cape inspirée par la feuille du *Ginkgo biloba*, arbre aux fruits blancs, sacré en Orient et considéré par Darwin comme un fossile vivant. Replié sur lui-même, *Oursin* varie dans ses diamètres. Il tient entre deux mains ou peut atteindre la taille d'un coussin. Par dépliage progressif, il déploie de multiples formes appelant une diversité de vies, comme chef, jupe, voile, toit, parachute… Cet atome de sensibilité atteint une brûlante amplitude quand on découvre que, formellement, il contient la mémoire du champignon atomique qui détruisit Hiroshima et Nagasaki. Depuis sa création en 1998 à Philadelphie, au Fabric Workshop and Museum, plier ou déplier ce fragile objet blanc relève toujours pour l'artiste d'un engagement – qui fut salué par Théodore Monod –, d'une action activant un message de paix.**

Dominique Truco

Patrick Vettier
La maison laboratoire

A Béruges, près de Poitiers, Patrick Vettier (à gauche) et Didier Gauduchon dans sa maison de 170 m² (700 e le m²) construite en bois.

J.-L. T.

A Poitiers, Patrick Vettier est devenu en quelques années un spécialiste de la maison individuelle. D'ailleurs, il est arrivé que des collègues architectes, habitués à traiter de gros chantiers, orientent leurs clients chez lui. C'est ainsi qu'il a été repéré par Renov, réseau national d'architectes, qui organise les journées de la maison contemporaine, avec le soutien de la revue Architectures à vivre, du ministère de la Culture et bien d'autres partenaires. Lors de ces journées, en juin 2002, quatre maisons construites par Patrick Vettier à Poitiers et alentour, et une dans l'île de Ré, étaient ouvertes au public. A l'évidence, les propriétaires sont heureux de faire visiter leur maison et de raconter leur aventure avec cet architecte.

Pourquoi ont-ils fait appel à un architecte ? Essentiellement pour trois raisons, parfois cumulées : un désir d'architecture pour soi, un budget a priori insuffisant pour concrétiser ce désir, une parcelle de terrain complexe qui exclut de faire une maison standard. Précisons qu'en France la maison d'architecte représente à peine 5% du marché de la maison individuelle et qu'en deça de 170 m² rien n'oblige à consulter un architecte. «Faire une maison individuelle, c'est culturellement très enrichissant, affirme Patrick Vettier, et financièrement pas intéressant pour l'agence. En effet, nous sommes en étroite relation avec celui qui va habiter, ce qui n'est pas le cas dans les grands projets d'équipements ou d'habitats collectifs. Le commanditaire doit donc être pleinement satisfait. Il faut traduire ses désirs, le surprendre aussi. Il y a là un moyen d'expression irremplaçable. La maison individuelle nous permet d'expérimenter des concepts. C'est un laboratoire de recherche qui, du fait des contextes toujours différents d'un projet à l'autre – tant le site que les contraintes budgétaires –, nous permet aussi de développer une écriture architecturale.» ***J.-L. T.***

Eric Cordier
La mémoire des lieux

«Après 25 ans d'exercice, c'est un des plus beaux métiers du monde !» Jeune architecte, Eric Cordier est arrivé en Charente-Maritime suite à un concours, en 1978, pour rénover le lotissement de l'Avant-Garde à Rochefort. Jusqu'en 1994, il a beaucoup travaillé à la rénovation de logements sociaux, comme les grands ensembles de Mireuil à La Rochelle, mais aussi dans toute la région, à Poitiers, Niort ou Châtellerault. «J'ai participé à 25 opérations, pour la rénovation d'un total de 3 500 logements, dit-il, et je n'ai fait que très peu de projets individuels, deux ou trois maisons pour des amis, sans plus.» Depuis 1994, Eric Cordier, en association avec Jean-Pierre Lahon, a imprimé sa marque à La Rochelle. Un ensemble de logements étudiants aux Minimes et surtout l'opération de restructuration du quartier de la Ville en Bois et du bassin des chalutiers. Les deux architectes ont travaillé sur le plan de masse du quartier, réalisé la médiathèque et les immeubles qui longent les quais, ainsi que la transformation de l'encan – l'ancienne halle à marée – en centre des congrès. La passerelle qui franchit le bassin et la nouvelle capitainerie qui vient d'être achevée, c'est eux aussi. «C'est une chance exceptionnelle d'avoir pu travailler sur un support comme le bassin des chalutiers, dit l'architecte. A l'intérieur de l'encan, nous avons découvert des espaces d'une qualité extraordinaire. Et nous avons travaillé avec la volonté de garder la mémoire des lieux.»

Si tout cet ensemble ressort de commandes publiques obtenues après concours, le nouvel aquarium, en revanche, est une commande privée. «C'était un challenge, se souvient Eric Cordier, il fallait intégrer la structure, sur cet emplacement exceptionnel, en respectant des contraintes de hauteur qui nous ont conduit à faire un bâtiment à demi enterré. Et en adoptant une

architecture de bois, de verre et de métal, nous avons voulu faire oublier le côté technique d'un aquarium, pour laisser place au rêve, et rappeler la vocation première du lieu. Le bois, et des clins d'œil architecturaux, coursives, hublots ou sabords se retrouvent aussi sur les immeubles de l'autre côté du bassin et à la médiathèque.»

Jean Roquecave

Roger Narboni Redessiner la ville

Du paysage nocturne, Roger Narboni est un éclaireur au sens noble du terme. Un pionnier qui redessine la ville pour le promeneur. Il travaille le concept et la sensibilité de notre fibre optique. Entretien avec ce poète, invité récemment par l'Ecole municipale d'arts plastiques de Niort.

L'Actualité. – Quelle est votre approche du paysage urbain et du paysage nocturne?

Roger Narboni. – Le paysage urbain, c'est le paysage qu'on regarde, qu'on habite, qu'on traverse quand on se transporte, quand on avance, dans tous nos actes quotidiens. Plus les lieux sont familiers, plus notre regard se banalise. Pour nous, la nuit est l'équivalent de la page blanche. Dans le paysage nocturne, on peut redessiner la ville, offrir de nouvelles perspectives, de nouveaux regards, privilégier ou effacer des choses. On peut donner à vivre la ville esthétiquement et émotionnellement car la lumière est un matériau en relation psychologique et physiologique avec chacun de nous. Dans beaucoup de villes, l'éclairage génère des climats angoissants, car il a été traité de manière banale et fade. Cela se vérifie dans les quartiers d'habitats sociaux, stigmatisés par un éclairage absolument sinistre.

Avez-vous travaillé dans ces quartiers?

Oui, parce que dans ces quartiers on peut apporter du rêve et métamorphoser l'environnement. Le Clou Bouchet à Niort fut, pour mes confrères et moi, une expérience pilote. En 1992, nous étions les premiers en France à travailler dans une cité HLM. Ce fut fondateur. Par la suite, j'ai pu mener une étude interministérielle sur ces aspects d'ambiance et d'éclairage dans les quartiers dits en difficulté.

Dix ans après, le bilan est très positif. Je suis revenu au Clou Bouchet pour questionner les gens dans la rue : ils étaient ravis de la poésie apportée dans leur quartier.

Gérard Lancereau, l'architecte en chef de l'opération, et le paysagiste ont fait un énorme travail. En lien avec les jeunes et les personnes âgées, nous avons apporté des réponses correspondant aux attentes des habitants. Les ratios au m^2 étaient absolument impensables alors plutôt que d'éclairer les rues où personne ne roule la nuit, nous avons privilégié les chemins piétons. C'était une révolution. On vit et on regarde autrement dans un environnement où la lumière a été pensée.

Quel était votre programme pour la coulée verte à Niort?

Nous avions carte blanche du maire pour rendre la rivière et ses abords profitables à la nuit tombée, alors qu'elle était, dans l'inconscient collectif, une zone désertée et mal famée.

C'est le Marais Poitevin, présent aux portes de Niort, que nous avons choisi de faire remonter par la Sèvre niortaise. Il s'agissait de se réapproprier le marais en tirant parti de la géographie même dessinée par la rivière au cœur de la ville, avec ses conches, ses îles, sa structure végétale. C'est devenu un lieu de promenade, avec des pointes de 15 000 visiteurs en août. Même les Rochelais sont venus !

Et dans un autre marais, celui de Brouage?

C'est un projet très différent. Brouage était un des plus grands ports d'Europe, étendu sur 60 ha. Aujourd'hui, dans cet immense paysage plat, on ne parvient même pas à repérer à 5 km à la ronde la petite citadelle qui est entourée de remparts de 6 m de haut. Intuitivement, j'ai cherché à raconter cette gloire perdue, à écrire son histoire avec la lumière. Nous avons relevé les traces des anciens ouvrages avancés dans le marais, à partir de cartes aériennes, afin d'en restituer la géométrie avec des balises lumineuses fonctionnant à l'énergie solaire. Ainsi cette architecture militaire disparue pouvait devenir lisible extra-muros et du haut des remparts. En fait, ce projet a été mal compris et nous n'avons pu réaliser que le projet intra-muros.

Avec qui avez-vous travaillé à Poitiers ?

A la demande du cabinet Deshoulières-Jeanneau, j'ai sauvé la place du Conservatoire des traditionnels candélabres. Sur l'idée des jingles, j'ai emprunté le vocabulaire musical : noires pointées sur sept mobiles et blanches au sol. Il y avait peu de moyens. Donc système D avec la complicité d'un fabricant : les verres au sommet de chaque poteau sont des isolateurs haute tension reconvertis (50 F pièce).

En ce qui concerne la place du marché, j'étais dans l'équipe de Gérard Lancereau. Nous avons imaginé faire de l'église Notre-Dame le diffuseur de lumière du côté ville médiévale pour laisser le marché, créé par un architecte des Bâtiments de France, dans le noir.

Recueilli par J.-L. T

La coulée verte de la Sèvre niortaise mise en lumière par Roger Narboni (agence Concepto).

Concepto

Lumière sur la pierre

«Entre éclairer un monument et le mettre en lumière, il y a autant de différence qu'entre peindre un mur au rouleau et peindre un tableau», explique Dominique Magnant, responsable de la formation en éclairage de la filière d'ingéniorat Eclairage, acoustique et climatisation de l'Ecole supérieure d'ingénieurs de Poitiers. Cette filière est unique en France et en Europe. Très complète et la plus généraliste possible, elle aborde tous les grands thèmes de l'éclairage, de la source lumineuse au type d'éclairage : intérieur, extérieur, public mais aussi monuments, théâtres ou musées. Enfin, elle initie les futurs ingénieurs aux technologies innovantes que sont par exemple les fibres optiques et les diodes électroluminescentes.

Ainsi, les projets de fin d'étude portent régulièrement sur la mise en lumière de monuments divers, non seulement de la région Poitou-Charentes, tels que le musée du vitrail à Curzay-sur-Vonne ou l'église Saint-Hilaire à Poitiers, mais aussi plus éloignés, en Indre par exemple. «Dans ce cadre, note le chercheur, quatre règles sont enseignées et appliquées. Le concept est primordial : que veut traduire la lumière, que va-t-elle apporter au monument ? Il faut ensuite résoudre ce concept techniquement, c'est-à-dire choisir la lampe utilisée (lumière chaude, lumière froide…) en fonction du matériau éclairé et de l'effet que l'on veut rendre. Ce choix technique est très important : la lumière n'existe que par ce sur quoi elle se réfléchit. En mettant au point un tel concept, l'ingénieur doit aussi prévoir la maintenance et faire un bilan.

L'impact sur l'environnement est le quatrième point abordé. Il concerne aussi bien l'entourage proche (voisinage, commerçants) que la pollution lumineuse du ciel, voire l'impact sur la faune.»

Laetitia Becq-Giraudon

Les halles et le donjon de Niort surplombent la Sèvre. Roger Narboni les a nimbés d'un bleu-vert qui évoque le Marais Poitevin.

Concepto

Actif antibruit

Voitures, avions, trains, animaux, les bruits qui nous entourent constituent parfois une réelle nuisance. Des normes drastiques imposent pourtant aux constructeurs, automobiles par exemple, de réduire de plus en plus la puissance acoustique des véhicules. «On est passé de 82 décibels pour une voiture en 1970 à 74 décibels en l'an 2000. Ce qui revient à dire, qu'en 1970, une seule voiture était aussi bruyante que près de dix aujourd'hui !», explique Yves Gervais, directeur du département acoustique du laboratoire d'études aérodynamiques de l'Université de Poitiers. En zone urbaine particulièrement, les architectes innovent donc en permanence pour protéger l'habitat des nuisances sonores.

Dans ce domaine, certains projets d'ouvrages allient l'art et l'efficacité acoustique. Le classique mur antibruit, souvent situé en bordure d'autoroute ou de voie ferrée, a ainsi pour objectif de réfléchir l'onde sonore. Pour en améliorer les performances, ce mur est souvent recouvert d'un matériau du type agglomérat fibreux, légèrement absorbant. Ce même principe, avec cette fois des laines de roche, est utilisé dans la réalisation de doubles parois dans les salles de cinéma. Il a le mérite d'être peu coûteux. «Au niveau de l'habitat lui-même, le problème n'est pas constitué par les murs extérieurs (en béton ou en parpaings), mais plutôt par les fenêtres et les bouches d'aération», explique le chercheur. Double, voire triple vitrage sont le plus souvent employés pour isoler du bruit.

Mais des techniques dites actives font petit à petit leur apparition sur le marché. Elles partent toutes du principe théorique qui veut que si l'on place deux haut-parleurs l'un en face de l'autre, on peut leur faire émettre deux ondes sonores en opposition de façon à annuler le champ sonore résultant. L'objectif de ces méthodes, qui font appel à des matériaux innovants capables de capter les vibrations engendrées par le bruit sur une vitre, est donc de permettre aux fenêtres de s'opposer à ce bruit. Cependant, ces systèmes actifs restent aujourd'hui très chers et leur fragilité les rend peu utilisables. ***L. B.-G.***

Roland Castro
Parti pris de collage

En 2006, le Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) d'Angoulême s'enrichira d'un musée restructuré, d'une bibliothèque de l'image et d'une médiathèque. Le site aura alors absorbé des milliers de mètres carrés aux friches et bâtisses environnantes. Afin de prolonger l'esprit de l'œuvre première, Magelis a fait appel à Roland Castro, architecte du CNBDI. Ses prescriptions serviront les bâtisseurs du futur ensemble baptisé «Vaisseau».

Claude Pauquet

BÂTISSEUR D'ESPACE PUBLIC

Roland Castro est né en 1940 à Limoges. Les travaux du fondateur du mouvement «mao-spontex» Vive la Révolution (1969) intègrent l'aspect politique et citoyen d'une pratique urbaine, au cœur des questionnements de l'après-68. En 1974, il gagne le concours pour l'aménagement de l'ancienne prison de la Petite Roquette au moment où Michel Foucault et le Groupe d'intervention sur les prisons sont très actifs. Après avoir participé de 1978 à 1980 à la Consultation sur l'habitat, il crée Banlieues 89, une structure d'intervention et de réflexion. Son activité multiforme privilégie toujours la question de l'espace public. En rupture avec l'urbanisation des années 60, il préconise un retour à la rue, à la place, au jardin, à l'avenue, pour le bien de l'usager. Roland Castro cultive une conception idéaliste de la ville, lieu d'échanges et de liberté.

L'Actualité. – A propos du CNBDI, fruit de la réhabilitation d'un site industriel, vous avez parlé d'un ensemble métaphorique de la bande dessinée...

Roland Castro. – Au regard de l'histoire, cette usine est l'endroit sombre d'Angoulême. Cela date des *Illusions perdues*, il y a le plateau (le haut) et le bas. L'idée m'est venue d'éventrer ce bâtiment pour lui auto-amener de la lumière, d'ajouter une aile afin de faire un collage entre l'ancien et le nouveau, et de tailler dans l'ancien selon des thèmes liés à la bande dessinée, en faisant des espaces un peu étranges. L'idée de trajet, d'espace, est liée à l'imaginaire. Tardi a dessiné, dans ce décor, un mec qui tombait. C'était, comme je l'attendais, «meurtre à la BD».

Et d'une réhabilitation en forme de collage.

Je suis contre la table rase et je voulais transformer cette usine radicalement, donc il y a collage. Par ailleurs, je me suis donné des libertés dont le sens était dans l'objet même et que je me refuserais dans d'autres cas. J'ai volontairement négligé des aspects fonctionnels et recherché un scénario onirique. J'aime beaucoup le collage, y compris dans les projets neufs. Le plus beau des villes se trouve dans les aspects sédimentaires parfois involontaires. Il faut être très attentif à ce qui existe. La ville sédimentaire est le plus grand objet théorique d'un architecte.

Le Vaisseau sera relié à la ville haute par un ascenseur incliné. Aviez-vous eu la volonté de créer de nouveaux cheminements ?

Etant donné la situation du CNBDI, j'ai toujours pensé que l'étrangeté serait un facteur plus attractif que ce que l'on appelle les cheminements. Dans le développement du Vaisseau, beaucoup de choses sont prévues près de la Charente, autour du CNBDI. Mais il y a une résistance du centre d'Angoulême – au sens strict – qui a une compacité et une intériorité très fortes. Une sorte de mystère angoumoisin qui n'existera jamais ailleurs. Ce qui se passe dans la ville basse, c'est le symbole de l'ouverture d'Angoulême. C'est un peu la revanche du bas et non le remplacement du haut.

Vos prescriptions n'introduiront pas de rupture...

Nous allons probablement préconiser de poursuivre un collage, une série d'événements et non de faire un Vaisseau totalement homogène. Le CNBDI restera central mais la bonne idée serait qu'il se passe des tas d'autres choses en plus, comme dans un jardin où il y a des folies.

Que pensez-vous des multiplexes cinématographiques en périphérie ? Est-ce une étape vers le devenir-ville de la banlieue ?

C'est très bien qu'il y ait des cinémas mais quant à leur effet sur le devenir-ville de la banlieue, la manière dont ces équipements sont posés... Du point de vue de l'urbanité, je suis très dubitatif. Il y a une réflexion très sérieuse à mener, y compris pour la localisation des grandes surfaces. Je pense que le devenir-ville de la banlieue passe par des éléments de centralité plutôt que par des destinations de l'espace. Je travaille beaucoup à la transformation radicale de quartiers de la pire époque. A Villeneuve-la-Garenne, nous avons transformé le centre commercial en l'ouvrant vers l'extérieur, construit un centre socioculturel et fait en sorte que les choses diffusent autour d'elles. Nous avons déplié le quartier. Je n'oppose pas centre-ville à banlieue. Si on arrive à embellir, à transformer des lieux – en tenant compte du contexte – pour les rendre attractifs, ils peuvent devenir des éléments de centralité. A cet égard, je souhaitais que la Bibliothèque nationale, équipement majeur de la République, soit construite près de Saint-Denis mais Mitterrand ne m'a pas suivi. Il a renforcé le Paris historique. Faire des projets dans les quartiers difficiles est un signe très fort. Ce combat n'est pas fini, l'inertie monarchique de la République est grande.

Craignez-vous la métamorphose du CNBDI ?

Je ne suis pas fétichiste. Il est normal que les choses bougent. Je souhaite simplement que le futur architecte soit «sympathique» avec mon bâtiment.

Recueilli par Astrid Deroost

Architectures capitales à Jarnac

Le Centre national de la bande dessinée et de l'image d'Angoulême fait partie des grands projets architecturaux voulus par François Mitterrand, de 1981 à 1995. Après avoir voyagé dans le monde entier de 1989 à 1996, l'exposition «Architectures capitales» s'est posée à Jarnac en 1998, au sein de l'Espace culturel de l'Orangerie.
Seuls les grands travaux parisiens (12 pour 36 en région) font l'objet d'une présentation photographique et sont très intelligemment commentés. Mise en contexte historique, fonction du bâtiment, intentions des plus célèbres architectes, Nouvel, Pei, Portzamparc, Perrault... De nombreuses maquettes sont également exposées (La Villette, ministère des Finances, Grande Arche, Institut du monde arabe, Bibliothèque nationale...) et des documents vidéos proposés, parmi lesquels une interview de l'enfant de Jarnac.
Espace culturel de l'Orangerie, 10, quai de l'Orangerie à Jarnac

Tardi

Tous les musées de la bande dessinée

«Notre scénographie fait appel à des éléments d'architecture, les façades, voire les caricatures de ces musées assez typés que nous connaissons tous. Mais nous ne sommes pas dans la problématique de l'architecture. Nos matériaux sont proches des matériaux de théâtre.» Marc-Antoine Mathieu, l'un des responsables de l'agence Lucie Lom (Angers), rappelle l'idée qui a prévalu à la création des «musées imaginaires» : mettre en scène une lecture thématique de la bande dessinée. Les scénographes y ont glissé humour et poésie. Le CNBDI propose une approche renouvelée des planches originales de la collection du musée. Le musée d'histoire s'ouvre sur l'histoire de la bande dessinée. Le muséum d'histoire naturelle compose un impressionnant bestiaire. Suivront le musée des Beaux-Arts consacré aux grands maîtres, celui des arts et techniques (machines)... En janvier 2003, pour le trentième anniversaire du festival, la fantaisiste typologie muséale sera achevée. ***A. D.***

Le Centre national de la bande dessiné, à Angoulême, par Roland Castro.

Sébastien Laval

UN VAISSEAU POUR MAGELIS

Dans le cadre des équipements grand public programmés à Angoulême par Magelis, le CNBDI va devenir partie – majeure – d'un tout baptisé Le Vaisseau. Lui-même destiné à symboliser, de par sa forme et sa situation, la figure de proue de la future Cité Magelis (20 000 m²). Outre la médiathèque dont la Communauté d'agglomération d'Angoulême est le maître d'ouvrage, le Vaisseau Magelis comprendra, à l'horizon 2006, le nouveau Musée de la bande dessinée et une bibliothèque de l'image. «L'objectif est de faire du Vaisseau un seul objet, d'organiser les différents équipements publics qui fonctionneront ensemble», explique Frédérique Dupuy, architecte chargée de la programmation des équipements de Magelis, en soulignant l'existence de futurs espaces communs (restaurants, boutiques...) mais aussi de salles de projection adaptées aux nouvelles images, des salles de conférence. Au sein du Vaisseau, le CNBDI restera, par ailleurs, un lieu-phare de la formation et de la recherche sur les nouvelles images.
Sur l'autre rive du fleuve Charente, deux équipements sont en cours de réalisation : la Maison du cinéma et le Centre d'interprétation des nouvelles images. Ces composantes de la Cité devraient être reliées par voie fluviale au futur Village Magelis. Espace qui accueillera la réplique de la fusée Tintin (53 m), sa tour de montage, et proposera une découverte originale de l'image de bande dessinée, de dessin animé ou de jeux vidéo. L'ensemble devrait se poser, vers 2005-2006, à Saint-Yrieix, à proximité des routes nationales 10 et 141. Le site pressenti fait l'objet d'une étude de programmation.

Alain Ollivier

Une partie du site du Vieux-Poitiers. On distingue parfaitement le quadrillage des rues.

Reliefs vus du ciel

Les vestiges du Vieux-Poitiers, près de Châtellerault, permettent d'imaginer que la Gaule possédait là un des plus grands théâtres de l'époque, pouvant accueillir 10 000 personnes. Ce que l'archéologie aérienne a pu découvrir, c'est que l'édifice était ceint de rues sur environ 80 ha, dont il ne reste rien a priori. Alain Ollivier, archéologue municipal à Poitiers, survole le nord de la Vienne depuis 1976 lors des missions confiées par le Service régional de l'archéologie. Piloté par Serge Audouin dans un Cesna 150 de l'aéroclub du Poitou, il a ainsi repéré environ 1 500 sites dans cette région, datant du Néolithique à la fin de la période romaine. Les images sont ensuite traitées à l'ordinateur ; les dessins et plans qui en résultent vont alors enrichir la Carte archéologique de la France.

Alain Ollivier prospecte de mai à fin août. «Les années de sécheresse sont les meilleures, dit-il, car la rareté de la végétation renforce les effets de contraste. Les lignes claires révèlent des structures en élévation. Dans un terrain sec, les murs enfouis sont encore plus secs, donc plus clairs et plus visibles. Sur les photos aériennes du Vieux-Poitiers, on détecte aisément les rues et les trottoirs. Quant aux zones sombres, elle correspondent à des structures en creux, de type cave ou escalier. En outre, quand la lumière est rasante, le moindre petit relief, invisible au sol, produit une ombre portée.»

Certaines cultures possèdent un excellent pouvoir révélateur, comme les céréales, les petits pois ou le colza. En revanche, on ne voit rien en survolant des champs de maïs irrigué.

Alain Ollivier a découvert une centaine de villas gallo-romaines et quantité de petits sanctuaires, dont bon nombre en bordure de la route menant de Vendeuvre à Saint-Jean-de-Sauves, deux cités importantes à cette époque. Et de noter que les villas étaient toujours implantées en décalage par rapport à la voie romaine, comme si les propriétaires recherchaient la tranquillité. ***J.-L. T.***

Ci-dessous : cette maquette permet d'imaginer la structure et la taille du grand bâtiment d'Antran dont il ne restait que les trous de poteaux.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

TROUS DE POTEAUX

A partir de trous de poteaux mis au jour dans un chantier de fouilles, les archéologues peuvent reconstituer des bâtiments. Ce fut le cas en 1976, sur le site protohistorique d'Antran, dans la Vienne, où Jean-Pierre Pautreau et son équipe on découvert d'énigmatiques traces au sol. Il s'agissait de vestiges d'un bâtiment en bois, datant du Bronze final, et d'une taille impressionnante : 46 m de long sur 17 m de large et, selon les hypothèses, environ 10 m de haut, le tout supporté au centre par 5 poteaux d'un diamètre supérieur à un mètre. L'usage de cette énorme construction demeure imprécis. Sa maquette (F. Boutet) est conservée au musée Sainte-Croix de Poitiers.

BAN WANG HAÏ

Jean-Pierre Pautreau, responsable de la mission archéologique française en Thaïlande, vient de publier ses recherches, menées avec Patricia Mornais et Tasara Doy-Asa, sur un cimetière de l'âge du Fer en Thaïlande du Nord. Ed. Silkworm Books

Les constructions de l'abbé Michon

Crénelage médiéval, lucarnes Renaissance, arcs polylobés et colonnettes de marbre rose empruntés à l'art mauresque... A Baignes-Sainte-Radegonde, en Charente, le manoir planté sur l'ancienne emprise du château des Montauzier impose une lecture appliquée de sa façade. Et plus encore d'une architecture de vie : celle de Jean-Hyppolite Michon. Etre de culture et abbé de son état, celui que l'on nomme «père de la graphologie» repose dans le petit cimetière communal depuis 1881. «Il fut membre de plusieurs académies et sociétés savantes. Si l'on voulait établir une liste des activités de ce personnage polyvalent, on pourrait inscrire en plus des titres prêtre, écrivain, archéologue, graphologue gravés sur sa pierre tombale : polémiste, historien, biographe, théologien, botaniste, géologue, voyageur, prédicateur, journaliste, architecte et sculpteur de son propre château...» Ainsi témoigne Pierre Dubourg-Noves dans les *Bulletins et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente* (n° 3, 3e trimestre 1986). Société que l'abbé Michon contribua à fonder en 1844 avant d'entamer la rédaction de la *Statistique monumentale de la Charente*.

Ses biographes et laudateurs, nombreux sur le sol de cette Charente que le Corrézien adopta dès l'âge de 10 ans, le disent doué d'une énergie hors pair. L'homme s'engage certes, avec style, pour le patrimoine qu'il conseille de protéger «d'éventuelles démolitions d'esprit aventureux» mais aussi en politique républicaine et en littérature. «La révolution de 1848 lui apparaît comme la promesse d'un monde nouveau», écrit Claude Savart (actes de colloque, Baignes, septembre 1981). Dans *La rénovation de l'église*, la pieuse plume s'élève contre une église figée, contre les prières en latin, le célibat des prêtres, le port de la soutane... L'ouvrage sera mis à l'index. Choqué mais toujours combatif, l'abbé publie ensuite *Le Maudit*, ouvrage dont il dira que «sous la forme attrayante du roman, (il) n'est que le programme d'une réforme sérieuse au sein du catholicisme». Entre bonnes fortunes et revers, Jean-Hyppolite Michon fonde en 1871 la toujours actuelle Société française de graphologie, et fait de Baignes son ultime refuge. Il y bâtira le château des ses rêves : lieu de travail et de vie joyeusement familiale. Lieu-mémoire aussi, de ses voyages archéologiques et de ses infinies curiosités. L'abbé a lui-même sculpté les niches, les frontons et laissé les frises inachevées. «Sa mort fut un deuil public pour sa commune qu'il aimait tant et où il était chéri comme un père», rapporte un témoin. Aujourd'hui, la bâtisse originale et privée s'observe de la route. Mais à Baignes, les petites archives municipales sont pleines de cet homme qui donnait «à tous un même accueil gracieux et sympathique».

Astrid Deroost

Claude Pauquet

Ci-dessus : le château de la Mercerie, inscrit à l'Inventaire en 1988.

A droite : le château de l'abbé Michon à Baignes-Sainte-Radegonde.

UN RÊVE DE CHÂTEAU

Raymond Réthoré, député de la Charente pendant la première moitié du XXe siècle, et son frère Alphonse, architecte, ont laissé dans la campagne charentaise un rêve de château... visible de la route. Sur les terres de Magnac-Lavalette (entre Torsac et Villebois-Lavalette), à flanc de coteau, une construction de 220 mètres de long évoque Versailles. Les maîtres des lieux avaient amassé des collections et des matériaux afin de transformer le manoir originel en résidence de prestige. Mais l'édifice est, en partie, demeuré façade et ses galeries ouvrent aujourd'hui sur le bleu du ciel. Les propriétaires actuels, antiquaires à Paris, viennent d'achever la remise en état du parc malmené lors de la tempête de 1999. Ils pourraient, dans les années qui viennent, donner vie au château de la Mercerie et l'entrouvrir au public.

Claude Pauquet

Les dolmens et tumulus, nombreux en Poitou-Charentes, ont jusqu'à 7 000 ans : les plus anciens vestiges de l'activité humaine

Entretien **Boris Lutanie** Photo **Marc Deneyer**

L'énigme mégalithique

Quelque 5 000 ans avant notre ère, les hommes du Néolithique commencent à se sédentariser. Il semble que cette sédentarisation progressive soit à l'origine de l'édification de curieux monuments funéraires. Sépultures collectives, ces architectures mégalithiques demeurent des lieux énigmatiques. Les archéologues s'interrogent encore sur la dimension cultuelle et (ou) culturelle des mégalithes, comme nous le confie Jean-François Baratin, conservateur régional de l'archéologie.

Dolmen de la Pierre levée, à La Vallée, sur la D 128, en Charente-Maritime.

L'Actualité. – Est-on aujourd'hui en mesure de dater précisément les mégalithes ?

Jean-François Baratin. – Un programme de datation au carbone 14 est actuellement en cours, il devrait s'achever bientôt. Ce programme concerne toutes les fouilles anciennes de mégalithes, les fouilles récentes et les sites importants ayant d'ores et déjà été datés. On sait par exemple que les plus anciens des six tumulus de la nécropole de Bougon, dans les Deux-Sèvres, remontent à 4 700 ans

avant J.-C. Ces nouveaux résultats devraient nous fournir plus d'éléments comparatifs.
Des problèmes chronologiques persistent néanmoins. Les objets mis au jour dans les mégalithes offrent des indices complémentaires mais ils ne sont pas nécessairement déterminants de l'époque de leur construction. Certes, ils témoignent d'une des occupations, mais il peut s'agir là d'indicateurs de la dernière d'entre elles et non de la période de construction initiale, étant donné que ces lieux ont servi de sépulture durant plusieurs siècles. Il est parfois possible de dater avec précision la période de construction. C'est le cas notamment du tumulus de Prissé-la-Charrière, dans les Deux-Sèvres, érigé avec des matériaux extraits d'une carrière qui le ceinture : des pics en bois de cerfs, cassés et abandonnés sur place, ont été retrouvés par les archéologues. Ainsi, la méthode du carbone 14 a pu être appliquée sur ces outils ayant servi à l'extraction des pierres.

Quelles sont les formes architecturales de ces ensembles mégalithiques ?

Les longs tumulus de Bougon, composés d'une ou deux chambres, présentent une architecture de couvrement, avec une voûte à encorbellement. Ils comptent parmi les formes les plus anciennes. Cependant, à Valdivienne, dans la Vienne, la présence possible de cistes (forme de coffres d'un mètre carré) pourrait suggérer une plus grande ancienneté.
D'autres formes relèvent plus de notre représentation traditionnelle des mégalithes, les dolmens, avec non plus une voûte à encorbellement mais une table ou une dalle formant une couverture. La présence de ces dolmens est plus visible dans le nord de la région. Précisons qu'ils sont, en quelque sorte, «déshabillés» puisque le tumulus en pierre et en terre qui les recouvrait n'existe plus. Ces mégalithes, qui appartiennent pour la plupart aux types «angevin» et «breton», sont a priori plus récents.

S'agit-il de constructions sommaires ou complexes ?

Certains sites, comme de celui Prissé-la-Charrière, sont dotés de structures architecturées et évolutives. On discerne ainsi un tumulus primaire, c'est-à-dire un tertre constitué de pierres mais non pas ramassées dans les champs. Des carrières ont été creusées et le creusement lui-même s'apparente à un premier étage. Sur cet étage originel, le tumulus a ensuite été «monumentalisé» par la juxtaposition d'une série de degrés successifs sur 4 m de haut à partir du sol mais 5 m à partir du fond de la carrière, 100 m de long et 14 m de large. Un cas particulier mérite par ailleurs d'être mentionné. Un long tumulus, situé à Sainte-Leurine en Charente-Maritime, est composé de mottes de gazon et non de murets en pierres sèches.

ORIGINE DU MÉGALITHISME

Du 26 au 30 octobre 2002, un colloque international se tiendra au musée des tumulus de Bougon, dans les Deux-Sèvres, sur le thème «Origine et développement du mégalithisme néolithique à l'Ouest de l'Europe».
Ce sera, pour une trentaine de chercheurs européens, l'occasion de confronter des écrits théoriques et des approches différentes au moment où les avancées récentes de nos connaissances sur le mégalithisme atlantique nécessitent un bilan scientifique. Des travaux récents seront aussi présentés. Tél. 05 49 05 12 13

Un inventaire précis des mégalithes en Poitou-Charentes a-t-il été effectué?

Ce travail d'inventaire, à caractère scientifique, a été édité par la Société préhistorique française. Quelques données chiffrées : 143 tumulus néolithiques ont été recensés en Poitou-Charentes ainsi que 273 dolmens répartis, de façon à peu près égale, dans les quatre départements. Le Poitou-Charentes est une grande région mégalithique. De fait, si la Bretagne reste célèbre pour ses dolmens et ses menhirs, certaines hypothèses récentes suggèrent que le mégalithisme trouverait son origine non en Bretagne mais entre Loire et Gironde. Ce sera d'ailleurs un des thèmes du colloque international cet automne au musée des tumulus de Bougon.

Bénéficient-ils tous d'une mise en valeur et d'une protection?

Sur la totalité de ces mégalithes recensés, très peu ont fait l'objet de recherches poussées, et encore moins de mise en valeur. En effet, il est rare qu'une collectivité intéressée par la valorisation de ce patrimoine soit prête à financer les recherches. En effet, une phase de recherche archéologique s'avère indispensable avant la mise en valeur, et cette nécessité n'est pas toujours bien comprise. Citons l'opération exemplaire menée par le Sivom du Thouarsais.
Depuis une vingtaine d'années, certains sites mégalithiques ont bénéficié de la protection au titre des monuments historiques. Puis des initiatives locales, venant des collectivités ou de diverses associations, ont permis le fléchage des sites. Mais cette signalétique n'a rien de systématique. Certains dolmens se trouvent sur des propriétés publiques mais la plupart d'entre eux restent enclavés dans des propriétés privées et, de ce fait, demeurent inaccessibles au public. ■

Marc Deneyer expose ses photographies du Japon à la Maison de la culture du Japon à Paris, jusqu'au 31 juillet puis du 3 au 14 septembre.

Peinture

Le décor de l'abbatiale de Saint-Savin est une peinture

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

romane

savante exécutée vers 1100 par des artistes d'exception

Photos **Marc Deneyer**

Classée parmi les chefs-d'œuvre du patrimoine mondial par l'Unesco, l'abbatiale de Saint-Savin conserve le plus vaste ensemble connu de peintures murales de l'époque romane (début du XIIe siècle). L'historien Henri Focillon l'avait qualifiée de «chapelle Sixtine du Moyen Age», jugement jamais démenti par la suite.
Yves-Jean Riou, conservateur général honoraire du patrimoine, nous explique les techniques de la peinture romane, ses programmes, ses influences et sa dimension esthétique.

L'Actualité. – Quelle place tenaient les décors peints dans les églises romanes ?

Yves-Jean Riou. – De tout temps, les temples et les demeures ont été ornés de peintures. Le Moyen Age s'inscrit dans cette tradition, d'autant qu'il subsistait certainement alors des décors remontant à l'époque romaine qui ont pu parfois servir de «modèles». Des fouilles récentes dans des villas gallo-romaines de notre région attestent que tous les murs, ou presque, étaient peints. Le mur blanc est une invention du XXe siècle.

Quelles techniques utilisaient les peintres romans?

Les procédés picturaux ont perduré à travers les siècles. Ainsi, l'époque romane reprend les techniques romaines, en particulier la fresque. Cette technique empruntée à l'Italie consiste à recouvrir le mur d'un enduit épais (l'*arricio*) constitué de chaux grasse et de sable, puis d'un enduit plus mince et plus lisse (l'*intonaco*). Le peintre utilise des pigments détrempés dans de l'eau et doit travailler tant que l'enduit est encore humide. En séchant, la chaux fixe les pigments et l'enduit devient aussi dur que du marbre. Alors la peinture fait partie intégrante du mur, elle ne peut s'écailler, comme c'est le cas d'une peinture à l'huile. Ce qui explique la longue conservation des peintures romaines et romanes.
La surface de l'enduit posé correspond à ce qui pouvait être peint en une journée (la *giornate*). Il est arrivé que les peintres, pris par le temps, donnent leurs derniers coups de pinceau sur un enduit déjà sec. Dans ce cas, la peinture ne tient pas aussi bien et finit par tomber. Il est frappant de constater que, souvent, les personnages n'ont plus d'yeux. C'est parce qu'on peignait d'abord les grands aplats, les vêtements, les carnations, puis les yeux en dernier.
Une autre technique consiste à peindre sur un enduit sec (*a secco*) en mêlant les pigments à du liant, huile, œuf, colle, cire, etc. Elle se pratiquait peu à l'époque romane. Cependant les recherches effectuées à Saint-Savin démontrent que les peintres pouvaient utiliser des techniques mixtes, notamment en mouillant à nouveau l'enduit qui avait trop vite séché (*semi secco*) ou en ayant recours à des liants.

Les couleurs étaient-elles vives?

Les peintres romans travaillaient avec des terres, d'où une gamme de couleurs assez restreinte : des noirs, des charbons, des ocres, des verts et, exceptionnellement, des bleus obtenus avec du lapis-lazuli, pigment très apprécié à l'époque, mais coûteux car importé de lointaines contrées. En revanche, les blancs devaient apporter beaucoup de vigueur aux scènes représentées grâce à un effet de contraste, faisant ainsi ressortir les gammes d'ocre jaune et d'ocre rouge.

Existe-t-il une relation entre ces décors et les manuscrits enluminés du Moyen Age ?

Oui. Certaines scènes de la crypte de Saint-Savin ont été rapprochées de la *Vie de sainte Radegonde*, manuscrit du XIe siècle conservé à la médiathèque François-Mitterrand de Poitiers. Le peintre de la crypte devait même être un peintre de manuscrit. Par exemple, on constate qu'il a placé les personnages dans un cadre architectural, comme le faisaient les peintres d'enluminures.
Quant aux thèmes des décors peints dans les églises, ce sont les mêmes que ceux des manuscrits religieux. Rappelons néanmoins que notre connaissance demeure lacunaire. En effet, quelles que soient la quantité de manuscrits parvenus jusqu'à nous et l'importance des peintures murales dans notre région, il est évident que cela ne représente qu'une part infime de ce qui a dû exister.

Double page précédente : Arche de Noé, dans la nef de l'abbatiale de Saint-Savin.

Ci-contre : le supplice de la roue, dans la crypte.

Peut-on parler d'art majeur ?

A l'époque romane, comme aux autres époques, il y avait un art majeur, celui de l'élite, et un art du pauvre. Des décors ont été réalisés par des artistes intuitifs pour des commanditaires peu cultivés. Il existait aussi une peinture savante – c'est la particularité de Saint-Savin – commandée par des gens férus de théologie à de grands artistes. Cela a donné un programme iconographique très élaboré, exécuté par d'immenses talents. Certaines scènes sont de véritables chefs-d'œuvre, comme la Descente de Croix située dans la tribune de l'abbatiale de Saint-Savin. Le baiser de la Vierge sur le bras du Christ est une idée de génie.

Il existe d'autres cycles de peinture savante dans la région. A Poitiers, le décor de l'église Saint-Hilaire-le-Grand présente de grandes parentés avec celui de Saint-Savin. Il est probable que les deux œuvres ont été exécutées par le même artiste et qu'il a commencé par Saint-Hilaire. La voûte du chœur de Notre-Dame-la-Grande conserve un ensemble important, de même que le baptistère Saint-Jean (XIIe siècle).

D'autres sites méritent le voyage : la crypte de l'église Notre-Dame de Montmorillon, peinte plus tardivement (fin XIIe - début XIIIe siècle), mais toujours empreinte d'un esprit roman ; l'église d'Argenton-Château, dans les Deux-Sèvres, avec son Christ en Majesté ; la commanderie de Cressac, en Charente, pour son iconographie laïque qui retrace des scènes de bataille (début du XIIIe siècle).

Je citerai aussi Saint-Pierre-les-Eglises, petit édifice situé au bord de la Vienne, à deux pas de Chauvigny. Certains historiens y voient une peinture tardive, tandis que les spécialistes de l'épigraphie médiévale affirment que les inscriptions sont de haute époque, en particulier celles qui sont lisibles sur la magnifique Crucifixion. Avec eux, je crois qu'il s'agit d'un décor du début du Xe siècle, donc pré-roman. ■

APPRENDRE LA PEINTURE MURALE

Le Centre international d'art mural de Saint-Savin organise toute l'année des stages d'initiation aux différentes techniques de peinture murale.
Contact : nathalie.fayolle@artmural.org
A voir cet été au Ciam : le chantier de restauration du Combat des rois et l'exposition «Repeindre n'est pas restaurer». Tél. 05 49 48 66 22

BIBLIOGRAPHIE

***Les peintures murales de Poitou-Charentes*, sous la direction scientifique de Bernard Brochard et Yves-Jean Riou, CIAM, 1993.**
***Peintures murales du Poitou*, par Yves-Jean Riou, «Itinéraires du patrimoine», CPPPC, 1993.**
***Saint-Savin. L'abbaye et ses peintures murales*, ouvrage collectif, CPPPC, 1999.**

Savin et Cyprien subissent le supplice des ongles de fer, dans la crypte.

Saint-Pierre-aux-liens

La petite église romane de Thaims, village situé non loin de Saintes, a été construite sur les ruines d'une villa gallo-romaine dont les vestiges sont visibles, y compris des fragments de représentations des cultes païens

Par **Denis Montebello** Photos **Marc Deneyer**

Aux ruines, longtemps, on ne voulut rien entendre. Quand les pierres parlaient, elles ne disaient mot. Pas un traître mot. C'est à peine si l'on distinguait, dans le chaos granitique ou les murs écroulés, le nom de Ganelon. Un nom qui, à peine murmuré, s'en allait rejoindre la troupe anonyme et muette des païens, grossir l'armée des réprouvés.

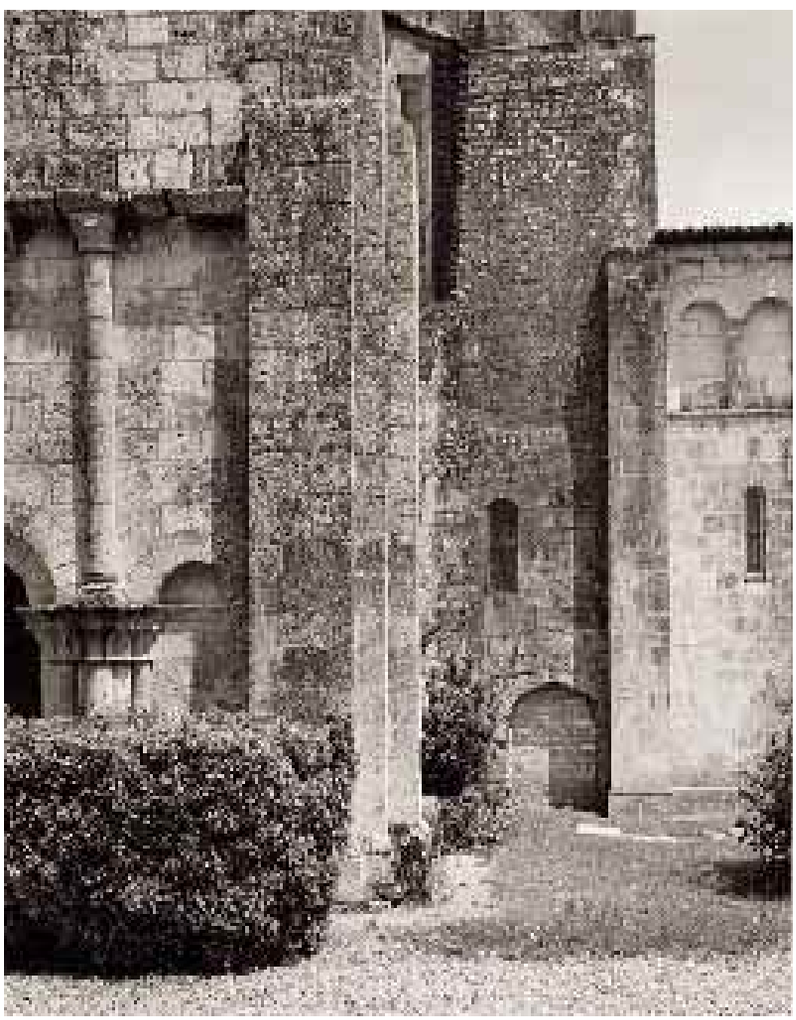
Dans nos régions, c'est à Mélusine que l'on attribuait les principaux monuments. Les dolmens étaient ses enfants difformes, des cailloux tombés de sa dorne (de son giron) et qui donnaient du poids à cette histoire de serpente qui vole, une apparence de vérité. Les voies que l'on qualifie maintenant de romaines, les ponts comme celui de Saintes portaient la griffe de la fée, étaient la marque, d'autant plus indélébile qu'elle était à demi effacée, de son génie bâtisseur. Quant aux châteaux que l'on voyait partout effondrés, ils constituaient des preuves tout aussi éclatantes ; ils proclamaient à l'envi, c'est-à-dire point trop haut ni trop fort, que la grande pourvoyeuse était capable de grandes colères.

Parfois le monstre redevenait homme. Ou femme. Chacun regagnait sa peau, retournait à ses tâches. Charlemagne, champion de la chrétienté, se voyait fort logiquement confier la mission d'édifier le plus possible d'églises (en témoignaient les nombreux coquillages fossiles que l'on trouvait sous le sabot de son cheval, et que l'on recueillait comme traces irréfutables de son passage), tandis que sa femme, la belle

Sarrazine, s'en allait habiter son palais Galienne, autrement dit quelque amphithéâtre ruiné.
Voyageons un peu avec Charlemagne, poussons jusqu'à Thaims, où l'on raconte qu'il exerça ses talents. J'ignore ce que Saint-Pierre-aux-liens signifie. Je sais seulement que l'église appartenait, comme celle de Chaniers, au chapitre de la cathédrale de Saintes.
Cette difficulté, si difficulté il y a, loin d'entraver ma progression, réveille mon flair et me transforme en fin limier. Mon nez me dit qu'il faut renoncer aux liens horizontaux et creuser, de manière à découvrir ce qui rattache le monument à ceux qui l'ont précédé. Cependant, ce serait se fourvoyer d'une autre manière, que de songer que cette église porte son nom comme d'autres leur tête, que de chercher, toujours suivant la légende, dans les piliers le chef du saint.
Certes, les trois églises portent le nom de Pierre. Toutefois, abandonnée la piste de liens qui seraient de filles à mère, de dépendance sinon de stricte parenté, il serait risqué d'accueillir ce nom comme pure merveille, de se laisser séduire par lui. De passer sans transition de la certitude qu'elles furent construites à la même époque, chacune sur un ancien site gallo-romain, à l'idée fallacieuse qu'elles s'appellent toutes trois Saint-Pierre parce que sur des ruines elles ont été bâties, avec les pierres de la villa.

La nef était primitivement voûtée en arc brisé. Aujourd'hui ne subsistent plus que les départs de ces voûtes. Au-delà, le carré du transept est voûté en ogives à quatre branches. Dans l'enfilade, deux courtes travées forment un avant-chœur sur lequel repose le clocher. Pour Charles Connoué dans *Les églises de Saintonge*, cette partie date pour le moins du XIe siècle, «si ce n'est du Xe ou du IXe» en remarquant des chapiteaux de style carolingien.

«On rencontre rarement un édifice aussi complexe sous d'aussi petites dimensions», écrit René Crozet dans son *Dictionnaire des églises de France*. Classée monuments historique en 1916, l'église de Saint-Pierre-aux-liens à Thaims a été construite sur une villa gallo-romaine dont certains des murs sont encore visibles dans la partie nord jusqu'à 2,50 m de haut. Chacune des portions restantes comporte une arcade retombant sur un pilier en octogone d'où part l'amorce d'une seconde arcade. Au-dessus des restes antiques



s'élèvent les murs carolingiens d'une tour carrée. La première travée du chœur est de haute époque romane tandis que le reste de l'église date du XIIe siècle. Autre originalité : l'église a deux façades, l'une est régulièrement orientée, la seconde vers le midi. En effet, autrefois la route passait derrière l'église. D'après l'abbé Tonnelier qui se base sur le cartulaire de Vaux, l'église de Saint-Pierre-aux-liens aurait été donnée à l'abbaye de Vaux en 1096 par Boson Bérenger et Guillaume Bernard en présence de l'évêque de Saintes. *Anh-Gaëlle Truong*

Bien sûr, il y eut des précédents. Saint Pierre lui-même s'inscrit dans une tradition qui remonte au moins à Varron et que perpétuera Isidore de Séville. Mais ce n'est pas parce que le premier pape a bâti son église sur un calembour que nous sommes autorisés à pratiquer, pour les besoins de notre cause, si noble soit-elle, cet art facile et dangereux. Autant les étymologies populaires sont sympathiques et drôles quand elles sont le fait d'un sujet naïf, rapprochant un peu vite, parce qu'ils ont des formes semblables ou voisines, des mots de sens différents, autant les étymologies remotivantes sont terribles quand elles émanent de savants au service d'une croyance ou d'une idéologie. On sait comment cela commence et comment cela finit.

UN LIEU VOUÉ À LA DÉESSE EPONA OÙ L'ON CÉLÉBRAIT BACCHUS

D'abord on s'arrête à Thaims, on s'apprête à visiter la belle église romane qui domine ce qu'on suppose être ou avoir été le marais. La mer. On se dit, parce qu'on a lu Pétrarque, que la vie est une traversée, qu'on est enfin arrivé au port. On entre dans Saint-Pierre-aux-liens, on essaie vainement de percer le mystère de ce nom. On en ressort fou à lier.

C'est bien ici le temps qui nous mange. Ce temps qu'on a voulu soumettre aux nouvelles règles de l'orthographe et qui apparaît aujourd'hui comme une graphie étymologique : la réfection, d'après le latin, de ce qui s'écrivait au Xe siècle tens ou tans. Ainsi vivent les mots. Une existence posthume. Comme celle du mot posthume, que l'on croit issu de humus, que l'on veut absolument sortir de terre, forcer à vivre «après la terre». Le cadavre exhumé, il faut qu'on l'exhibe. Qu'on le mette en scène. Qu'on monte, pour l'expliquer, pour répliquer à CADAVER, tout un petit drame : CAro DAta VERmibus, «la chair livrée aux vers». Voilà, nous dit-on, un nouveau miracle de la science, le corps délivré de la charogne, rendu à sa gloire. La chair sortie de terre, arrachée aux vers, promise à quelque vie posthume. Et même à l'éternité.

Dieu sait, ou le diable, à quels délires conduit la rationalisation a posteriori, combien facilement l'on passe de la fantaisie pompéienne au tissage paranoïaque. La frontière est mince et quasi invisible. Comme entre le poursuivant et le poursuivi, le prédateur et sa proie. Un moment de distraction, une passion coupable, et le chasseur se retrouve dans la peau du gibier qu'il traquait. Le démon de l'analogie le conduit fatalement en forêt, dans quelque bois des pas perdus, et à errer sans fin dans le labyrinthe de la folie.

On a vu à quoi l'étymologie, quand elle était mal maîtrisée ou sciemment pervertie, pouvait mener.

La toponymie réserve, elle aussi, des surprises. Si elle permet, dans certains cas, d'établir avec certitude (et le concours des archéologues) la filiation villa-village,

le passage du temple privé puis de l'oratoire – ou de la chapelle funéraire – à l'église paroissiale, il faut éviter de généraliser.

A Thaims, je n'ai pas eu besoin de recourir à la toponymie ni d'attendre d'hypothétiques fouilles de sauvetage pour constater de visu ces mutations. L'église est construite sur les ruines de la villa et le chœur occupe, à peu près, les restes d'un autel ou du temple, en tout cas d'un lieu voué à la DIVA EPONA, la déesse dont les images peintes fleuraient bon l'écurie. Mais on ne jurait pas que par elle. On célébrait également le culte de Bacchus, comme l'atteste le fragment de stèle exposé dans la petite vitrine. Les têtes sont brisées, mais il demeure quelques rosettes de la frise, un ou deux instants du thiase (de la danse en l'honneur du dieu, de son cortège). Si de ces deux morceaux de pierre on peut raisonnablement déduire, ou plutôt induire que l'on cultivait alors, en cet endroit, la vigne, qu'on y élevait ânes et chevaux, il faut se garder de l'erreur qui consisterait à conclure que c'est aussi l'origine du cheval qui transporta Charlemagne jusqu'ici, et du vin utilisé dans l'église qu'il a bâtie.

Poussons plus loin et ne craignons pas le paradoxe. Affirmons que seules sont lisibles les villas qui gisent aujourd'hui, enfouies dans les champs : lisibles d'avion et accessibles à la fouille. Abandonnées, la plupart furent volontairement détruites pour faire place aux cultures. Ou bien elles servaient de carrières de pierres et la récupération des matériaux de construction y était presque systématique. Pour l'édification des églises (on l'a vu à Thaims) ou pour les demeures privées. Il a même été découvert des fours à chaux installés sur place pour la fabrication de mortier à partir de la calcination des pierres. Du calcaire, mais aussi des marbres, dont les plus beaux donnaient la meilleure chaux.

Pourtant, certaines ont subsisté encore quelques siècles, à l'état de ruines, ce dont témoignent les noms mazières ou chirons.

L'archéologie aérienne confirme en général la présence, sous ce toponyme, d'une villa gallo-romaine, et les fouilles permettent d'observer carrières et fosses de récupération, ainsi que les «murs fantômes» dont ne subsistent, vides, que les tranchées de fondation.

Et si ce ne sont pas les archéologues, ce sont les «travaux d'extension d'une carrière» qui ont révélé un bâtiment, comme à Cram-Chaban j'irai voir, au lieu-dit Les Chirons, avant que les noyers ne poussent. ■

Denis Montebello a publié récemment *Archéologue d'autoroute*, Fayard, 2002. Dans chaque édition de *L'Actualité*, il écrit sur une saveur de Poitou-Charentes.

Libor Teply

De la lumière romane

Par **Dominique Truco** Portrait **Hervé Tartarin**

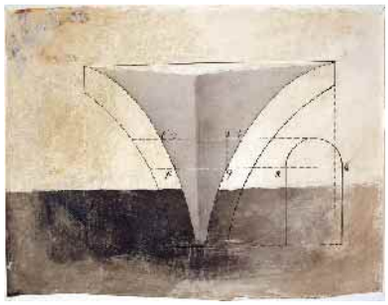
Au milieu des années 70, pendant ses études d'ingénieur agricole, Libor Teply fréquent aussi l'école d'art de Brno : *«Tout était pour moi sujet à photographie*, dit-il, *ma maison, mon quartier, les fêtes folkloriques… mais les cours ne me guidaient pas dans mes recherches comme je l'entendais. Je voulais apprendre à penser.»*

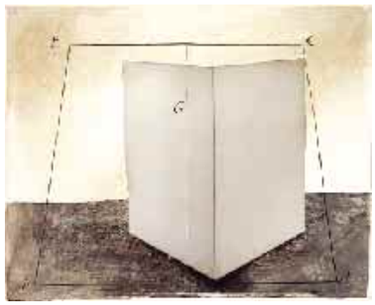
Pour penser l'homme, sa temporalité et l'espace, Libor Teply a choisi d'emprunter les nefs et déambulatoires des architectures romanes, gothiques, baroques et contemporaines édifiés dans son pays, en Tchéquie. *«Ces architectures de tous styles que je photographie depuis vingt ans, parmi lesquelles la villa de Mies van der Rohe à Brno, sont des symboles forts de notre civilisation. Elles résistent au chaos du monde et permettent d'appréhender l'évolution des conceptions esthétiques et éthiques qui traversent notre histoire.»* Dans cette spatialité, sacrée ou profane, l'artiste rejoint la présence immémoriale de la lumière, élément concret et figure symbolique de sa recherche. *«Je cherche à capter la transformation. La lumière agit sur notre perception, donne à voir et librement à penser, crée des climats, renvoie aussi à des états psychologiques.»* C'est à ce trouble, sans repentir, de la matière par la lumière que nous convie l'artiste au moyen de la photographie. Dans la complexité des architectures gothiques, l'image suit les nervures et les croisées d'ogive, fixe l'épure et en décante la profondeur en d'implacables plans géométriques aux tonalités blanches. Dans la sobriété des architectures romanes, sombres et trapues, Libor Teply compose des espaces picturaux qui, dans leur aplat de lumières bleues, ocres, noires, font se rejoindre les représentations fresquistes et l'abstraction du XXe siècle.

C'est en 1996 qu'il découvre et explore le patrimoine roman en Poitou-Charentes. La série d'œuvres commanditées cette année par l'Ecole municipale d'arts plastiques et la Communauté d'agglomération du pays Châtelleraudais, réalisées dans huit églises – Archigny, Bonneuil-Matours, Colombiers, Monthoiron, Oyré, Prinçay, Saint-Sauveur, Thuré – cristallisent son art de la présence et de l'anticipation. Le regard se laisse envahir par les champs de lumière qui, peu à peu, traversent et sculptent l'espace. Ailleurs, il saisit un semis de lumière qui s'évapore d'une fenêtre en gouttelettes multicolores ou la fugitive impression chromatique glissant d'une colonne au rythme du soleil. *«Par son implication dans l'architecture, Libor Teply met en œuvre le principe minimaliste* "less is more", souligne Gildas Le Reste, directeur de l'Ecole municipale d'arts plastiques, *et il est plus peintre que photographe.»* ■

Les photographies de Libor Teply sont exposées à Châtellerault, salle de la Redoute, jusqu'au 31 août, ainsi que les peintures de Françoise Petrovitch. Dans cette ville, le musée Sully invite Eva Aurich et la galerie de l'ancien collège (école municipale d'arts plastiques) présente les œuvres d'Olivier Nottelet et les gravures réalisées par de jeunes artistes dans l'atelier de l'école, jusqu'au 31 août.

Libor Teply dans l'église de Prinçay et, page de droite, sa vision de l'église de Bonneuil-Matours.





Entretien **Dominique Truco**

Architecture d'images

Laurent Millet

Plantées dans le sable de la plage de Talmont, les fragiles machines de pêche imaginaires de Laurent Millet tiennent tête à l'horizon, l'instant d'une photographie. Jusqu'au 10 juillet, l'Abbaye aux Dames de Saintes a consacré une exposition à cet artiste, édité un catalogue – *La Chambre aux traits*, avec un texte de Michel Dieuzaide – et coédité, avec Filigranes, un superbe ouvrage : *La Méthode*.

C'est à Mortagne-sur-Gironde que Laurent Millet écrit et «bricole» des architectures précaires qui construisent son travail photographique. Images qu'il expose en France et à l'étranger, en particulier dans ses deux galeries, Camera Obscura à Paris et Robert Mann à New York.

L'Actualité. – «C'est le paysage qui nous construit», dixit l'écrivain Jean-Paul Chabrier. Est-ce vrai pour vous en Poitou-Charentes?

Laurent Millet. – C'est souvent par des paysages que je suis arrivé à des solutions. Il y a sept ans quand j'ai découvert l'estuaire de la Gironde et les carrelets, j'ai

Vue de l'exposition «La Chambre aux traits» dans la salle capitulaire de l'Abbaye aux Dames, à Saintes.

eu un sentiment de bonheur intense et de frustration de ne pas les avoir faits moi-même. Je me suis tout de suite créé des racines. Pour la première fois, j'ai commencé à dessiner et j'ai développé des tas d'objets, longilignes et bricolés, dérivés de ces formes. Mes cabanes de l'enfance ont refait surface.

Comment êtes-vous arrivé à Mortagne ?

Mes parents, qui habitaient l'Isère, sont venus s'installer là. Ils souhaitaient en endroit où la vie n'est pas chère avec du soleil et la mer pas loin. Avant d'arriver là, j'ai été l'assistant de Jean Dieuzaide et de Lucien Clergue au contact desquels j'ai beaucoup appris. Puis j'ai eu une longue période de recherche personnelle mais sans vraiment trouver. Ici, entre Mortagne et Talmont, c'est pour moi une sorte de champ d'application. Lors d'une résidence de deux ans à Leucate, dans la région des étangs et aussi de cabanes absolument extraordinaires, j'ai bâti cet ensemble de machines de pêche imaginaires directement inspirées de mes explorations dans l'estuaire de la Gironde.

Etes-vous inspiré par les cabanes bariolées des ostréiculteurs de Marennes-Oléron ?

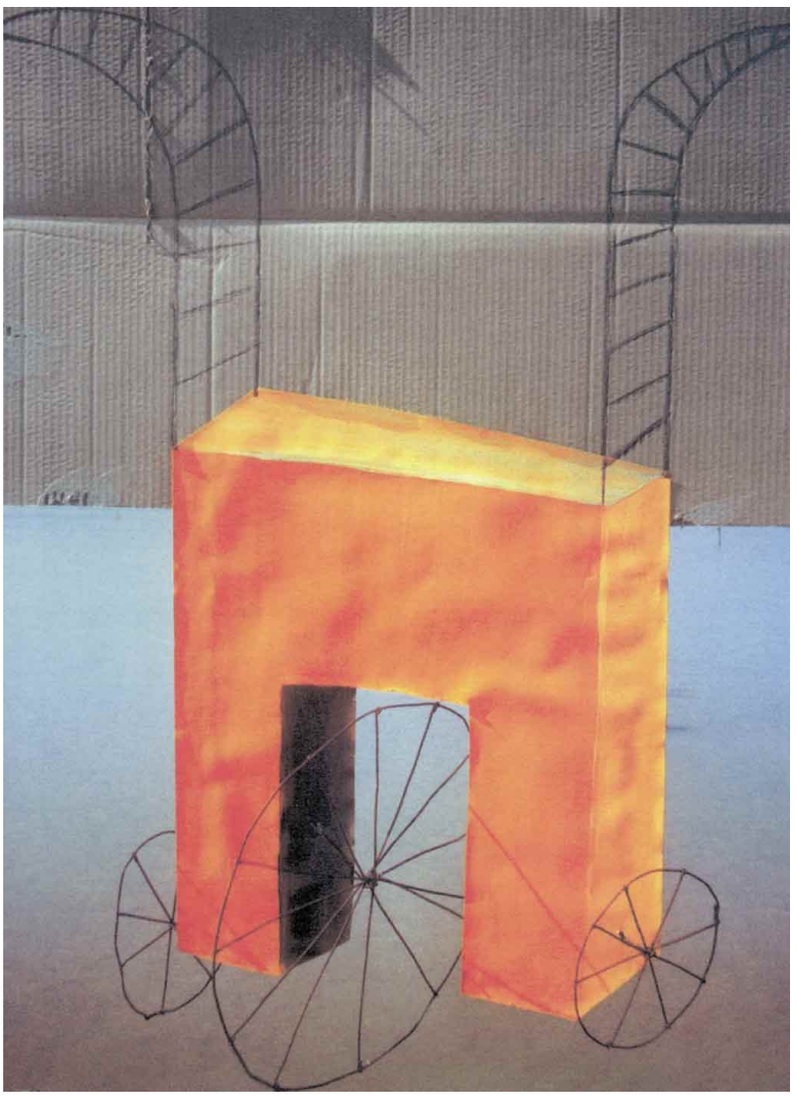
Oui et, d'ailleurs, fin 2000, invité en résidence au Portugal, j'ai réalisé un ensemble d'une vingtaine de cabanes à partir d'une grande diversité de matériaux provenant de cabanes de pêcheurs portugais qui avaient été passées au bulldozer. Ils sont très pauvres donc très inventifs. J'ai recomposé le cocktail en ne travaillant qu'en façade.

Comment avez-vous conçu le projet pour Saintes ?

«La chambre aux traits» est un projet spécifique pour la salle d'exposition de l'Abbaye aux Dames. Le volume de cette salle capitulaire possède une légèreté frappante, celle d'un papier plié. Ensuite, deux livres sur les bâtisseurs des cathédrales m'ont conduit à la chambre aux traits, la *trasura*, pièce où, le temps du chantier, les architectes et les maçons gravaient à même la pierre du bâtiment les ébauches des architectures à venir. C'est ainsi que j'en suis venu à mettre en rapport la mesure avec le lieu par ces croquis de métal, antérieurement expérimentés au pays basque, au domaine d'Abbadia. Dans ce domaine appartenant à un géographe astronome, j'avais promené ces croquis dans le paysage avec une volonté de rapprochement de l'écriture scientifique et de l'écriture du paysage. Comme ici, dans l'abbaye. Mon travail a toujours été plus ou moins affilié au livre ou au carnet, façon de faire jaillir le paysage dans le livre ou le livre dans le paysage.

Pourquoi mêlez-vous le dessin à la photographie ?

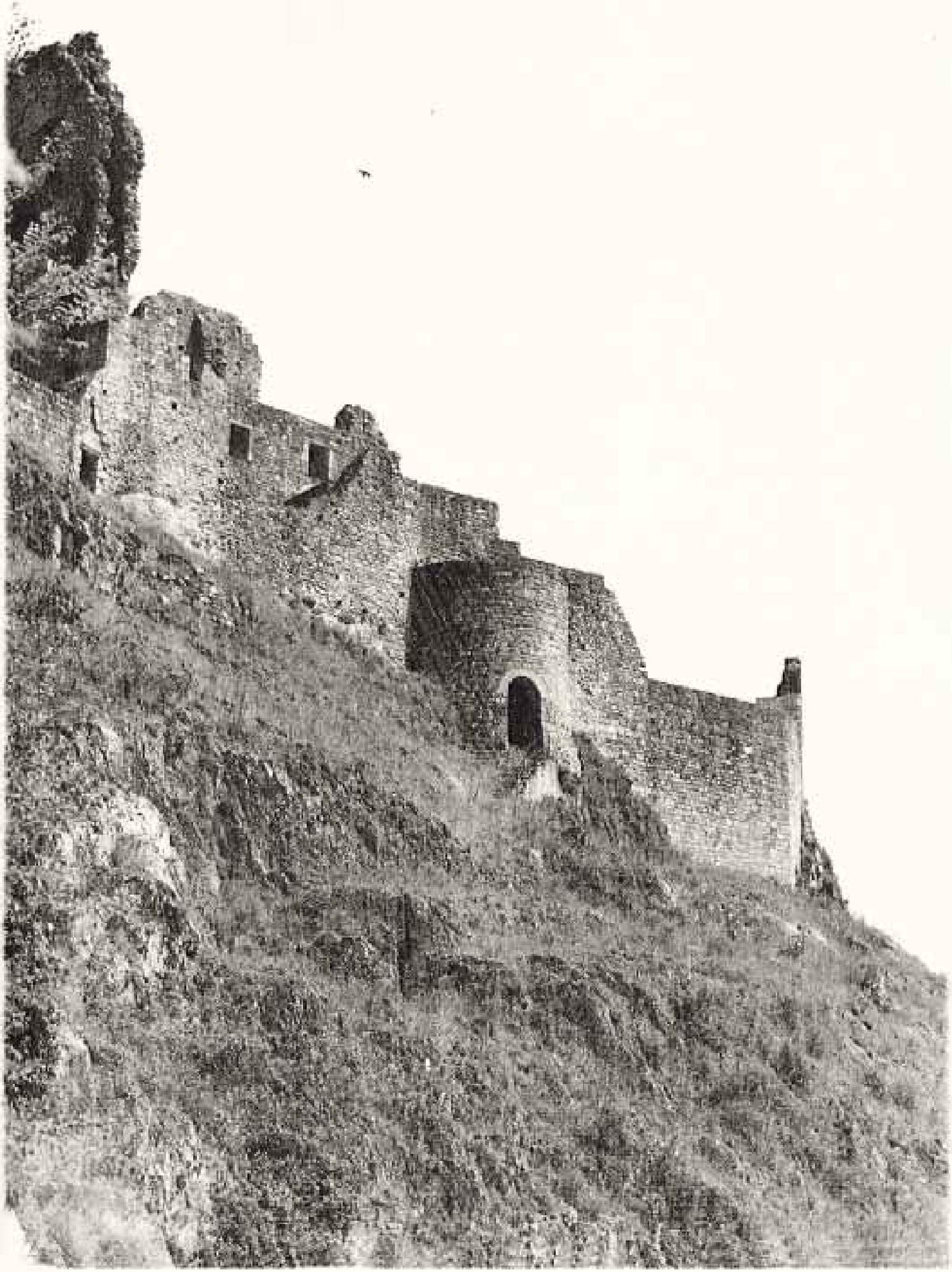
C'est une sorte de va-et-vient entre l'image et la réalité. Pour moi, le plan c'est l'image, avec un autour ou une profondeur qui est le paysage. J'essaie de représenter cette rencontre entre ce que je projette, des rêves qui tiennent à moitié debout, et le paysage. Je bâtis de l'image sur le réel et j'essaie, de l'image, d'extraire du réel.



Une image de la série *La Méthode* réalisée par Laurent Millet sur la côte Atlantique.

Quel lien établissez-vous entre l'inscription de vos œuvres dans le paysage et votre rapport corporel au paysage?

Le rapport au paysage et le rapport au corps me sauvent de l'enfermement et de dérives qui ne seraient plus raccordées au réel, tant je suis dans l'image. Par la course à pied, j'essaie de m'ancrer dans le paysage comme j'ancre l'imaginaire dans ce même paysage dont la force est déstabilisante. Mes idées, souvent, me viennent en courant. Je suis toujours attentif aux rapports entre les tiraillements musculaires, le souffle et les dispositions mentales. Les surfaces colorées, les tensions, les relâchements, si apparents dans les images en couleur, sont le reflet de cela. ■



Au XIVe siècle, les anciennes provinces du Poitou, de l'Aunis, de la Saintonge et de l'Angoumois étaient couvertes de places fortes que Du Guesclin fit céder les unes après les autres

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Sachiko Morita**

Bertrand Du Guesclin la reconquête

L'année 1372 est charnière pour le Poitou, l'Angoumois et la Saintonge. Une année durant laquelle le connétable Bertrand Du Guesclin, chef des armées royales françaises, conduit une guerre de sièges et de harcèlement contre les troupes anglaises. Il parviendra rapidement à faire revenir ces territoires sous l'autorité du roi de France, Charles V. Rappelons qu'en 1360, par le traité de Brétigny, un quart du royaume, en plus d'une énorme rançon, avait été monnayé pour faire revenir le roi d'alors, Jean le Bon, capturé par les Anglais pendant la bataille de Poitiers en 1356.

La stratégie de Du Guesclin, après avoir été encensée pendant longtemps par les manuels scolaires, fut récemment décriée par plusieurs historiens qui, comme Edouard Perroy, ne voient en lui qu'un *«soudard borné»*, un vulgaire chef de bande, sans talent et sans valeur stratégique. Mais Georges Minois, auteur d'une biographie de Du Guesclin, s'attache à redorer l'image du *«guerrier le plus représentatif et le plus inventif de son époque»*. Selon lui, le manque de stratégie d'ensemble est dû davantage à l'incohérence des récits du chroniqueur Froissart et du trouvère Cuvelier – ces derniers ne respectent pas la chronologie des faits – qu'à celle des campagnes de Du Guesclin. Mais surtout, la tactique lui paraît simple et efficace : Du Guesclin a privilégié l'assaut des villes secondaires pour intimider les grands centres. Ainsi, Montmorillon, Moncontour, Bressuire et Chizé font l'objet d'assauts rudes et violents où la plupart des garnisons anglaises sont passées au fil de l'épée. Mais Poitiers, La Rochelle, Angoulême ou Niort se rendent sans grande résistance. La méthode est d'autant plus payante qu'elle évite de saccager des villes qui doivent réintégrer le domaine royal. De fait, pendant cette campagne s'étalant de 1370, quand Bressuire fut prise, jusqu'en 1373, date de la bataille de Chizé et de la reddition immédiate de Niort, peu de villes furent effectivement assaillies. Mais le cas échéant, Du Guesclin y déploie ses talents d'assiégeant, mélange de ruse et de force, trait d'union entre les règles de la guerre chevaleresque et la guerre de mercenaires qui annonce la Renaissance. *«De la première, il conserve certains traits, la fidélité à toute épreuve* […] *et le respect des conventions telles que celle de consentir à la reddition d'une forteresse assiégée si les renforts ne sont pas arrivés avant une date fixée à l'avance»*, écrit Georges Minois. C'est ainsi que Du Guesclin procéda à Thouars alors que la ville accueillait les déçus de la reddition de Poitiers. Au terme de deux assauts meurtriers pour les deux partis, un engagement est pris : si les renforts anglais n'étaient pas arrivés à la Saint-Michel (29 septembre) de l'année 1372, alors le vicomte de Thouars livrerait la place aux Français. A cause d'un vent défavorable, les troupes anglaises n'ont jamais atteint La Rochelle et, selon l'accord, la ville entra sous la domination de Charles V.

Si le connétable respecte des conventions chevaleresques, il sait aussi faire preuve d'un pragmatisme et d'une efficacité qui dérogent aux lois de la guerre médiévale. Il ne combat pas comme un chevalier. Souvent à pied, il manie peu la lance et plutôt la hache, son arme favorite, ou la dague comme à Chizé. D'après le récit de Cuvelier, le connétable saisit un Anglais par la visière et, introduisant sa dague, le frappe d'un tel coup qu'il lui traverse l'œil : *«Sa dague y va boutant, tellement le feri c'un oil lui va crevant.»*

Impitoyable, Du Guesclin sait également se faire respecter des mercenaires, de plus en plus sollicités dans les armées de la fin du Moyen Age. Il est néanmoins toujours soucieux de leur verser leur solde, le garant le plus solide de leur fidélité. Il apprécie aussi la ruse, comme pour entrer dans Niort où, semble-t-il,

Page précédente : la forteresse de Bressuire.

Ci-dessous : la porte de Thouars par laquelle Du Guesclin entra en vainqueur.

Page de droite : le donjon de Moncontour.

il fait revêtir à ses hommes la tunique à croix rouge des Anglais pour tromper l'ennemi.

Mais c'est au pied des forteresses qu'il fait le plus montre de son talent tactique et guerrier. Prendre une place impliquait fréquemment le recours à des procédés psychologiques : un mélange de menaces et de clémence, où les assaillants promettent de respecter les vies et les biens ou de massacrer jusqu'au dernier homme, et qui aboutissait fréquemment à la capitulation négociée des assiégés. Ainsi à Chauvigny, relate Cuvelier : *«Ceste ville rendés ! Ce vous le refusés, touz destruiz en serés* […] *se par force on vous prent, vous serés encroés !»* dit Bertrand Du Guesclin avant que les quatre châteaux se rendent. A noter que Du Guesclin n'est pas de toutes les batailles et qu'il délègue nombre de phases de reconquête aux seigneurs qui l'accompagnent. Ainsi, le siège de Soubise est confié au sire de Pons qui continue ensuite sa marche vers Saint-Jean-d'Angély, Angoulême, Taillebourg, puis Saintes et même Pons *«qui se tenoit encore englece, quoyque li sires fuist franchois»*, explique Froissart. Toutes ces villes se rendirent rapidement.

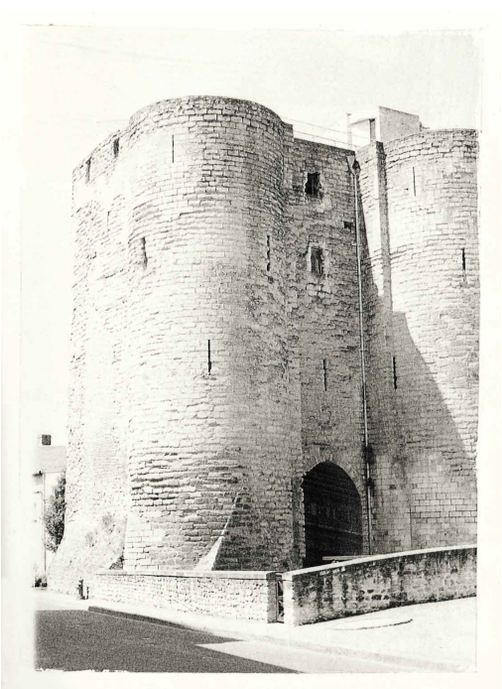
Mais, quand elles résistent, il faut *«tenir ses promesses»* et employer la force. Montmorillon fut *«vistement et radement»* assailli : le connétable accompagné des seigneurs de son camp *«le prissent d'assaut et furent mort tout chil dedans estoient»*. Le connétable et son entourage ne sont guère sujets à la pitié et prennent même un certain plaisir à tuer. L'épisode de Benon est un bon exemple. Attribuée à Du Guesclin par Froissart ou à Olivier de Clisson par Cuvelier, la boucherie qui a lieu est gratuite. Alors que les Anglais avaient annoncé leur décision de se rendre et s'apprêtaient à sortir de la tour, Clisson *«vint à l'uis de la tour, les Englois attendoit, le premier qui yssi de sa hache feroit, a un coup seulement la teste lui fendoit,* […] *a quinze coups de hache quinze testes copoit»*, raconte Cuvelier. Tout ça parce que ces Anglais avaient tué un seul de ses hommes !

Tirant parti des ressources défensives naturelles que représentent les éperons rocheux, les méandres d'une rivière, des marécages ou des trois à la fois comme à Poitiers ou Thouars, les forteresses du XIVe siècle ont depuis longtemps abandonné le bois pour la pierre et renforcé les défenses naturelles par des fortifications qui s'étendent sur plusieurs lignes, comme à Bressuire qui compte trois enceintes. A toutes les époques, aux progrès dans l'art des sièges répondent les progrès dans l'art des fortifications et réciproquement. Le but de l'assiégeant étant de pénétrer dans la place, il doit surmonter les obstacles en creux tels que les douves ou les fossés. Il faut donc les combler avec tous les matériaux disponibles. Ainsi à Moncontour, les Français mettent quatre jours à remplir le fossé de branches, troncs d'arbres, paille et terre pour y poser leurs échelles.

400 FORTERESSES CONQUISES EN POITOU ET EN SAINTONGE

Avant d'amorcer l'assaut, les assiégeants montent parfois des palissades comme à Chizé où les Français de Du Guesclin cherchent à se protéger d'une sortie des Anglais de la forteresse mais aussi de l'arrivée d'éventuels renforts. *«Quand ils furent tout venu devant Cisek ils* […] *fissent bons palis deriere yaux par quoy soudainement de nuit ou de jour on ne leur peuuist porter contraire»* (Froissart).

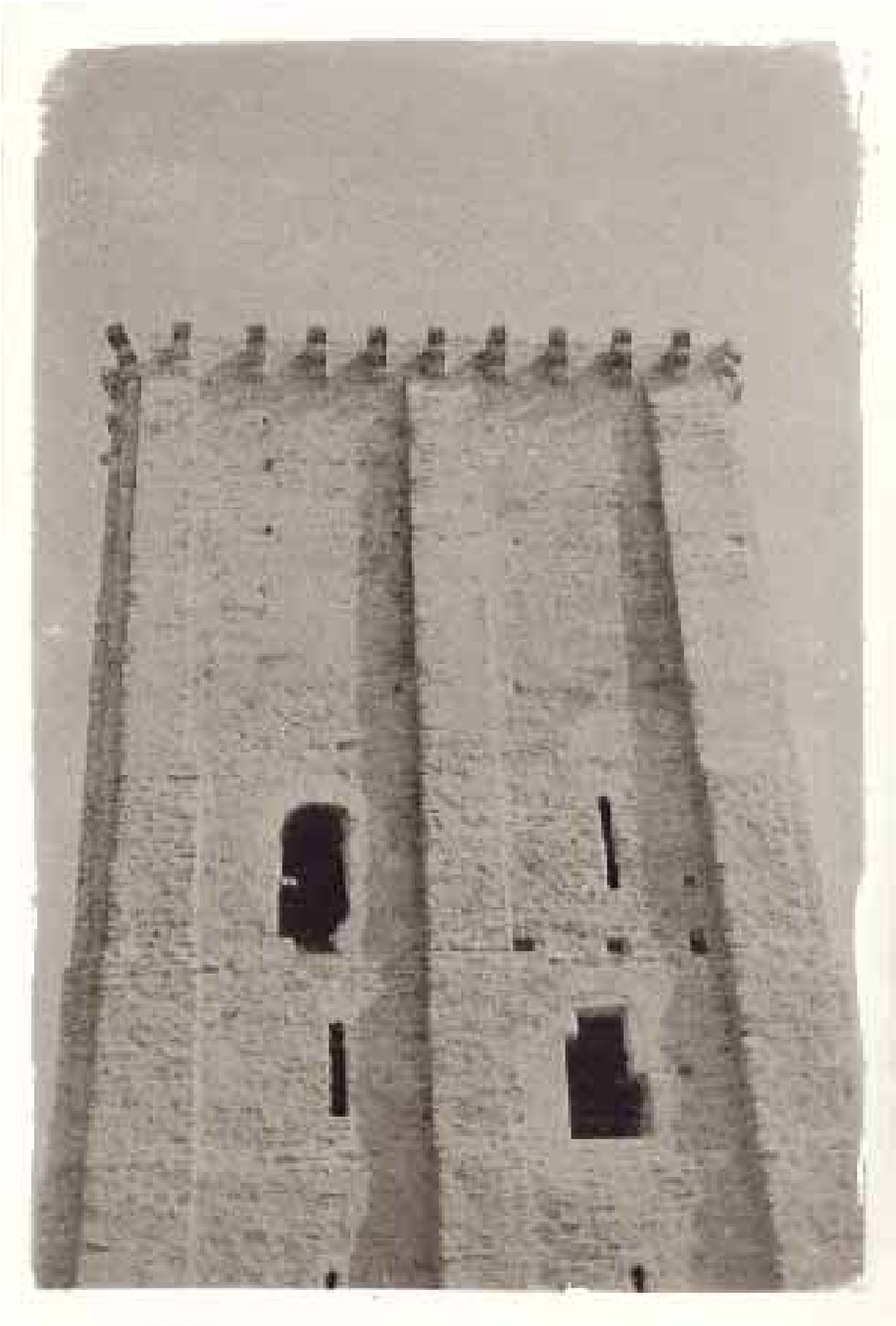
Quand le temps de l'attaque est venu, arbalétriers et archers tirent alors continuellement sur les défenseurs pour les forcer à se replier derrière leurs créneaux et les empêcher ainsi de déverser toutes sortes de matériaux sur la tête des attaquants. Ainsi Cuvelier énumère-t-il la grande variété de projectiles utilisés pour défendre Moncontour : *«Mainte pierre furnie ont par dessus François gitté et balancié, chaude eau et vive chaux et auxi pois boulie et tonneles empliz de pierre bien taillie.»* Pour s'en protéger, les assaillants se couvrent de panneaux et de boucliers. Certains escaladent les murailles par les échelles mais aussi en y enfonçant dagues et poignards à même la paroi. A cette époque, si Du Guesclin bénéficie de l'apparition de l'artillerie à poudre, il ne fait pas usage de ces canons trop lourds et trop lents. Les assaillants préfèrent le travail de sape et font des brèches comme à Bressuire où, en délo-



BIBLIOGRAPHIE

Froissart, *Chroniques*, Genève, Droz, 1993.
Cuvelier, *La chanson de Bertrand Du Guesclin*, Editions universitaires du Sud, 1991.
Georges Minois, *Du Guesclin*, Fayard, 1993. «Du Guesclin : une gloire usurpée ?» in *L'Histoire*, n° 178.
La Fontenelle de Vaudore, «Prise de Bressuire par Du Guesclin en 1371» in *Revue Anglo-française*, 1837.
Allonneau, «Puissance des vicomtes de Thouars pendant la durée de l'occupation du Poitou par les Anglais et prise de Thouars par Duguesclin en 1372» in *Revue Anglo-française*, 1837.

Des conventions chevaleresques, Du Guesclin garde aussi l'habitude de faire un vœu avant de combattre. Ainsi, à Moncontour, il jure de ne pas se déshabiller, de ne pas dormir dans un lit et de ne pas manger de pain blanc avant d'avoir pendu Jehannequin Louet qui exhibait un mannequin aux armes du connétable, la tête en bas, en l'insultant publiquement. Et ce avec raison, semble-t-il : Du Guesclin n'avait jamais honoré une dette d'argent contractée avec lui en Espagne.



geant des pierres de l'enceinte avec leurs armes, ils réussissent à se ménager une ouverture vers l'intérieur.
A Chizé, Du Guesclin, derrière les palissades qu'il a eu soin de dresser, est pris entre la forteresse et les renforts anglais venus de Niort. Il décide alors d'affecter quatre-vingts de ses hommes aux portes de la ville pour contrer une sortie. Et quatre-vingts autres iront discrètement se poster sur les flancs des renforts pour les prendre à revers, une technique rare pour l'époque mais qui se révèle efficace. La bataille, longuement relatée par les chroniqueurs, se fait à pied. *«Forte fu la bataille merveilleuse et puissante»*, écrit Cuvelier. *«A destre et a senestre* [les Français] *sur Englois acouroient et de haches qu'il ont tellement les batoient que testes et espaules et les braz leur fendoient.»* Finalement, la sortie de la garnison est contenue et la prise à revers finit de décourager les Anglais. *«Tous furent mis à mort assez vilainement»*, note encore Cuvelier. Les effets de cette victoire sont immédiats : Niort se rend six jours plus tard. Lusignan, Morthemer et La Roche-sur-Yon tombent sans grande résistance.
Avant cette reconquête *«étaient* [en Poitou] *les villes et les châteaux entrelacés les uns dedans les autres, les uns Anglais, les autres Français, qui couraient, rançonnaient et pillaient l'un sur l'autre»*, décrit Froissart. Au terme des campagnes de Du Guesclin *«se rendirent français bien jusqu'à 400 forteresses tant en Poitou qu'en Saintonge»* (*Chronique des quatre premiers Valois*). Quand le connétable rentre à Paris, le roi très satisfait *«tint cour ouverte deux ou trois jours et donna grands dons et beaux joyaux là où il les sentoit bien employés»*, note Froissart avant d'enchaîner sur les autres conquêtes de l'efficace et atypique connétable Du Guesclin. ■

Sachiko Morita, qui a réalisé ces photos pour *L'Actualité*, expose ses tableaux chez Bien Etre de Ségeron à Poitiers, en juillet.

L'architecture contemporaine de Poitou-Charentes est totalement en prise avec la production internationale

Vers un éclectisme contemporain

Par **Gilles Ragot** Photos **Sébastien Laval**

L’extension de l’hôtel de ville de Niort par Jean-François Milou.

La période des «trente glorieuses» a vu le triomphe du mouvement moderne : treize millions de logements construits dressent un paysage homogène où les œuvres de qualité existent, mais où la banalité domine. Au tournant des années soixante-dix, en Poitou-Charentes comme ailleurs, les architectes réagissent à ce nouvel ordre dominant ; la contestation prend le nom de «post-moderne». Comme à la fin du XIXe siècle, refusant les effets sclérosants d'un langage unique, les architectes redécouvrent la liberté de création et l'éclectisme.

Mais à l'image de l'éclectisme du XIXe siècle qui demeurait profondément attaché aux principes de l'académisme qu'il remettait en cause, celui de la fin du XXe siècle s'articule toujours sur les acquis de la modernité, à savoir une architecture de formes pures dénuées de tout décor, tendant vers l'immatérialité et la transparence. Revivifiés ou réinterprétés, ces codes formels demeurent ceux de ce nouvel éclectisme contemporain. Malgré l'absence de grande métropole et le manque d'identité régionale architecturale forte, le Poitou-Charentes participe pleinement à ce mouvement international de contestation.

RÉINVESTIR L'HISTOIRE

Il est communément admis que le post-modernisme s'est principalement manifesté par une redécouverte de l'histoire. Réinvestir l'histoire ne se traduit pas par la résurgence de styles du passé tels que le XIXe siècle en avait connu avec les divers courants «néo». Ce mouvement prend des formes multiples, de la vogue d'une nouvelle forme de classicisme, dont Ricardo Boffil fut à l'échelle nationale l'un des protagonistes, au succès de la réhabilitation, en passant par la redécouverte de nouvelles échelles urbaines.

A Poitiers, Yves-Jean Laval baptise symboliquement la ZAC qui domine la vallée du Clain du nom d'Acropole Rivaud (1984-1989). Derrière cette dénomination quelque peu prétentieuse se cache une opération d'aménagement concertée dont la formule rompt avec les pratiques de l'urbanisme fonctionnaliste appliqué dans les cités des années cinquante telle la cité du Champ de manœuvre de Louis Simon à Soyaux (1958-1965). Au schématisme de la séparation des fonctions, Laval oppose la complexité d'une démarche qui prend en compte la mémoire du lieu, son urbanité, la richesse des rapports sociaux et la qualité architecturale de l'existant. De cette analyse, il dégage deux objectifs majeurs : premièrement, mélanger et non plus séparer les fonctions et les espaces de qualités différentes (logements, commerces, équipements, services) ; deuxièmement, inscrire le projet dans une double continuité urbaine et historique. Ces choix sont ceux que l'on retrouve dans les nombreuses opérations que dirige alors Laval sur Poitiers, notamment : la réhabilitation de la rue de la Chaîne, la résidence de la Souche, près du boulevard de la Libération, et la rénovation de l'îlot Jean-Macé.

L'approche «historique» de Jean-Jacques Morisseau pour le lycée polyvalent de l'image et du son (1987-1990), à Ma Campagne près d'Angoulême, est toute autre. Avec un certain détachement qui tient du collage humoristique, l'architecte emprunte librement ses formes à l'antiquité gréco-romaine et égyptienne pour concevoir une intervention qu'il définit lui-même de *clin d'œil*.

La prise en compte de l'histoire passe encore par le regain d'intérêt pour des échelles urbaines tradition-

Gilles Ragot enseigne l'architecture contemporaine à l'Ecole d'architecture et de paysage de Bordeaux. Il est l'auteur d'*Architecture du XXe siècle en Poitou-Charentes*, éd. Patrimoines & médias – Archivecture, 2000. A paraître aux éditions du Patrimoine: *L'invention d'une ville. Royan cinquante*.

Page de gauche : l'extension de la mairie de Cenon-sur-Vienne par Créa'ture.

Ci-contre: la résidence de la Souche, à Poitiers, par Yves-Jean Laval.

Ci-dessous: la Direction départementale de l'Equipement, à Poitiers, par Antoine Grumbach associé à Dominique Deshoulières et Hubert Jeanneau.

Ci-contre: le lycée polyvalent de l'image et du son, à Ma Campagne près d'Angoulême, par Jean-Jacques Morisseau.

Ci-dessus: l'Ecole supérieure des personnels d'encadrement du ministère de l'Education nationale, sur le site du Futuroscope, par Jean-Pierre Lott (agence Dubus et Lott).

A une autre échelle, la conception de la Direction départementale de l'Equipement de Poitiers (1979-1988) offre à Antoine Grumbach un champ d'expérimentation pour une nouvelle posture d'intervention en secteur ancien. L'édifice, qui repose sur les ruines de thermes gallo-romains, intègre la logique de sédimentation qui fait la ville. L'objectif de Grumbach fut d'inscrire sans violence son édifice dans ce morceau de ville dont il se considère l'héritier.
Cette forme de contestation qui s'appuie sur une réinterprétation plus ou moins libre de l'histoire fut déterminante dans la réaction à la modernité dominante des années cinquante. Moins prégnante aujourd'hui, elle existe cependant toujours, en témoigne la cité HLM néo-classique de Buxerolles (1992) où l'architecte M. de Ryck se livre aux délices de l'imitation.

Ci-dessus : le lycée de Cordouan, à Royan, par Archipel et Créa'ture.

Ci-contre: le lycée de la Venise Verte, à Niort, par Alain Sarfati.

nelles, voire villageoises, qui traduisent sous d'autres formes ce rejet des formes les plus brutales de la modernité dominante. Il en est ainsi de la restructuration du quartier de l'arc de triomphe à Saintes (1983-1994) conçu par le cabinet d'urbanisme Topos qui, associé à un collectif d'architectes, propose une alternative aux grandes opérations de curetage des îlots insalubres des secteurs anciens tels qu'on les pratiquait à l'heure de la «table rase» de la modernité dans les années 1960 et 1970. Ce type d'intervention repose sur des procédures de diagnostic et de négociation ; la complexité et la richesse de la démarche tiennent dans la prise en compte des qualités patrimoniales du secteur et dans la volonté de créer des espaces urbains de qualité.

REDÉCOUVRIR L'EXISTANT

Cette nouvelle prise en compte de l'existant et des strates antérieures de la ville s'est également inscrite durablement dans la pratique des maîtres d'œuvres, comme des maîtres d'ouvrages, à travers le renouveau des procédures de réhabilitation. «*Créer dans le créé*» fut le titre d'une grande exposition qui se tint à Paris en 1986 et qui devait fonder cette nouvelle approche patrimoniale. Précisément, les commissaires de cette exposition, les architectes Bernard Reichen et Philippe Robert, furent à Angoulême à l'origine du projet de restructuration des anciennes papeteries du Nil (1983-1987). Finalement réalisée par l'équipe de Cuno Brullmann et Arnaud Fougeras-Lavergnolle, la transformation de l'ancienne usine du XIXe siècle en musée et école a été conduite avec modestie et dans le plus grand respect de l'identité des locaux.
A proximité, la réhabilitation des anciennes brasseries Champigneulles en Centre national de la bande dessinée, que réalise Roland Castro (1985-1990), montre une autre approche, moins soucieuse du respect de l'identité première du lieu. La rénovation du théâtre d'Angoulême du XIXe par Fabre et Perrottet, la transformation de bâtiments du XIXe et d'une chapelle gothique en conservatoire et auditorium de musique à Poitiers par Dominique Deshoulières et Hubert Jeanneau, ou encore le dialogue noué par Jean-François Milou et Hervé Beaudouin entre l'hôtel de ville de Niort et ses récentes extensions attestent de la diversité des postures et de l'importance accordée désormais au temps et à la mémoire dans le processus de création architecturale. Depuis les années quatre-vingt, le marché de la réhabilitation n'a d'ailleurs cessé de progresser et représente aujourd'hui plus de la moitié de l'activité des architectes français.
Paradoxalement, c'est également au nom du respect de l'existant que l'adoption des façades miroirs fut légitimée dans les années quatre-vingt. Renvoyer au passant l'image du voisinage devint le comble de l'in-

tégration ! Comme nombre de ses confrères, Claude Perrotte choisit cette solution pour la réalisation du nouveau siège social de la MAIF à Niort (1981); les parois de verre réfléchissantes teintées de nuances gris-bleu étaient censées s'accorder à la douce lumière des Deux-Sèvres. Le CNBDI d'Angoulême déjà cité, mais aussi le Conseil général de la Vienne à Poitiers (1989) de Ragonneau, Bodin et Ricard illustrent encore parmi d'autres cette vogue qui connaît un grand succès dans le domaine de l'architecture tertiaire. Pourtant ce dispositif ne permet pas au bâtiment de se fondre dans son environnement paysager ou urbain ; les façades miroirs produisent un effet contraire au discours qui les légitime. Le bâtiment scintille ou brille, parfois jusqu'à l'aveuglement ; il s'impose à son environnement et ne livre rien de son contenu.

Ci-contre : le lycée Saint-Jacques-de-Compostelle, sur la Zac de Saint-Eloi à Poitiers, par Espace 3 et Créa'ture.

Ci-contre: le Technoforum, au centre du campus universitaire de La Rochelle, par Christian Menu.

Ci-dessous: le laboratoire des sciences de l'Université de La Rochelle, par Duclos architectes associés.

UNE ARCHITECTURE D'ASSEMBLAGE

Le post-modernisme a permis de remettre en cause une certaine forme d'académisme issu de l'avant-garde des années vingt. Cependant, tout l'héritage ne fut pas rejeté ; il s'est agi le plus souvent de développer des pistes jusque-là inexploitées et de refuser tout dogmatisme et tout langage unique. Dans l'ensemble, les formes simples, la quête de l'immatérialité, le refus du décor qui fondaient profondément la modernité du XXe siècle furent conservés et renouvelés. Plus fondamentalement, face au règne de l'angle droit et de la trame, les architectes post-modernes, que l'on pourrait souvent qualifier de néo-modernes, ont proposé une approche plus souple où les parties ne se

Ci-dessus: l'Ecole nationale supérieure de mécanique et d'aérotechnique (Ensma), sur le site du Futuroscope.

véritables morceaux de ville contrairement à certains dispositifs réussis de ZAC, comme celle de Saint-Eloi à Poitiers confiée à Alexandre Melissinos (1981-2002). Tous les styles, tous les matériaux se côtoient ou se mêlent au sein des mêmes œuvres. A l'architecture de maçon s'est substituée une architecture d'assembleur, faite de la combinaison de tirants, de voiles métalliques, de résilles et de panneaux de verre. Les volumes géométriques primaires s'y effacent derrière les articulations de formes plus com-

A droite : bibliothèque de la faculté de droit sur le campus de Poitiers, par Dominique Deshoulières et Hubert Jeanneau, et la résidence Gulf Stream, à La Rochelle, par Michel Dufour.

Ci-dessus : la résidence Antinéa, sur le campus de La Rochelle, par Eric Cordier, Jean-Pierre Lahon et Jacques Gonfreville.

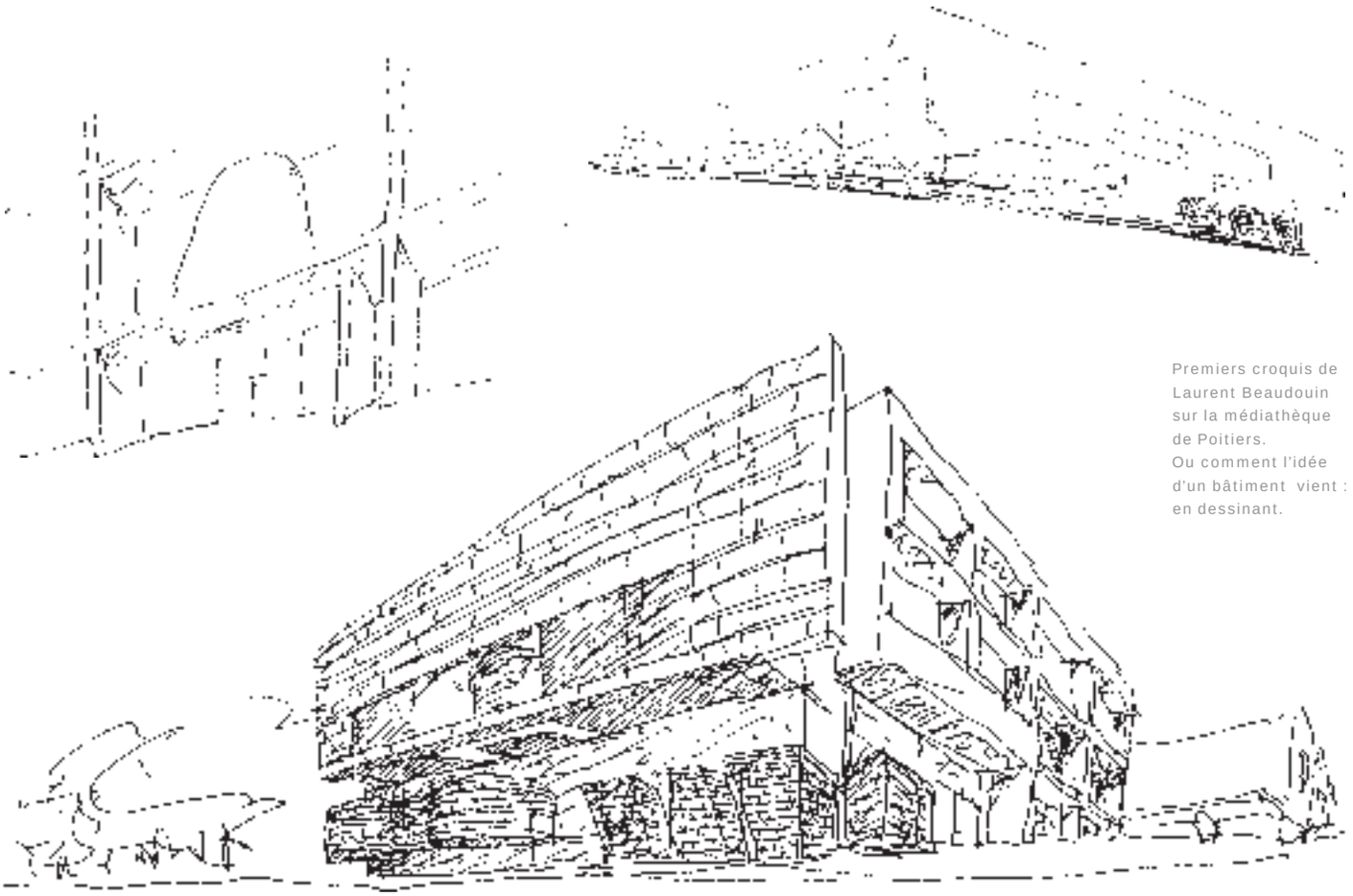
A droite: le lycée pilote innovant du Futuroscope, par Architecture Studio.

plexes, où le fractionnement, la discontinuité, le jeu de pleins et de vides l'emportent sur les notions de composition et de masse. Les toits traditionnels, ou les toit-terrasses, disparaissent au profit des couvertures en forme d'aile d'avion inclinée ou de grande casquette ondulante qui protègent et unifient ces assemblages hétérogènes. L'architecture contemporaine y gagne en diversité et richesse formelle, ainsi qu'en légèreté, mais au risque de l'éparpillement et de l'incohérence. Parmi les témoins de cette nouvelle orientation figurent le pôle analytique de Ragueneau et Roux ainsi que l'ensemble de logements pour étudiants (résidence Antinéa) d'Eric Cordier, Jean-Pierre Lahon et Jacques Gonfreville (1995) implantées aux Minimes. Le lycée du Futuroscope (1986-1987), œuvre d'Architecture Studio, les Archives départementales de la Vienne à Poitiers de Nicolas Bonnin, Bernard Feyppel et Edward Zoltrowski (1994-1997) et le musée des tumulus à Bougon du Studio Milou (1991-1993) figurent également parmi les œuvres exemplaires de cette nouvelle architecture d'assemblage.

Cette liberté retrouvée n'exclut évidemment pas les inévitables effets de mode qu'entretiennent les revues d'architecture. Le comble de l'éclectisme contemporain est atteint par le monumental ensemble de logements de la *Porte Océane* aux Minimes (1995-2000).

combinent plus selon des schémas géométriques préétablis mais selon des liens plus organiques et contextuels. Ainsi à la notion de composition, héritée de la tradition Beaux-Arts et à laquelle les architectes modernes étaient largement restés attachés, s'est substituée la notion d'assemblage.

A l'heure du «tout est possible», les quartiers des Minimes près de La Rochelle et celui du Futuroscope à Jaunay-Clan, ou encore le campus de Poitiers présentent un échantillonnage édifiant de cette nouvelle phase de liberté créatrice qui touche le Poitou-Charentes comme le reste de la France. Ces quartiers sont composés d'œuvres disparates et singulières dont la juxtaposition ne forme pas cependant de

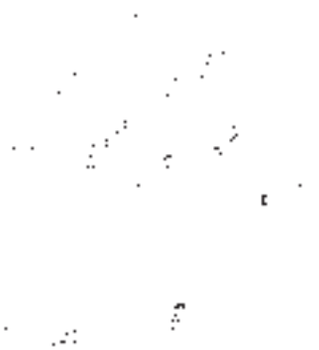


Premiers croquis de Laurent Beaudouin sur la médiathèque de Poitiers.
Ou comment l'idée d'un bâtiment vient : en dessinant.

Cette réalisation du cabinet Roger Taillibert, plantée face à la mer, est le fruit d'un incroyable collage des poncifs architecturaux de la fin du siècle, comme l'est dans son ensemble le site du Futuroscope.

A l'opposé, quelques architectes font entendre une voie dissonante. Les réalisations d'Hervé Beaudouin attestent parmi d'autres d'une démarche personnelle. La salle des fêtes de Gournay-Loizé ou la maison des associations de Saint-Romans-les-Melle (1994-1996), recouvertes de cette belle pierre du pays Mellois sont des œuvres éminemment contemporaines. La médiathèque de Poitiers qu'Hervé Beaudouin signe en 1993-1996 avec son frère Laurent et Sylvain Giacomazzi montre d'autre part que l'héritage des grands maîtres de la modernité, particulièrement celui de Le Corbusier, est encore une source d'inspiration vivante à la fin du XXe siècle.

L'architecture contemporaine de Poitou-Charentes est aujourd'hui totalement en prise avec la production internationale. Certes, quelques grandes signatures de l'architecture contemporaine, telle Architecture Studio, Wilmotte, Castro ou Grumbach sont intervenus en Poitou-Charentes où ils ont laissé des œuvres de qualité. Mais comme dans la première moitié du siècle, le paysage architectural du Poitou-Charentes est davantage le fruit du talent d'architectes inscrits durablement dans leur territoire. ■



Claude Pauquet

L'architecture trace des lignes directionnelles dont certaines ne sont pas des contours, elles dessinent des surfaces qui ne sont pas bordées, qui s'échappent, se poursuivent au-delà d'elles-mêmes. La surface tracée par ces lignes n'est pas limitée par sa bordure, elle ne s'arrête pas à sa périphérie, elle se prolonge au-delà de sa dimension. D'autres, qui sont des lignes dimensionnelles sont à la mesure de l'espace, elles lui donnent sa taille et sa proportion. La dimension n'est pas une quantité, elle est une qualité. La dimension et la direction sont des effets rarement simultanés de chacun de ces traits. Les formes qu'ils composent peuvent parfois se superposer ou se replier l'un sur l'autre, pour former ce qui nous apparaît comme un ensembles unitaire, une surface finie et cohérente. L'art de l'espace est de rassembler toutes ces lignes dans un seul trait, celui que le peintre chinois Shitao appelle "l'unique trait de pinceau".

Extrait d'un texte de Laurent Beaudouin sur le dessin.

Une monumentalité souriante

Joao Luis Carrilho da Graça va construire le nouveau théâtre de Poitiers. C'est pour lui une première en France. Laurent Beaudouin, autre architecte de la modernité et coauteur de la médiathèque de Poitiers, présente la filiation, le parcours et l'œuvre de ce grand architecte portugais

Par **Laurent Beaudouin**

Depuis la révolution des œillets en avril 1974, le Portugal a connu un essor architectural sans égal en Europe. Accompagnant des changements politiques radicaux et une ouverture du pays vers l'Europe, il y eut au milieu des années 70, un intense débat autour de la question du logement social et de son intégration dans la ville, et particulièrement dans les centres anciens. Les architectes de Porto en particulier s'impliquent dans un renouveau de la conscience politique et, associés à des jeunes étudiants, s'investissent dans des projets de logements populaires avec la participation directe de la population. Ces expériences et d'autres menées, par exemple, en Italie ont marqué l'époque par l'enthousiasme qu'elles pouvaient transmettre. Cette courte période d'utopie sociale rapidement rattrapée par un prétendu réalisme a permis de forger à la pratique concrète une jeune génération d'architectes au Portugal. A Porto,

De gauche à droite : Piscine municipale de Campo Maior (ph. Luis Pavao)

Pavillon de la connaissance de la mer, pour l'Expo 98 à Lisbonne (ph. Sergio Mah)

Adaptation du monastère de «Flor da Rosa» en pousada (hôtel géré par l'Etat) à Crato, Alentejo (ph. Luis Ferreira Alves).

l'architecte Fernando Tavora avait depuis les années 50 exploré les chemins d'une modernité attentive au contexte urbain et à l'histoire locale, une modernité empreinte de simplicité voire de modestie. Tavora va faire le lien entre l'avant-garde européenne et la tradition populaire portugaise par des exemples de construction d'une qualité rare.

Fernando Tavora va aider un de ses meilleurs élèves et son plus proche collaborateur, Alvaro Siza, à obtenir ses premières réalisations. La figure d'Alvaro Siza est au centre du renouveau de l'architecture portugaise. Son œuvre et sa personnalité généreuse seront à l'origine d'un enthousiasme pour l'architecture de la part de plusieurs générations de jeunes étudiants. Alvaro Siza représente pour beaucoup la figure d'un père non seulement par son œuvre, qu'une richesse d'invention rend inimitable, mais aussi par la force de ses convictions et la permanence de son engagement.

DE L'ALENTEJO À LISBONNE

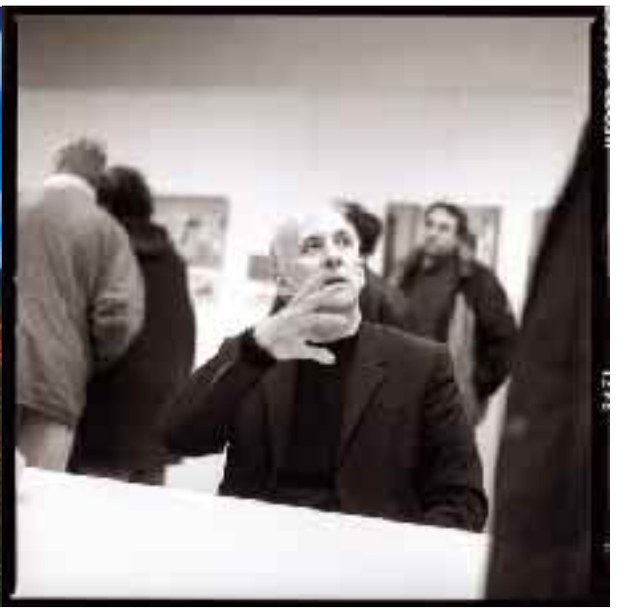
L'œuvre de Joao Luis Carrilho de Graça, architecte installé à Lisbonne, se développe dans cette période d'intense création pour le Portugal.

Il se fait connaître tout d'abord en 1982 par une piscine de plein air construite en bordure de la ville de Campo Maior située face au paysage magnifique de cette région proche de l'Espagne. La piscine se présente comme un petit temple ouvert et horizontal posé sur un socle, qui souligne et magnifie la topographie du site. L'ensemble est tracé sur une géométrie carrée rendue dynamique par de subtiles désaxements.

Le paysage environnant est sublimé par les cadrages visuels que permettent les auvents de béton qui protègent le bâtiment. C'est une architecture de paysage qui fait du bâtiment un immense capteur, donnant des vues panoramiques comme une chambre claire à ciel ouvert. Avec ce projet, Carrilho de Graça se signale parmi la jeune génération portugaise par la force et la clarté de ses intentions. Ce travail, très personnel, va s'affirmer dans une impressionnante série de projets réalisés dans les années 80 à Lisbonne et dans sa région natale l'Alentejo.

Par exemple, de 1987 à 1993, Carrilho de Graça va construire l'Ecole supérieure de communication sociale de Lisbonne, œuvre formée d'un grand volume de pierre élevé sur le site comme une proue verticale, articulée à une longue nef accrochée à l'arête d'une colline dans la périphérie de la ville. C'est la justesse des proportions du bâtiment qui va donner à ce site une valeur nouvelle. Le grand parallélépipède carré, presque opaque, soulevé sur pilotis, donne à l'ensemble une légèreté extraordinaire. Ce bâtiment recevra en 1994 le prix Secil d'Architecture.

douceur la variation de l'espace. Le visiteur n'est plus seulement spectateur comme dans la plupart des pavillons de l'exposition. Il est pris comme un acteur vivant, embarqué dès l'entrée dans un voyage sensuel qui le soulève pour le conduire sans effort à l'étage. L'extérieur du patio est transformé en une épaisseur lumineuse où l'on se déplace dans un vide presque palpable.



Ci-dessus : l'Ecole supérieure de communication sociale à Lisbonne (ph. Luis Ferreira Alves) et Joao Luis Carrilho da Graça à Poitiers lors de la présentation publique de son projet à la maison des architectes (ph. Sébastien Laval).

Carrilho de Graça nous montre avec ses travaux successifs que l'architecture dans ce type de circonstance ne doit pas se disperser, se dissoudre dans le paysage, qu'il soit naturel ou urbain, mais qu'elle peut donner à la nature ou à la ville une dignité nouvelle.

En 1995, Carrilho de Graça se voit confier le pavillon de la connaissance de la mer pour l'Exposition universelle de Lisbonne. La capacité d'invention structurelle déjà sensible dans ses premiers bâtiments devient la raison même de l'édifice. Il n'est pas conçu comme un pavillon temporaire mais devient un bâtiment d'expositions permanentes posé en bordure du Tage, à proximité du pavillon du Portugal réalisé par Alvaro Siza.

Dans ce travail, Carrilho de Graça va mettre en œuvre une vision structurelle d'une force et d'une simplicité apparente étonnantes. L'ensemble immense de l'édifice semble suspendu à deux points d'appui. Le bâtiment en béton est totalement opaque, recevant sa lumière de la toiture. Il semble se soulever pour laisser entrer le visiteur dans un patio à ciel ouvert. C'est dans cet espace que l'on est saisi par la dynamique subtile que Carrilho de Graça met en œuvre à travers le jeu d'une rampe courbée qui tend l'espace intérieur comme un arc. La sensation physique, forte et inattendue, que produit l'entrée dans le pavillon des mers est une expérience unique. Le corps ressent avec

THÉÂTRE DE POITIERS : UNE ŒUVRE SENSORIELLE

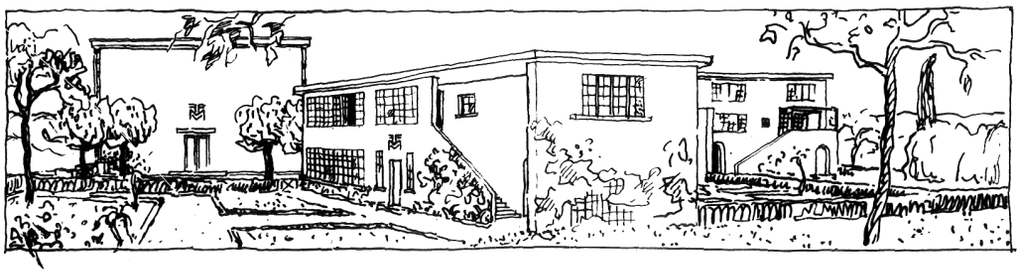
Avec ce bâtiment, Carrilho de Graça inaugure une nouvelle phase de son travail, marquée par une évidente maturité et par la recherche d'un lien nouveau entre la structure de l'espace et le mouvement du corps. Il n'en est rien étonnant que cette recherche ait abouti au projet du théâtre-auditorium de Poitiers. Le travail de Carrilho de Graça est aussi une œuvre sensorielle où les formes se fondent dans une «acoustique plastique» suivant le terme inventé par Le Corbusier. La réalisation de ce projet, qui sera le plus important construit par Carrilho de Graça à l'extérieur de son pays, sera aussi une nouvelle étape dans l'ouverture architecturale de la ville de Poitiers à la modernité.

Le projet de Poitiers est attentif au site par l'écho qu'il donne aux volumes existants dans le voisinage. Il ne domine pas le lieu dans lequel il s'inscrit, il le sublime, il lui donne une échelle nouvelle par des volumes clairs et lumineux. Cette attitude de retrait par rapport au langage des formes est en elle-même respectueuse de l'environnement. Elle est une présence amicale qui n'écrase pas son contexte, elle fait ce que tout bâtiment public se doit de faire : produire une monumentalité souriante. ■

LE THÉÂTRE-AUDITORIUM DE POITIERS

Voici quatre images de synthèse présentées par Joao Luis Carrilho da Graça au concours du théâtre-auditorium de Poitiers, qu'il a remporté en 2000. Cet équipement sera construit rue de la Marne avec le concours financier de l'Etat, de la Ville, du Conseil régional Poitou-Charentes et du Conseil général de la Vienne. Il représente un investissement de 41 millions d'euros (HT). Le théâtre contiendra 706 places et l'auditorium 1 120 places. Un parking offira 328 places de stationnement.

Les fouilles archéologiques doivent reprendre en septembre prochain pour six mois. Ensuite, place aux terrassiers, puis, en octobre 2003, aux bâtisseurs. L'ouverture au public est prévue en mai-juin 2006.



Le Corbusier *en Poitou-Charentes*

Quatre projets menés entre 1917 et 1947, dont deux réalisés, témoignent des multiples facettes du grand architecte de la modernité

Par **Gilles Ragot** Photos **Fondation Le Corbusier**

Né en Suisse, Charles-Edouard Jeanneret, dit Le Corbusier (1887-1965), s'installe en France en 1917 où il produit l'essentiel de son œuvre. L'Ile-de-France et Paris, où l'architecte avait son atelier, regroupent la majeure partie de ses réalisations mais Poitou-Charentes, comme Provence-Côte d'Azur, Aquitaine, Rhône-Alpes, Franche-Comté et Lorraine sont parmi les régions les plus riches en projets ou réalisations du maître.

En Poitou-Charentes, ses interventions se situent à trois périodes différentes de sa carrière et ne répondent à aucune logique historique particulière mais témoignent de plusieurs aspects fondamentaux des préoccupations de l'architecte.

ARCHITECTE CONSULTANT POUR LA SABA

Lors de son installation en France, Jeanneret, qui n'adoptera le pseudonyme de Le Corbusier qu'en 1920, collabore en tant qu'architecte consultant au sein de la Société d'application du béton armé. De cette période date la construction d'une usine hydroélectrique sur la Vienne, à Millac près de L'Isle-Jourdain (1917), et le projet d'une centrale thermique à Saintes (1917).

L'usine de Millac telle que nous la connaissons est sensiblement conforme à un dessin conservé dans ses archives. Cependant la contribution de Jeanneret demeure impossible à établir clairement. Le barrage se caractérise par une ordonnance classique qui contraste en effet fortement avec ses projets contemporains comme celui de Saintes où il conçoit un projet de centrale thermique avec logements et bureaux. D'une grande simplicité, l'esthétique générale de cet ensemble est fortement inspirée de la production de Tony Garnier. A l'intérieur, Jeanneret imagine une distribution modulaire qui préfigure les plans de ses maisons ouvrières futures en particulier celles de la cité Frugès à Pessac près de Bordeaux (1924-1927). Mais, pour des raisons que nous ignorons, le projet saintongeais demeura à l'état d'avant-projet.

UN ARCHITECTE PLASTICIEN

Près de vingt ans plus tard, Jeanneret est devenu Le Corbusier, un architecte, écrivain et polémiste mondialement connu. Il est l'auteur d'une série d'œuvres d'avant-garde exceptionnelles que clôt la célèbre villa Savoye de Poissy (1928-1931). Il s'agit d'une œuvre d'avant-garde qui illustre les principes du nouveau style international auquel il a tant contribué : formes géométriques pures et primaires en béton aux surfaces lisses et immaculées, fenêtres en longueur, toit-terrasse, plan et façades libres, quête d'immatérialité. La villa Savoye s'impose comme l'image iconique de cette modernité. Mais, comme *Carré blanc sur fond blanc* de Malévitch, la villa Savoye incarne le

Gilles Ragot a écrit, avec Mathilde Dion, *Le Corbusier en France*, Le Moniteur, 1997

Gilles Ragot

Ci-dessus : la villa Le Sextant, aux Mathes, La Palmyre, 1935.

Page de gauche : projet de centrale thermique et de logements ouvriers à Saintes, 1917.

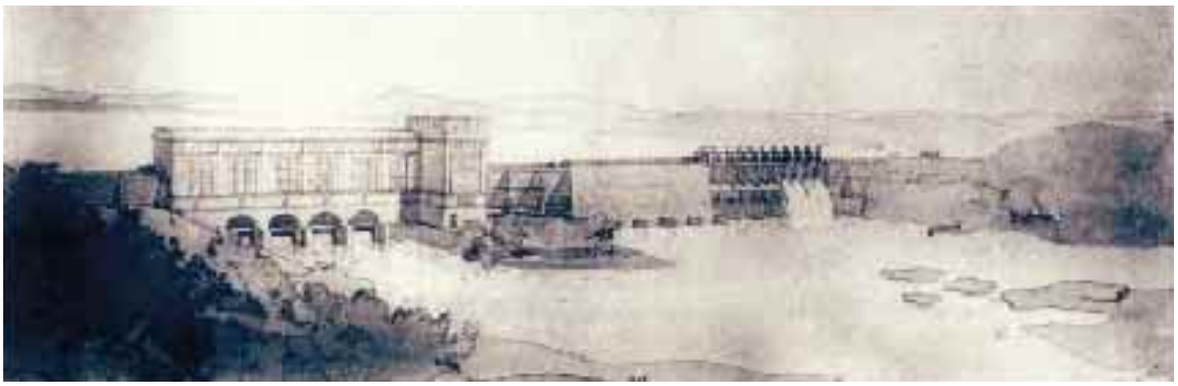
point ultime d'une réaction contre les canons d'une pensée académique dominante ; elle est une impasse autant qu'un aboutissement. Que faire au-delà ? Pour Le Corbusier c'est avant tout l'expérimentation et la recherche plastique qui priment. Il s'engage donc aussitôt dans une autre voie.

Les projets qui vont l'occuper pendant les dix ans à venir montrent un intérêt pour d'autres formes et d'autres matériaux plus traditionnels, d'autres textures moins lisses et plus rugueuses, et une autre façon d'accrocher la lumière. De 1929 à 1935, il réalise ainsi trois maisons où l'emploi de la pierre de pays, du bois et des toitures inclinées donne une nouvelle orientation à son œuvre. La villa Le Sextant aux Mathes, à La Palmyre en 1935, est l'une d'elles.

Cette maison d'été familiale est construite avec un budget limité pour la fille du commandant Peyron, maître d'ouvrage de la Cité de refuge de l'armée du Salut que Le Corbusier vient d'achever à Paris (1929-1933). Orientée vers l'est pour se protéger des vents océaniques, la villa tourne le dos à la rue, ce qui préserve l'intimité de la famille. La vocation estivale de la villa légitime le plan ouvert, la distribution des pièces vers l'extérieur et l'emplacement de la salle à manger sur une terrasse couverte. Les contraintes financières imposent un plan rationnel ainsi qu'un toit à chéneau encaissé central, mais ne justifient pas le choix de matériaux traditionnels. Le Corbusier obtient un contraste fort entre le mur de pierre percé de petites fenêtres à l'ouest et l'élévation principale à l'est, colorée et translucide. La façade orientale est constituée de panneaux standard en verre, amiante et ciment et okoumé, peints en bleu, rouge et brun suivant une palette qui n'est plus celle des canons puristes de la villa Savoye. Les choix faits à La Palmyre ne constituent pas un renoncement mais le témoignage d'une nouvelle approche de l'architecture.

UN URBANISTE RADICAL

La troisième intervention de Le Corbusier en Poitou-Charentes se déroule lors de la reconstruction ; elle permet d'aborder son apport fondamental à l'urbanisme du XXe siècle. Des années vingt à sa mort, malgré d'innombrables propositions théoriques, Le Corbusier ne réalisera aucun plan d'urbanisme en France. Dès 1922, il proposait pourtant un plan pour une ville de trois millions d'habitants, tracé suivant un quadrillage rigoureux. Inlassablement, il reprend ces principes pour aboutir en 1933 à la *Charte d'Athènes* : les fonctions sont séparées ; l'habitat est densifié ; le sol est libéré. La ville est «verte», constituée à 15% de constructions et 85% de verdure. Les solutions sont radicales et provocantes mais l'utopie des réponses est à la hauteur des enjeux humains et sociaux engendrés par des décennies d'incurie qui ont abouti au développement d'îlots insalubres au cœur des gran-

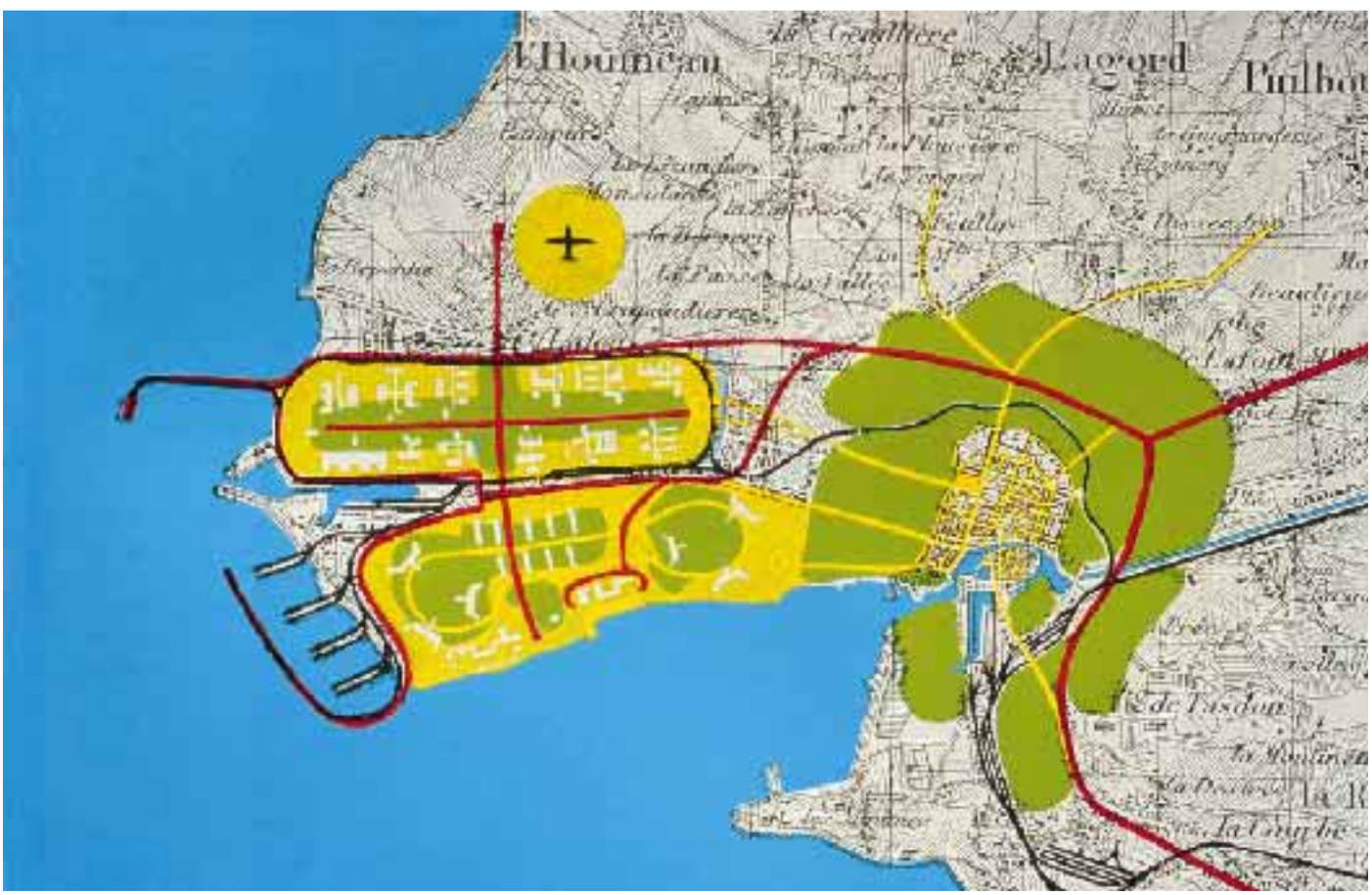


Avant-projet de la centrale hydroélectrique de La Roche, à Millac dans la Vienne, 1917. La centrale a été mise en service en 1921.

des cités et à la prolifération de taudis en périphérie. Lorsque, le 2 mai 1945, Le Corbusier est officiellement chargé d'établir le projet de reconstruction et d'aménagement de La Rochelle-La Pallice, l'architecte découvre deux réalités différentes : d'une part, la ville ancienne de La Rochelle miraculeusement épargnée, d'autre part, le port de La Pallice, enchevêtrement inextricable d'habitations insalubres et d'usines en partie détruites. Le Corbusier opte pour la préservation et la mise en valeur des richesses historiques de la vieille ville qu'il protège d'une ceinture verte. L'essentiel de ses propositions qui concernent le port de La Pallice se résume en quatre points :

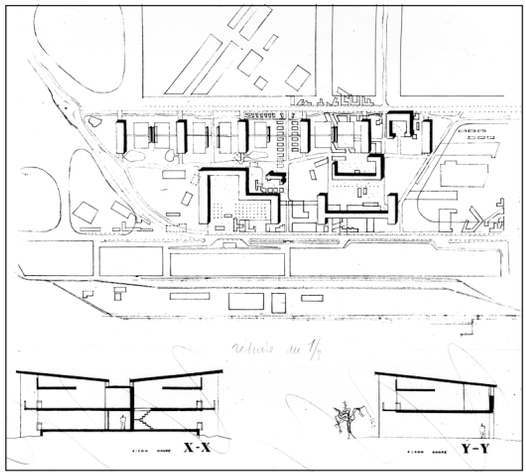
– le développement d'une cité moderne, exclusivement industrielle autour des trois bassins du nouveau port ;
– la création d'une nouvelle cité résidentielle située entre La Rochelle et La Pallice ;
– la préservation d'une zone rurale dans l'arrière pays ;
– le tracé d'une route nouvelle réservée au trafic lourd du port.

Le plan est adopté en avril 1946 mais le projet, fondé sur une séparation stricte des fonctions et sur un dé-



veloppement à long terme, se heurte aux impératifs de la reprise économique du port. Sous la pression des sinistrés et de la municipalité, Le Corbusier concède une entorse à son strict zoning : il accepte que les anciens habitants de La Pallice, en majorité des commerçants et des artisans liés à l'activité portuaire, soient relogés sur place. Rarement présent sur le terrain en raison des nombreuses sollicitations que sa renommée internationale suscite, il se heurte à l'opposition grandissante de la population. Au nom du redémarrage de l'économie, de l'efficacité et de l'impérieuse nécessité de reloger les sinistrés, le plan corbuséen, conçu en dehors de tout contact et de toute procédure de dialogue avec les services d'Etat compétents et les sinistrés, est ignoré. Le Corbusier est contraint de démissionner le 14 novembre 1947. Hormis le grand axe de contournement qui conduit aujourd'hui les estivants vers le pont de l'île de Ré, il ne reste rien du plan corbuséen.

Le Corbusier est un architecte passionné par l'industrialisation du bâtiment et les nouveaux matériaux. C'est également un architecte profondément investi dans les enjeux sociaux de ce siècle. Mais c'est avant tout un grand plasticien pour qui l'architecture se définit comme *«le jeu savant correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière»*. Son œuvre en Poitou-Charentes témoigne de ces multiples facettes. ■



LA ROCHELLE - LA PALLICE

Dans une de ses premières versions pour le plan de La Rochelle-La Pallice (page de gauche), Le Corbusier conçoit, en prolongement du môle d'escale, un morceau de ville «linéaire» et, au sud, un nouveau quartier résidentiel composé d'immeubles en pied de poule.

Le plan du 11 avril 1946 (ci-dessous) montre de gauche à droite, le môle d'escale en eau profonde, la cité industrielle existante en gris foncé et ses extensions prévues en gris clair avec la création de deux bassins au sud ; la nouvelle cité résidentielle de La Pallice, traitée selon les principes de la «ville verte», est composée d'unités d'habitation de 60 m de haut abritant 1 700 habitants mais occupant une surface réduite et libérant le sol réservé à la verdure et aux prolongements (équipements culturels, sociaux, sportifs) ; les voies de circulation sont hiérarchisées selon un découpage qui sépare les différents niveaux de trafic.

Ci-dessus : Unités d'habitation avec services collectifs sur le modèle de la Cité radieuse, immeubles en pied de poule et immeubles collectifs plus bas.

A Niort en 1965, l'artiste abstrait avait conçu et construit sa maison comme une œuvre totale

Par **Amélie Fillaud** Photos **Marc Deneyer**

Jean Gorin l'habitat, art total

Jean Gorin (1899-1981) est considéré comme le seul disciple français de Piet Mondrian, le maître du mouvement De Stijl. Cet artiste de renom a vécu en Poitou-Charentes de 1970 à 1981. Son épouse étant originaire de la région, il eut à cœur de créer une maison secondaire à Sainte-Pezenne, un quartier de Niort, qu'il a conçue et construite lui-même. Il a longtemps rêvé de cette habitation. Dès 1943-1944, il crée un projet de maison similaire qu'il reprendra avec peu de modifications et, en 1965, il dessine les plans de ce qui deviendra «La petite maison de Sainte-Pezenne» en 1967-1968.

Seules quelques personnes ont eu le plaisir et la chance de la découvrir route de Coulonges. Même si «ce cube blanc» passe inaperçu de prime abord par sa neutralité, il présente les caractéristiques essentielles du Néoplasticisme : l'imbrication des plans les uns dans les autres, la géométrisation des formes, la présence des fenêtres en bandeaux et du toit-terrasse. Placée sous le signe de la simplicité et de l'épure, cette maison est conçue comme une œuvre totale dont l'artiste a pris en charge l'ensemble de la réalisation, des plans à la création du mobilier. Cette maison à la blancheur uniforme ne se situe cependant pas complètement en harmonie avec les idées du Néoplasticisme qui prône en particulier l'utilisation des trois couleurs primaires. En outre, des contraintes urbanistiques ont sans doute empêché la mise en œuvre d'un bâtiment aux pans colorés. La maison est de petite dimension : elle comporte une pièce principale, une chambre et un coin-cuisine. Le jardin, au fond duquel se situe encore le petit banc de pierre où l'artiste aimait à réfléchir ou tout simplement laisser aller son imagination, se décline comme un véritable havre de paix. La salle de bain est attenante à la cuisine, mais aucun passage ne permet d'y accéder de l'intérieur. Les Gorin devaient donc ressortir de l'habitation pour s'y rendre. Peut-être le désir hygiéniste du couple explique-t-il la volonté d'isoler la salle de bain de toutes sources microbiennes. En effet, le couple Gorin était naturiste et végétarien et il ne mangeait que les légumes de son jardin. Il vivait en quelque sorte en autarcie à Sainte-Pezenne mais Jean Gorin n'était pas coupé du monde car toujours en prise avec l'avant-garde. Il voyagea beaucoup à la fin de sa vie et alternait des séjours à Meudon (où il y possédait un appartement) et à Sainte-Pezenne.

L'originalité de cet artiste écologiste avant l'heure est d'avoir adopté une philosophie de vie basée sur le purisme, et il est incontestable que cet état d'esprit a eu une incidence sur son évolution plastique et architecturale. L'artiste a produit de nombreuses œuvres de 1970 à 1981, alliant l'activité picturale à celle d'architecte, sous l'influence de Théo van Doesburg qui, contrairement à Mondrian, s'est détaché du support de la toile.

Etudiante en histoire de l'art à l'Université de Poitiers, Amélie Fillaud prépare un mémoire de maîtrise sur Jean Gorin en Poitou-Charentes, sous la direction de Solange Vernois.

Artiste aux multiples facettes, le théoricien Jean Gorin fut aussi peintre, architecte et urbaniste. Toute sa vie, il élabora des projets grandioses dans la lignée de Le Corbusier, comme «la cité résidentielle de Nice» en 1929, mais, de 1970 à 1981, il se concentra surtout sur la fonction des reliefs dans l'espace.

Quelques œuvres de Jean Gorin sont aujourd'hui visibles au musée des Beaux-Arts de Nantes et au Centre Georges-Pompidou à Paris. Le fonds du musée de Niort possède également quelques lithographies que Christian Gendron, conservateur du musée, souhaite faire connaître au public dans les années à venir. La majorité de la production – qui s'élève à plusieurs centaines d'œuvres – se situe au musée de Grenoble, en raison des relations étroites établies par Serge Lemoine, alors conservateur du musée, avec l'artiste. Une partie de la collection est présentée dans une salle qui lui est consacrée.

Jean Gorin exposa dans des musées internationaux et, durant sa période niortaise, à Bâle, à la galerie Denise René à Paris, à Nantes, à Grenoble et à Dijon. Après le décès de Suzanne Gorin en 1995, la maison fut mise en vente et les biens dispersés. Il est surprenant que «La petite maison de Sainte-Pezenne» n'ait pas été protégée au titre des Monuments historiques parce que, des nombreux projets architecturaux conçus par l'artiste, celui-ci est le seul à avoir vu le jour. ■

En haut : *Composition spatio-temporelle n° 135* de Jean Gorin, 1997, 103,8 x 204 cm. Coll. Musée des Beaux-Arts de Nantes.

Ci-dessus: Amélie Fillaud et Marie-Chantal Girardin, propriétaire de la maison de Jean Gorin depuis 1996 ; la maison côté terrasse et jardin, donnant sur la cuisine et la salle de bain.

Ci-contre: façade donnant sur la rue. On aperçoit la fenêtre et la porte vitrée du séjour (à droite) et la fenêtre de la chambre (à gauche).

Page de gauche : dans le vestibule, les portes ouvertes du séjour (gauche) et de la chambre (droite). Les peintures n'ont rien du décor originel. Elles ont été refaites par l'actuelle propriétaire.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Gorin, par Alberto Sartoris, Alfieri, 1975
L'œuvre de Jean Gorin, par Marianne Le Pommeré, Waser Verlag, 1985
Jean Gorin, ouvrage collectif, RMN-Musée de Grenoble, 1998

L'urbanité en tension

Comment appréhender une ville dans sa globalité, à l'échelle de l'agglomération et pas seulement à partir de son centre historique. Et comment décrypter le paysage urbain dans sa continuité

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

Photos **Jean-Louis Schoellkopf**

Antoine Picon a longtemps enseigné à l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées. Il est désormais professeur d'histoire de l'architecture à la Graduate School of Design de l'Université Harvard. Nous l'avons rencontré à Poitiers, invité par l'Espace Mendès France et l'Ecole doctorale des sciences pour l'ingénieur, pour donner une conférence sur l'histoire des ingénieurs français de la Renaissance à nos jours. Cet historien des sciences et des techniques est un des spécialistes des villes et territoires.

Le quartier de la gare à Poitiers, vu de la grande passerelle.

Antoine Picon a publié notamment : *Architectes et ingénieurs du siècle des Lumières*, Parenthèses, 1988. *Claude Perrault (1613-1688) ou la curiosité d'un classique*, Picard, 1988. *L'Invention de l'ingénieur moderne*, Presses de l'Ecole nationale des Ponts et Chaussées, 1992. *La Ville, territoire des cyborgs*, Les Editions de l'imprimeur, 1998.

L'Actualité. – Quand vous visitez une ville, êtes-vous un «pèlerin d'art» ?

Antoine Picon . – Cela dépend des villes. Lorsque le mode de vie m'est connu, Poitiers par exemple, je vais voir en priorité les monuments, surtout si certains sont liés à des images de mon enfance. Il y avait une photographie de Notre-Dame-la-Grande chez ma grand-mère. D'autres villes nécessitent un regard plus large. A Tokyo, le fonctionnement des transports en commun, les grands magasins, le système de repérage des autochtones sont peut-être plus intéressants que les monuments proprement dits.

Plus généralement, je ne pense pas que l'on saisisse l'histoire d'une ville, l'histoire récente en tout cas, à partir de son seul centre, ne serait-ce que parce qu'une fraction seulement de la population y habite. L'histoire d'une ville, c'est aussi l'histoire de son territoire, des rivières aux autoroutes qui passent à proximité.

Etes-vous sensible au texte que la ville génère?

Oui, je suis sensible au texte que la ville génère. Adolescent provincial, je lisais avec passion Balzac et certains quartiers de Paris sont pour moi indissociables de la géographie urbaine et sociale de la *Comédie humaine*. Aujourd'hui encore, le faubourg Saint-Germain reste à mes yeux hanté par les nobles dames amoureuses de Rastignac ou Rubempré. Je ne peux pas non plus passer entre les deux ailes du Louvre sans penser aux maisons miséreuses évoquées par le romancier dans plusieurs de ses romans. Elles ont disparu depuis longtemps, mais la littérature les a im-

Sur le campus universitaire de Poitiers : la bibliothèque universitaire (ci-contre) et l'Esip, les nouveaux logements étudiants du Crous (page de droite).

mortalisées. D'autres écrivains, de Charles Baudelaire à Arthur Miller, sont aussi présents dans mes déambulations parisiennes. Miller raconte par exemple l'histoire de ce chauffeur de taxi qui lui fait traverser la Seine et qu'il sent fier de la beauté de la ville. Je pense souvent à cet épisode sur les ponts de Paris. Il faudrait aussi parler de *Nadja* et de bien d'autres œuvres encore.

En s'agrégeant dans la mémoire, les textes génèrent à mon sens une sorte de paysage. En se mélangeant, les mots épousent la minéralité des rues et des façades, comme une seconde peau, invisible mais active. Les représentations graphiques dont on se souvient font de même. Paris est pour moi indissociablement plan de Turgot et plan psychogéographique de Guy Debord.

Peut-on appréhender une ville par ses rocades, échangeurs et giratoires ?

Pas complètement bien sûr. Mais par rapport à cette sédimentation de la ville historique/littéraire, ils reconduisent au caractère artificiel, provoqué, de la ville. La ville est à la fois ce madrépore géant, plusieurs fois millénaire dont parle Hugo dans *Les Misérables*, et un gigantesque artefact, un paysage et un système d'infrastructures.

C'est dans cette tension qu'on doit selon moi saisir la ville. Les infrastructures elles-mêmes sont en tension entre la réalité topographique et les schémas abstraits des ingénieurs. Il faut aussi saisir cette tension qui a pris un caractère de plus en plus déterminant dans la ville contemporaine.

Le regard de Jean-Louis Schoellkopf appréhende et révèle toute la dimension du territoire, des strates historiques à son fonctionnement. Il a photographié des villes comme Saint-Etienne, Berlin, Gênes, Rotterdam et travaillé avec Alberto Siza au Portugal. Nous lui avons demandé de nous livrer sa lecture de Poitiers, travail qu'il devrait poursuivre cette année.

Comment définissez-vous cette tension ?

La ville moderne est à la fois familière et étrange. Elle est familière parce que la plupart des objets qui la peuplent sont présents dans d'autres villes, d'autres périphéries, de l'échangeur à l'hypermarché. Elle est familière également parce qu'elle est le produit direct de la façon dont vivent un nombre croissant de Français, en voiture, soumis aux rythmes de la consommation de masse. Rien de mystérieux donc. D'où vient alors qu'elle déconcerte ? Il n'y a pas de réponse facile à cela. Pour commencer, elle est relativement vide, comme ces espaces filmés par Tati dans *Playtime*. L'évidence se pare du même coup du caractère déroutant de ces objets du quotidien sublimés par la peinture surréaliste qui les transforme en autant d'énigmes. Elle est ensuite conçue au moins autant pour des dispositifs techniques et des machines, réseaux et automobiles notamment, que pour des hommes. Cette cohabitation revendiquée dérange. Elle reste tributaire du relief, mais tend à s'en affranchir au nom de l'universalité des principes socio-techniques qui président à sa réalisation. Elle est ici, un ici hyperréaliste dans la multiplication des dispositifs, et ailleurs : les voies rapides, les autoroutes qui en partent nous reconduisent à une étrange cohabitation du proche et du lointain. Cette cohabitation possède quelque chose d'utopique. Dans la société industrielle, l'utopie est à la fois dans un nulle part singularisé par la fiction utopique et partout, comme un destin imminent.

Le plus étonnant est que la ville ancienne, avec son architecture particulière, puisse nous rassurer. Cette dernière est universelle à force de singularité, tandis que sa périphérie contemporaine devient singulière à force d'être banale.

Et l'approche cartographique ?

La ville contemporaine s'appréhende moins en termes cartographiques qu'au moyen d'itinéraires ponctués de signes. Elle s'appréhende d'une façon qui renvoie à la pratique ancienne des villes, lorsqu'il n'y avait ni plans, ni numérotation des maisons et dénomination des rues pour l'habitant ordinaire. Sous l'Ancien Régime, les adresses étaient souvent du genre «Hyacinthe Dubreuil, Maison au bœuf qui chante, près du carrefour de la Croix-Rouge, paroisse Saint Sulpice». En cas d'ambiguïté, il fallait demander aux voisins. On indique de la même façon la situation des lieux dans la ville contemporaine : «Vous prenez la sortie A3, puis c'est à gauche jusqu'au centre commercial. Là, vous verrez un pylône avec un couronnement en forme de champignon...» Dans la ville ancienne, on se forge en revanche très vite une représentation globale. La ville ancienne est un gigantesque artefact, une sorte de Disneyland que certains ont le privilège d'habiter tandis que d'autres doivent se

contenter de venir y boire un coup. La ville contemporaine retrouve bizarrement une forme d'organicité en raison même des difficultés qu'on éprouve à s'y repérer en fonction d'un système de coordonnées cartésiennes.

En fait, l'organicité, si souvent vantée par les théoriciens de la ville, a quelque chose de dérangeant. C'est le fruit d'un processus qui semble indifférent à la volonté des hommes. Dans la ville contemporaine, les logiques technico-économiques ont remplacé les déterminations parcellaires et les contraintes constructives des villes anciennes, mais le résultat est au fond le même. On se sent dépassé. Si la ville ancienne rassure, c'est qu'elle évolue plus lentement. Elle semble du même coup maîtrisable. Et puis on se sent moins seul. Retour à la question de la densité.

Connaître vraiment une ville, c'est être familier avec ces inversions dont on pourrait multiplier la liste, connaître les parentés et les faux amis, éviter les contre-sens. Face à la ville dans sa globalité, nous sommes un peu comme ces clercs du Moyen Age qui devaient passer constamment du latin à la langue vernaculaire en évitant les confusions.

L'architecte japonais Toyo Ito écrit à propos du développement des espaces virtuels que nous sommes appelés à avoir deux corps, un corps de chair et un corps numérique, l'un pour la ville ordinaire, spatiale, l'autre pour se mouvoir dans les réseaux. En fait, de par la tension entre centre ancien et périphérie contemporaine, nous avons déjà deux corps. Le centre et la périphérie ne font pas appel aux mêmes réflexes, à la même façon de voir.

Plus encore que la ville, c'est l'urbanité qui est en tension. Les codes ne sont pas les mêmes de part et d'autre de l'invisible frontière qui sépare les

quartiers anciens des nouvelles étendues urbaines. J'ai employé le mot de périphérie, mais il est inadéquat, car les nouvelles aires urbaines sont de plus en plus autonomes.

N'oubliez-vous pas la dimension de la vitesse ?

La dimension de la vitesse est importante, celle de l'automobile plus encore. Elle induit des contraintes spatiales parfois un-usuelles. Il faut par exemple tourner à droite pour sortir à gauche d'une voie rapide. Des portions entières de la ville contemporaine sont conçues non pas pour l'homme mais pour le couple homme-machine. C'est une des raisons de mon intérêt pour le cyborg, qui se définit précisément comme le mariage de l'homme et de la machine. Cela induit de nouvelles échelles de la vision, panoramique, accélérée, d'un côté, lorsque l'on roule à une certaine vitesse, hyperréaliste, en quelque sorte stupéfaite par les objets qui se présentent à l'œil, lorsque l'on marche. D'un côté, les vastes perspectives et les effets de flou qu'affectionnent des pans entiers de la photographie contemporaine, de l'autre l'attention active aux objets de quiconque s'aventure dans un tableau de Chirico.

Dans les centres historiques, on a cherché à intégrer les nouvelles constructions. A la périphérie, n'est-ce pas une autre échelle architecturale?

En ce qui concerne l'intégration des édifices dans la ville ancienne, il faudrait nuancer. Les monuments de la ville médiévale étaient destinés à être visibles. Les tours que les familles nobles des villes italiennes de la fin du Moyen Age construisaient pour dominer les alentours de leurs demeures n'étaient pas non plus marquées du sceau de l'intégration. Plus qu'une volonté d'intégration, c'étaient les techniques et leurs limitations qui jouaient un rôle dans l'impression de cohérence de la ville. La portée des planchers était limitée par exemple, ce qui conférait une certaine modularité aux constructions. Cela dit, cette impression de cohérence est souvent une reconstruction après-coup.

Ce qui est en revanche nouveau dans la ville contemporaine, c'est la saturation par des signes publicitaires et des logos. La ville n'a jamais été aussi littéralement textuelle, avec ces milliers d'enseignes et de messages qui tentent de capter l'attention. Cet aspect avait déjà retenu l'attention de l'architecte Robert Venturi avec son *Learning from Las Vegas* qui érigeait la capitale du jeu américain en modèle urbain à portée aussi universelle que la Venise renaissante ou le Paris d'Haussmann. Si la ville ancienne peut être comparée à un palimpseste, écrit dans un code qui n'est pas tout à fait un langage au sens ordinaire, un code qui s'apparente au langage, avec son vocabulaire et sa syntaxe, mais qui n'est pas linéaire, la ville contemporaine porte en sur-imprimé des milliers de fragments, comme autant de condensations de l'hypertexte consumériste et publicitaire dans lequel baigne notre esprit. ■

L'Acropole Rivaud, ensemble urbain construit par Yves-Jean Laval, et son «rempart» qui abrite un parking souterrain (page de gauche). Ce «morceau de ville» est à la lisière du centre historique et de la vallée du Clain (ci-contre) derrière laquelle on aperçoit un quartier résidentiel et des immeubles du quartier des Trois Cités.

Rochefort *port d'attache*

Un jeune écrivain, Olivier Bleys, a redécouvert Pierre Loti en séjournant à Rochefort. Il lui a consacré un livre à paraître. Voici le premier chapitre

Par **Olivier Bleys** Photos **Jean-Louis Schoellkopf**

Un «grand passé maritime» : voici la fortune de Rochefort, de l'avis unanime des dépliants touristiques. Pierre Loti, le thermalisme, les bégonias, les savoureux petits-gris qu'on appelle ici *cagouilles* viennent pêle-mêle derrière ; toujours prévaut la marine, conjuguée surtout à l'imparfait.
De fait, pas d'endroit plus pétri de mémoire que cette ville nouvelle du siècle de Louis, fondée sur des terres mouvantes pour servir l'ambition navale du Roi-Soleil. Rochefort avait commencé par être un bourg sans histoire, comme les donjons en tiennent souvent dans leur ombre, et les fleuves en prennent aussi dans leurs méandres. Ce type d'établissement, avec l'enceinte autour des maisons et l'eau autour de l'enceinte, on en comptait alors maints exemplaires. Le nom de Rochefort n'avait droit sur les cartes anciennes qu'aux lettres minuscules ; dessous, un groupe de trois maisons accolées au fort…
Comment une ville peut-elle sortir du rang ?
Soit en faisant valoir des atouts naturels – son contrôle d'un fleuve, sa maîtrise d'une route – ; soit en tirant profit d'un savoir-faire – sa science de l'imprimerie, son art du tissage – ; soit, cas plus rare, en éveillant l'attention d'un souverain qui lui donnera sa préférence, la comblant dès lors d'argent et de privilèges. C'est le sort heureux qu'a

connu Rochefort au mitan du dix-septième siècle. A ce titre, l'intervention de Louis le Grand semble bien tenir du *deus ex machina* – cette issue providentielle qui n'est plus de mise au théâtre mais reste un recours de l'histoire, pour sortir d'une affaire mal engagée. Il y avait eu Jeanne d'Arc salut de la France, Charles Martel héros de la Chrétienté ; il y aurait, plus modeste mais non moins réussi, Colbert bienfaiteur de Rochefort.

Cet acte de fondation mériterait d'être une légende, tant il échappe à la norme du genre. L'art patient des maçons a toujours ignoré la hâte des princes : en dépit d'un effort innombrable, il a fallu vingt ans pour amasser les pierres de la Grande Pyramide ; malgré la piété bourgeoise, cent ont été nécessaires à ériger Notre-Dame.

Quant à Rochefort, qui n'est pas un seul monument mais toute une ville – avec ses quartiers où l'on dort, ses quartiers où l'on œuvre, des toits pour une multitude –, son chantier n'a duré qu'une décennie. A peine achevée la taille des pierres pour faire des maisons, on a commencé l'équarrissage du bois pour faire des navires, et l'arsenal a pris son service telle une horloge qu'on met en mouvement.

C'est donc ici, dans un marais inculte et puant la fièvre, avec le bois d'ailleurs et les bras de partout, qu'ont été façonnés les galères, les frégates et les vaisseaux de la «Royale». Des siècles durant, des odeurs d'huile chaude et de goudron se sont mêlées aux miasmes de la vase, tandis que les mâts de sapin boisaient l'horizon sans arbre du palud.

Que reste-t-il de ce temps ? Des témoins orgueilleux, nobles, magnifiques : l'hôpital maritime, l'arsenal avec sa double forme de radoub et avant tout la Corderie royale, 374 mètres d'un seul jet pour déployer à l'aise, dans toute leur longueur, les cordages en chanvre d'Auvergne – ce dernier bâtiment d'un plan si limpide et néanmoins si hardi que seul un monarque, plaçant sa grandeur devant toute contingence matérielle (la difficulté, la dépense, l'effort de ses sujets), pouvait en former le caprice.

A Rochefort, la moindre plaque de rue, la moindre enseigne font souvenir du glorieux passé maritime. Les libraires serrent une foison d'ouvrages ayant trait au sujet, les antiquaires exposent des maquettes navales qui fleurent bon l'encaustique. Derrière chaque belle façade, un musée à trésors.

Deux villes cohabitent : celle, concrète, des murs légués par les navigateurs d'autrefois ; celle, immatérielle, des histoires de mer, des grands départs pour explorer ou conquérir.

Tantôt les archives, tantôt la légende rappellent qu'ont commencé à Rochefort les voyages du marquis de La Fayette vers l'Amérique insurgée, de René Caillié vers Tombouctou, de Joseph Bellot vers le pôle boréal. La part vivante de cette mémoire, ce sont des magnolias et des tulipiers, espèces acclimatées dont les semences fécondent encore une terre hospitalière. Sérieux sont donc les titres de Rochefort à engendrer des marins et à t'accueillir toi, Julien Viaud dit Pierre Loti, un soir d'hiver 1850.

Pierre Loti, né à Rochefort : voilà un couple réussi. Ni la ville passée à la postérité dans le sillage de son grand homme, ni le navigateur quasi déifié par ses concitoyens n'ont eu à s'en plaindre. Cette loyauté réciproque étonne, s'agissant d'un écrivain.

La tradition veut en effet qu'un auteur français, né dans une bourgade de province, la délaisse assez tôt pour Paris – puis, s'étant fait là-bas une position, lui dédie dans ses mémoires quelques lignes émues dont le pendant sera, non moins conventionnel, une médaille ou un timbre-poste.

Cette histoire est celle de Stendhal le Grenoblois. Loti et Rochefort font exception : d'un côté un écrivain si fortement épris d'une ville qu'il y revient sa vie durant ; de l'autre une ville si obligée d'un écrivain qu'elle lui érige un monument, ouvre un musée dans sa demeure, donne son nom à une rue et à un collège, sans compter l'hommage familier des discours.

Toi qui as été de ton passé l'interprète complaisant, toi dont les souvenirs avaient la plasticité de l'argile, tu n'as jamais trahi le lieu de ta naissance.

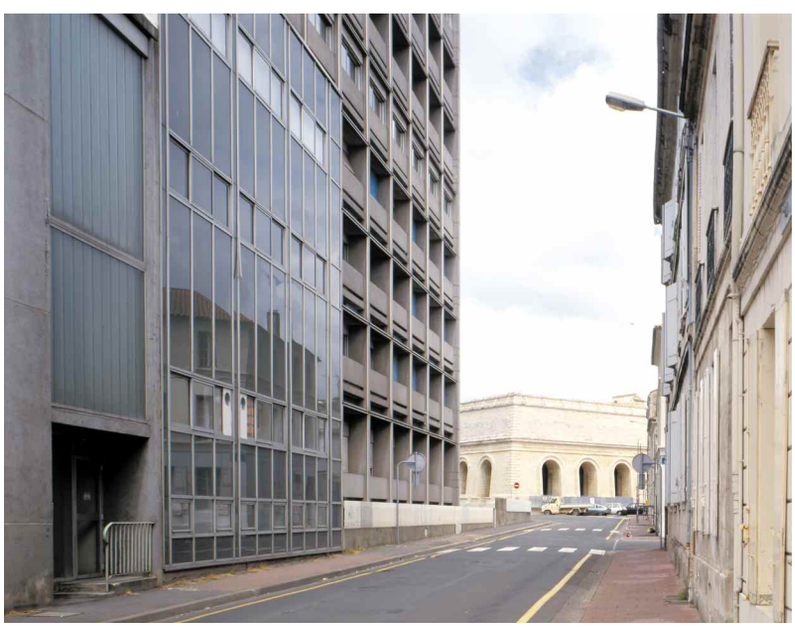
Le livre d'Olivier Bleys sur Pierre Loti paraîtra en 2003 aux éditions de L'Escampette. L'écrivain était invité à Rochefort par la ville et l'Office du livre en Poitou-Charentes. Livres récents : *Le Voyage*, avec Wang yi Pei, Desclée de Brouwer, 2002, *Pastel*, Folio, 2002, *Le Fantôme de la tour Eiffel*, Gallimard, 2002.

A quoi bon ? Le cadre est idéal… On le croirait composé exprès, sinon sous ta plume : Rochefort et ses cordages lovés sur les quais humides, ses pavillons claquant dans l'air écumeux, ses coques barbues au fil de la Charente. Rien ne manque au décor sauf, derechef, la mer – trait bleu à mi-hauteur du tableau, pour compléter d'une échappée bienvenue le premier plan des vergues et des mâts. Hélas ! Patrie de la marine, Rochefort ne l'est pas de la mer.

Elle ignore le secret de faire ces hommes de plein vent, à l'œil bleu abysse, au pied ferme sur un pont torché d'écume, que les petits ports bretons mûrissent en quantité depuis le fond des âges. Là-bas naissent les matelots, ici les officiers.
Les enfants de Rochefort apprennent l'océan dans des livres, les courants sur des cartes. A ces marins d'apparat, les galons poussent plus vite que le poil. Sous les gants blancs, leurs mains ne savent pas la rudesse des cordages mais ont un tact de dentellière pour les sifflets de manœuvre, les compas à pointe sèche et tels instruments délicats. Des hommes d'intérieur, oui, plus souvent assis dans leur cabine que debout dehors, là où griffe le vent et fouette la vague !
Toi-même, Loti, c'est bien à l'abri que tu as vu le jour ! Dernier enfant d'un couple qui n'en voulait plus, tu as grandi entouré de grandes personnes. La plus jeune figure penchée sur ton berceau était ton frère Gustave, de quatorze ans ton aîné ; ensuite ta sœur Marie, âgée de dix-neuf ans. Mais Nadine, ta mère, avait la quarantaine lorsqu'elle t'a mis au monde, et ton père six ans de plus.
Dans cette famille déjà mûre, tardivement élargie par ta naissance, les aïeules étaient en majorité : c'est une doyenne née avant la Révolution, «grand'tante Berthe», qui t'a chanté des berceuses ; quand tu quittais ses bras s'ouvraient ceux d'autres femmes : tante Clarisse, tante Corinne, tante Lalie, tante Eugénie…
Un cénacle douillet, fleurant bon la camomille et la dentelle à plis, éclairé chaudement par un feu de bruyère : voilà quelle image un peu surannée, prenant vie d'une gravure du siècle passé, a été ta première école de nostalgie.
Je songe à la vie neuve d'un enfant parmi ces vies avancées, dont beaucoup déjà faites. Je songe à l'esprit qui s'oriente au milieu d'autres tournés vers le passé et le souvenir.
Comment ton âme, Loti, n'y aurait-elle pas pris ce pli mélancolique dont tes pages sont si souvent froissées ? De qui, sinon de ces grands-mères, tiendrais-tu l'épouvante du temps qui passe et de la mort qui vient ?
Toi l'enfant gâté, tu as reçu de caresses et de baisers plus que ton compte. Or il n'y a guère de l'étreinte qui berce à celle qui oppresse. Il fallait sous peine d'étouffer abattre les cloisons, repousser les murs, élargir à tout prix le ciel dont tu n'as connu longtemps qu'une découpe pâle dans un carreau de fenêtre.
Cette liberté conquise serait pour toi la mer. ■

L'église Saint-Louis à Rochefort.

La rue Thiers et, au fond, l'ancien château d'eau.



LOTI PHOTOGRAPHE

Outre l'écriture, la musique et le dessin, Pierre Loti aimait aussi la photographie. Le château de la Roche Courbon accueille jusqu'au 3 novembre une exposition qui dévoile ainsi cette facette de l'écrivain voyageur dont le regard forme ici une «étonnante chronique planétaire au début du XXe siècle».
Tél. 05 46 95 60 10

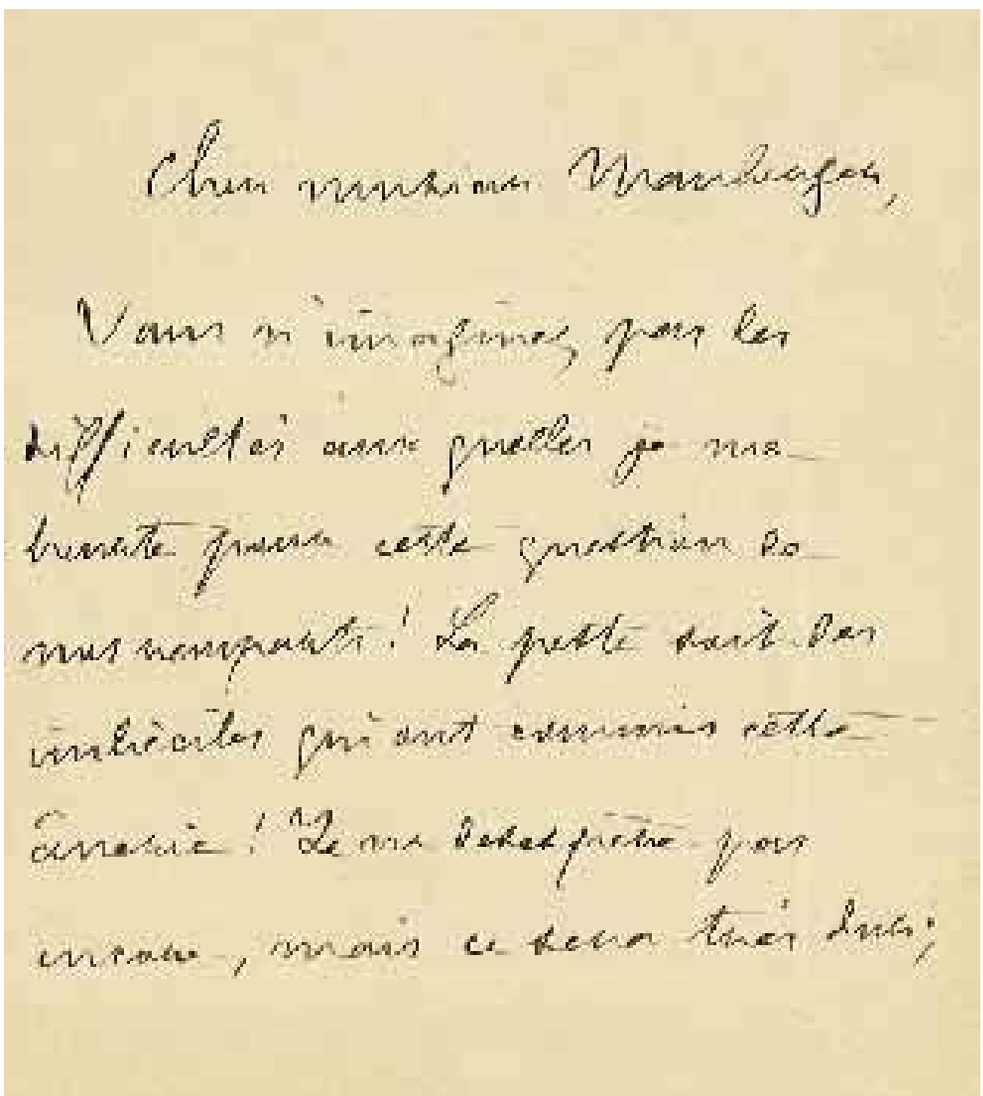
QUAND LA MARINE RÊVAIT ROCHEFORT

Un Versailles de la mer, tel était le rêve de Louis XIV lorsqu'il entreprit l'édification du grand arsenal de Rochefort. Une impressionnante série d'ouvrages fortifiés, échelonnés sur des kilomètres le long de l'estuaire de la Charente, de Fort Boyard à la Corderie royale, pour construire, entretenir et abriter les vaisseaux. Alors que le dernier marin d'active quitte Rochefort, l'exposition du Centre international de la mer, présentée à la Corderie royale jusqu'au 3 novembre, évoque le patrimoine légué par la Royale, au travers d'une balade au fil de la Charente, au temps de la marine à voile.
Corderie royale de Rochefort, tél. 05 46 87 01 90

Remparts contre le temps

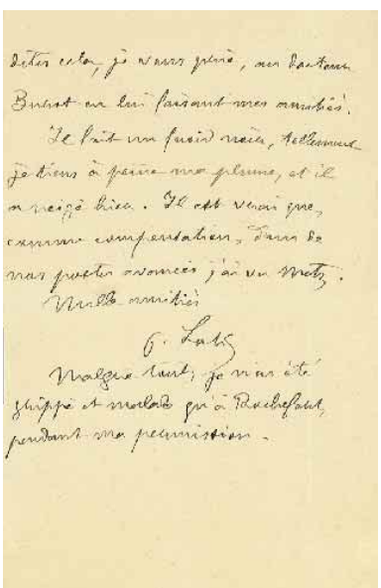
L'obsession de la survie, qui caractérise à la fois une part de la morbidité récurrente de l'œuvre de Pierre Loti (1850-1923) et sa soif boulimique de jouissances existentielles, passa également par son intérêt fétichiste pour les lieux de son enfance et de ses bonheurs. Le petit bassin construit par son frère aîné dans la cour de la maison familiale n'eut pas moins d'intérêt à ses yeux que la château de la Roche Courbon (près de Saintes) où, adolescent, il avait découvert l'amour dans les bras d'une jolie Gitane.
De fait, si ses œuvres mémorialistes en quête des premiers souvenirs (*Le Roman d'un enfant*, 1890 ; *Prime jeunesse*, 1919) malaxent le passé comme une matière fertile et construisent un barrage contre l'oubli, Pierre Loti n'eut de cesse de défendre le patrimoine. Comme il lança un cri d'alarme afin que les ruines de la Roche Courbon ainsi que la forêt attenante soient rachetées et restaurées (*Le Figaro*, 21 octobre 1908), puis «Contre les vandales» dans *Le Figaro* également (27 janvier 1913) en faveur du site de Gavarnie, il lutta pendant et après la Première Guerre mondiale, auprès des élus et au plus haut niveau gouvernemental et avec l'aide de son secrétaire l'avocat et journaliste Gaston Mauberger, pour qu'on ne détruisît pas les remparts de Rochefort (déclassés militairement, depuis 1902). Sa santé déclinante ne pourra empêcher les premiers coups de pioche en 1921 – démolition amplement poursuivie après sa mort. Ce qui restera sera heureusement inscrit à l'inventaire des Monuments historiques en 1930…

Alain Quella-Villéger



Cher monsieur Mauberger,

Vous m'indiquez, pour les difficultés avec Quillet, de me brouiller pour cette question de nos remparts ! La petite dame des intérêts qui avait commencé cette croisade ! Je me bats pour eux, mais ce sera très dur ;



Du même auteur : «Lotirature et temps qui passe», dans le prochain numéro des *Carnets de l'exotisme*, Le Torii éditions, Poitiers BP 93. Et sa biographie : *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Aubéron, 1998.

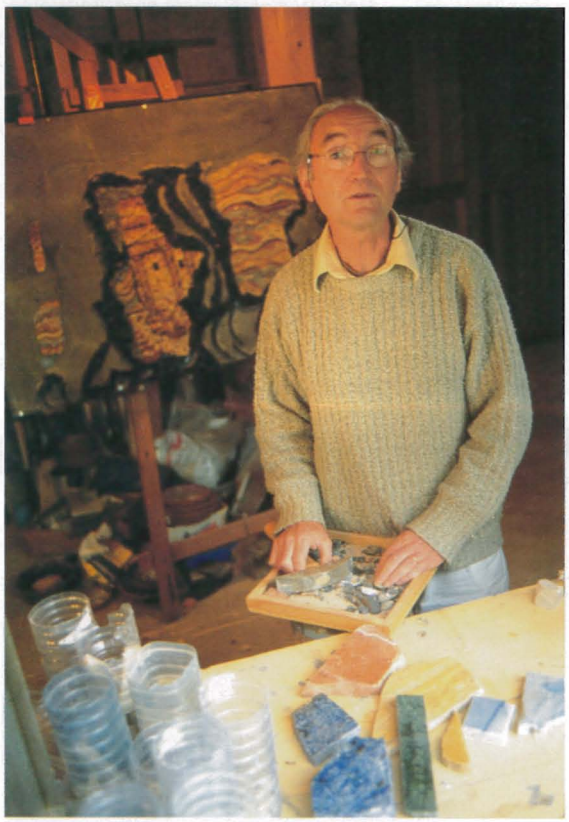
La vieille porte du Martrou à Rochefort dans les années 20. On voit au fond la guérite de la caserne des marins.

Lettre de Pierre Loti à son secrétaire, envoyée de Mirecourt le 11 juin 1916.

Par **Boris Lutanie** Photos **Bruno Veysset**

Christian Sicault Unités fragmentaires

Contact :
Puy-Berland
79500 Saint-Génard.
05 49 27 20 43
www.christian-sicault.com



De prime abord, rien ne semblait prédestiner Christian Sicault au métier de mosaïste. Sa rencontre avec la mosaïque procèderait, selon ses propres termes, du «hasard»… Un *hasard objectif* risqueraient sans doute les surréalistes. Originaire de Loudun, Christian Sicault entreprend une formation de carreleur et exerce un temps ce métier avant de céder à sa curiosité du monde. Entre voyages et nomadisme, il arpente le globe. La jonction entre les techniques de carrelage et l'art de la mosaïque se dessine peu à peu. Christian Sicault se décide alors et s'initie aux arcanes de la mosaïque au Centre international pour l'étude de la mosaïque ancienne, à Ravenne. Sa passion pour les cultures et les contrées lointaines le conduit à diriger de vastes chantiers en Irak, en Algérie, au Nigeria, en Arabie saoudite ou en Egypte.
De retour en France, il abandonne le carrelage pour se consacrer pleinement à la mosaïque. Dans son atelier, Emblema, la ligne de démarcation entre artisanat d'art et création artistique se révèle des plus ténues. Sur le tranchet, granits et marbres sont taillés par les coups précis de sa marteline. Ce travail de fragmentation de la matière nécessite la plus grande dextérité. Les tesselles, ces petits cubes parcellisés, s'agencent et postulent de nouveau une harmonie perdue. Dématérialisées, déstructurées par la taille, ces micro-entités se frôlent, séparées par un mince espace interstitiel, et gardent une relation métonymique à la totalité première, à la réalité brute et pleine. Qu'il s'agisse de fresques murales, de décorations de fontaines, de tableaux figuratifs, la mosaïque s'inscrit dans les domaines les plus variés. Par le truchement des ombres et des lumières, les textures et les surfaces prennent des teintes chromatiques inédites.
Sacré meilleur ouvrier de France en 1997, Christian Sicault transmet son savoir-faire en proposant des stages d'initiation à la mosaïque romaine. Longtemps considérée comme un art mineur, en raison de son origine utilitaire, la mosaïque reste de nos jours perçue comme un art décoratif. Sans pour autant rompre avec cette dimension fonctionnelle et ornementale, Christian Sicault intègre aujourd'hui la mosaïque dans le champ de la création pure. Ses sculptures incrustées telles le *Roi Assyrien* décloisonnent la mosaïque de ses applications traditionnelles et s'ouvrent ainsi à de nouvelles perspectives artistiques.

Le pôle régional des métiers d'art

Afin d'être au plus près des besoins des artisans d'art – qui sont près d'un millier en Poitou-Charentes et génèrent plus de mille emplois directs dans une vingtaine de filières –, le Pôle régional des métiers d'art a été créé en 1997 à Niort, avec la participation de professionnels et d'autres partenaires comme la communauté d'agglomération de Niort, le Conseil régional, le secrétariat d'Etat chargé des PME. Cette structure met en réseau les sites de métiers d'art, développe des actions de sensibilisation auprès des jeunes et du public, apporte divers soutiens et conseils aux artisans d'art, et publie un annuaire.
Du 30 août au 1er septembre, le Pôle organise les Rencontres des métiers d'art à Niort (au fort Foucault), où sont proposés des ateliers et des démonstrations de savoir-faire.
poleregional@metiers-dart.com
11, quai de Cronstadt 79000 Niort, tél. 05 49 17 10 55

Par ailleurs, signalons le beau livre sur *Les Arts manuels de Poitou-Charentes*, de Thierry Mantoux et Matthieu Prier (photos), publié en 2000 par Le Cherche Midi Editeur.

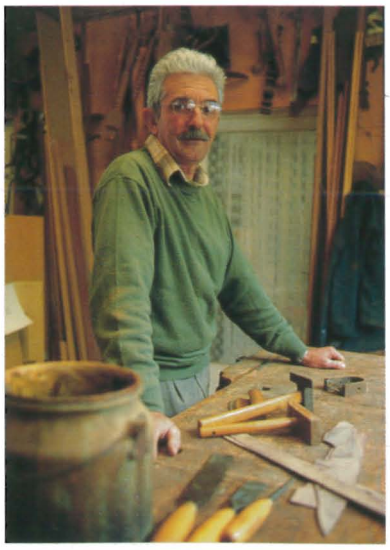
Dominique Bréard
Modernité de la pierre

Etrange itinéraire que celui de Dominique Bréard, né à Saintes et ayant commencé sa vie professionnelle comme coiffeur. De la capilliculture à la pierre de taille, Dominique Bréard optera à l'âge de 21 ans pour cette dernière. En 1977, il suit ainsi un stage de formation à l'Afpa. Fasciné par les matières pierreuses et par la diversité des procédés de taille, il travaille tout d'abord à la restauration de monuments classés tels que la grande horloge de La Rochelle, l'abbatiale Saint-Jean-d'Angély ou la Corderie royale de Rochefort.
Artisan, Dominique Bréard conçoit son métier comme celui «d'un bâtisseur et non pas comme un métier artistique. Nous sommes les menuisiers et les ébénistes de la pierre et pas des sculpteurs. Il n'est pas besoin d'être élitaire pour préserver la noblesse de cette profession.» A la mythification passéiste et élitiste du tailleur de pierre, Dominique Bréard préfère promouvoir une image pragmatique et moderne. Malgré son coût, la pierre demeure à ses yeux un matériau d'avenir. Fondée en 1986, son entreprise – Pierres – s'adresse aussi bien aux particuliers, désireux d'insérer des décors ou du mobilier en pierre (dallage, banc, cheminée) dans un habitat moderne, qu'aux collectivités soucieuses de préserver leur patrimoine. De l'extraction des blocs à la restauration patrimoniale, les activités qui se rattachent à la pierre sont multiples.

Cette diversité de métiers a conduit les différents acteurs de l'industrie nationale et régionale de la pierre à inciter le public à se «réapproprier la culture de la pierre». Depuis 1997, le mois de novembre se définit à travers une série de manifestations comme «le mois de la pierre».
Du savoir-faire au faire-savoir.

Contact : 32, rue Jean-François Cail 79000 Niort. 05 49 24 71 76

Michel Maître Ebéniste



Formé par son père au métier d'ébéniste, Michel Maître consacre aujourd'hui l'essentiel de son temps à la restauration de meubles anciens. Belle menuiserie, boiseries en chêne, marqueterie, placage scié en fil montant, restauration de mobilier du XVIIIe siècle : cet artisan maîtrise et s'attache à transmettre toutes les facettes du métier.
En compagnie de ses deux ouvriers et de ses deux apprentis, il s'évertue à travailler selon les traditions et reçoit en 2001 le prix régional de la Sema (Société d'encouragement aux métiers d'art). Artisanat d'art, l'ébénisterie exige rigueur et patience. Pas moins de 800 heures de travail acharné auront ainsi été nécessaires pour restaurer un secrétaire en marqueterie datant du XVIIIe siècle.
Contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'ébénisterie n'est pas vouée à l'obsolescence, de nombreux jeunes se lancent dans l'apprentissage et, phénomène récent, «les filles se destinent de plus en plus au métier».

Contact : 18, route de la forêt, 86800 Bignoux. 05 49 61 21 68

Atelier de vitrail Restaurer la lumière

L'atelier de vitrail Saint-Joseph est niché au fond d'une cour en chantier, dans le plus charmant quartier de Ruffec, bordé par le Lien, petite rivière, et adossé à l'église romane. Les maîtres-verriers des lieux, Philippe Riffaud et Françoise Théallier, y poussent jusqu'aux limites le travail du verre et de la couleur. De la création à la restauration.

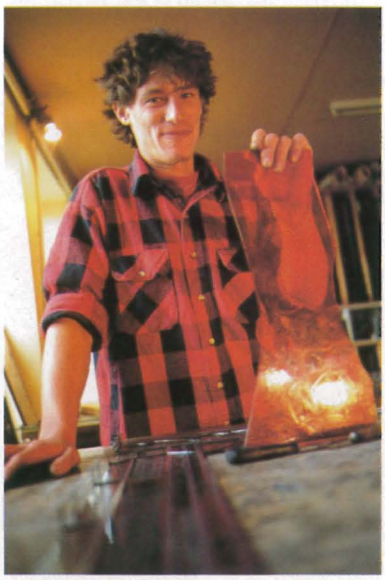
Si l'essentiel de leur activité leur est fournie par les Monuments historiques, ils apprécient aussi d'apporter le vitrail chez les particuliers, décliné sous formes de fenêtres mais aussi de miroirs ou de lampes. L'essentiel restant la lumière. Cette année, le chantier qui leur a été confié est d'importance. Ils devront restaurer trois verrières de l'église Saint-Hilaire à Poitiers. Soit 17 m² de verres colorés dans la masse ou peints et découpés en milliers de morceaux sertis par des rubans de plomb. Démontées, les grandes baies attendent leur lifting dans l'atelier. En pleine lumière, les marques du temps sont masquées par l'éclat des couleurs que révèle la transparence. Mais sans éclairage direct, la poussière prend le dessus, les peintures apparaissent défraîchies et les bandes de plombs s'effritent.

Ces vitraux, qui ont un peu plus d'une centaine d'années, ont atteint leur limite d'âge. «Confrontés aux chocs thermiques du jour et de la nuit, ils sont fragilisés, explique Philippe Riffaud. De plus, la condensation sur le verre favorise la prolifération de lichens qui altèrent la transparence.» Sans oublier les accidents de ballons ou les «attentats» par jets de pierre…

A ces vitraux, qui ne sont «que» du XIXe, Philippe et Françoise accordent autant d'attention et de soins qu'à des vitraux du XIIIe siècle. Un parti pris qui se répand de plus en plus dans le petit monde de la restauration de vitraux où jusqu'alors le privilège de l'âge faisait loi. A présent, il apparaît aussi important de garantir une longue durée de vie aux vitraux «récents» que de retrouver l'éclat des œuvres du Moyen Age. De fait, chaque morceau de verre, même cassé, amputé, sera laissé en place et les lacunes comblées. Et, dans quelques mois, une fois de retour dans l'église, une verrière transparente prendra la place des vitraux tandis que ces derniers lui seront apposés pour favoriser la circulation de l'air entre les deux surfaces. La vapeur d'eau se déposera sur la verrière transparente plutôt que sur les œuvres. Ainsi, les vitraux de l'église Saint-Hilaire devraient gagner quelques années d'espérance de vie.

Anh-Gaëlle Truong

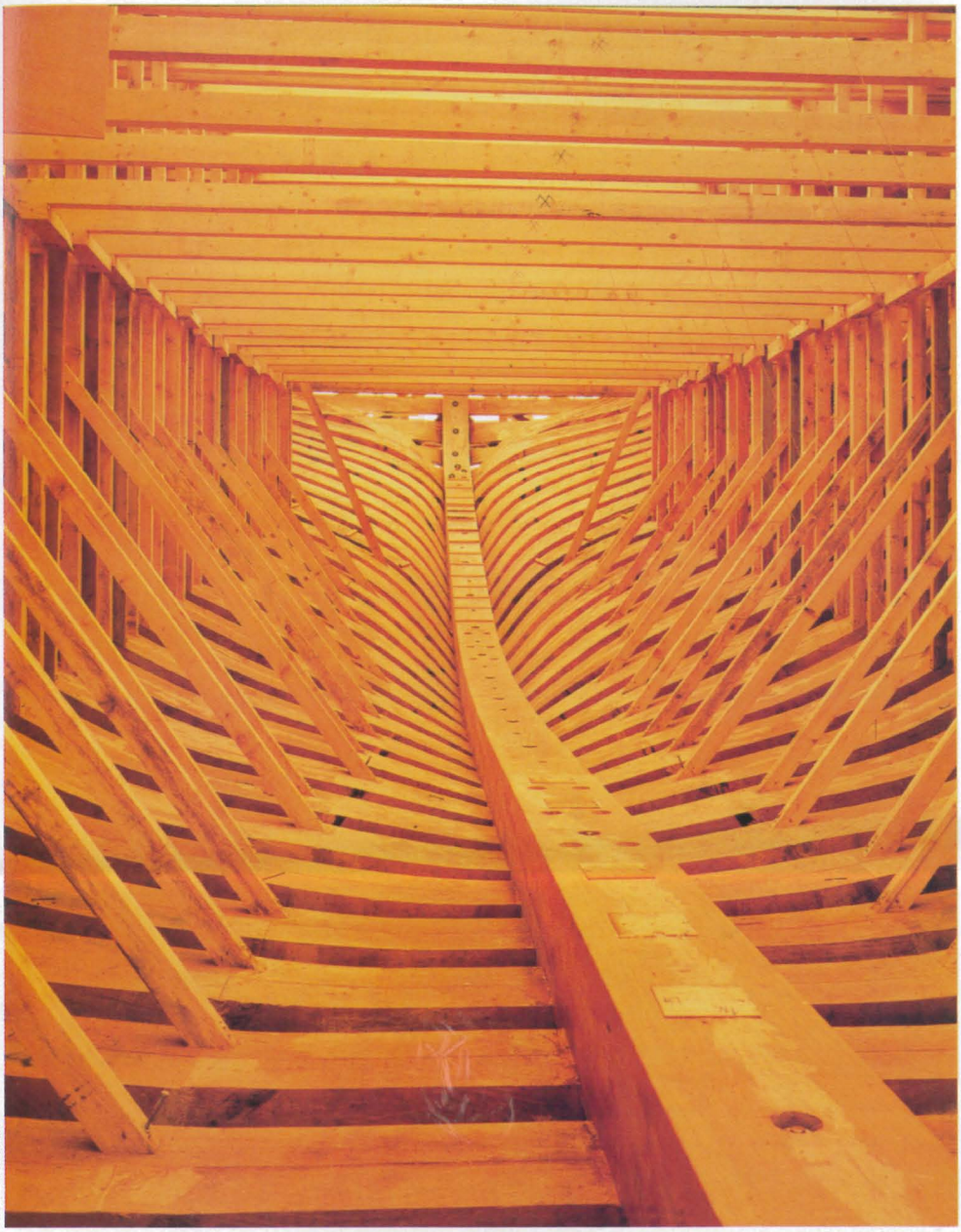
Contact :
31, rue Cloche,
16700 Ruffec.
05 45 31 04 33



Bruno Veysset

Bruno Veysset

Philippe Riffaud et Françoise Théallier dans leur atelier à Ruffec. Ils travaillent avec Frédéric Dorin (ci-dessus), un jeune venant du musée du vitrail de Curzay-sur-Vonne, dans la Vienne.



Sébastien Laval

VISITER LE CHANTIER DE L'*HERMIONE*

En 1780, la frégate *Hermione* permit à La Fayette de rejoindre les insurgés américains en lutte pour leur indépendance. Ce navire est en reconstruction dans une forme de radoub de Rochefort, située à deux pas de la Corderie royale et du jardin des Retours. Depuis 1997, le chantier est ouvert au public. Durant l'été, visite animée en continu tous les jours de 9h à 19h.
Signalons le dossier très complet sur le site www.ville-rochefort.fr

«MARINE» AU MUSÉE DU VITRAIL

Jusqu'au 15 mars 2003, le musée du vitrail de Curzay-sur-Vonne présente des vitraux contemporains sur le thème de la mer. Les travaux de verriers de la région sont présents (Anne Pinto, Philippe Riffaud, François Théallier, Sébastien Trouvé) ainsi que des mosaïques d'Antoine Ferreira et de Christian Sicault.
Tél. 05 49 53 17 27
www.museeduvitrail.com

Asselin : charpentes et menuiseries d'exception

De la reconstruction de la frégate *Hermione*, à Rochefort, à la restauration de la Villa Médicis à Rome, en passant par l'entretien des menuiseries du château de Versailles, l'entreprise Asselin de Thouars, dans les Deux-sèvres, spécialisée dans la charpente et la menuiserie traditionnelle, se positionne aujourd'hui, au niveau national et international, sur les chantiers les plus prestigieux. «Si nous sommes capables d'être présents sur des opérations aussi exceptionnelles, c'est grâce à l'expérience que nous avons accumulée depuis trente ans dans le domaine de la restauration des monuments historiques, explique François Asselin, président de l'entreprise. Travailler sur un ouvrage ancien requiert de la part de nos charpentiers et menuisiers, au-delà de leur savoir de base, une sensibilité particulière. Ils doivent apprendre à "lire" le monument : étudier la façon dont la structure d'origine a été construite pour la reproduire à l'identique, savoir faire la distinction entre les éléments originels, à conserver, et ceux qui ont été remaniés plus récemment. Et lorsque des éléments anciens subsistent, ils doivent s'attacher à préserver au maximum le bois d'origine. Cette dimension monumentale de notre activité fait de nos artisans plus que de simples charpentiers et menuisiers. Au-delà de leur métier, qu'ils possèdent parfaitement, ils sont passés maîtres dans l'art de la restauration.» Un talent reconnu : au cours de ces dernières années, plusieurs artisans Asselin se sont vu décerner une distinction architecturale pour la qualité de leurs réalisations.

Mireille Tabare

L'intime atlantique

C'est dans l'île de Ré, où il habite depuis treize ans, que Thierry Girard a entrepris son prochain périple photographique, «Histoires de limites», autour de la région Poitou-Charentes

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Thierry Girard**

Page précédente : retour de pêche à l'écluse du phare des Baleines, île de Ré.

Ci-contre : la plage des Gollandières au Bois-Plage, et la conche des Baleines, île de Ré.

Page de droite : l'écluse du phare des Baleines.

Les photograhies de Thierry Girard seront exposées en 2003 à l'Abbaye aux Dames de Saintes (été) et au Moulin du roc à Niort (automne).

Thierry Girard voyage beaucoup mais sans hâte. Voyager est son travail : parcourir un territoire pas à pas, pour le saisir à sa juste mesure et le restituer en images, voire le réinventer. Après de longs périples en Europe centrale, au Maroc, au Japon (*La route du Tôkaïdô*, éd. Marval, lire *L'Actualité* n° 44) et en Chine, le photographe vient d'achever une traversée de la France en diagonale, «de la Méditerranée à la mer d'Iroise». Ce travail photographique est publié avec son journal de voyage par les éditions Marval sous le titre : *D'une mer l'autre* (208 p., 127 ph.). Pendant plusieurs mois, Thierry Girard va arpenter à nouveau les frontières du Poitou-Charentes (avec le soutien du Conseil régional et de la Drac), son territoire générique.

L'Actualité. – Ce retour en Poitou-Charentes répond à quel désir ?

Thierry Girard. – J'ai toujours essayé d'alterner les projets qui me mettaient en situation de *dépaysement*, d'éloignement physique et mental, et ceux qui me ramenaient vers des territoires plus proches géographiquement, plus intimes, territoires qui ne concernent pas d'ailleurs la seule Région Poitou-Charentes, mais globalement tout ce qui est atlantique. Les voyages lointains sont toujours des aventures où l'esprit de curiosité est particulièrement aiguisé, où la rupture géographique permet d'engendrer, comme au Japon, de vraies avancées esthétiques. Parce que l'aventure n'y est pas a priori aussi vive, mes périples atlantiques, ou *occidentaux*, nécessitent un effort particulier pour recréer de la distance, là où il y aurait parfois trop d'affect, et pour recréer de la curiosité là où le regard peut être affaibli par l'habitude. C'est pourquoi j'ai toujours saisi les opportunités qui m'étaient offertes dans la région pour *tenter* des aventures esthétiques, au risque d'être mal compris. C'est ici que j'ai fait mes premières marches photographiques ou photographié mon premier fleuve dans sa continuité. C'est ici que j'ai fait mon seul travail strictement urbain publié à ce jour (*La Pallice*). C'est ici que j'ai fait mon premier travail en couleur (*Brouage*). C'est ici que j'envisage, un jour, de faire un travail conséquent de portraits... A chaque fois, cela suppose une remise en question. Ce nouveau projet en Poitou-Charentes, intitulé *Histoires de limites*, est autant pour moi un défi qu'un projet en Chine ou à l'autre bout du monde. En faisant un long périple le long des limites administratives de la Région, je retrouve mes vieilles lanternes : la frontière, le passage, le franchissement, le seuil, auxquelles se rajoute, de manière plus précise, un questionnement sur la diversité des paysages qui nous entourent et sur leur identité, c'est-à-dire sur la *justesse* de leur représentation. Il s'agit notamment de pouvoir *distinguer*, nommer, des paysages anonymes qui sont justement dans la non-représentation, parce qu'ils n'ont pas eu jusqu'à présent d'histoire visuelle. Par rapport au voyage à travers la France que je viens de terminer, je me situe dans une problématique proche mais j'espère pouvoir y inclure plus de présence humaine. Je vais aussi traverser de très nombreux villages et en tenir compte. Sur un plan strictement urbain, ce sera limité à Royan et La Rochelle.

Pourquoi n'avez-vous jamais montré de photos, ou si peu, de l'île de Ré ?

Je vais justement profiter de ce périple pour travailler de manière un peu plus conséquente sur «mon» île. La proximité, la pression du quotidien et de son prosaïsme, font que j'ai du mal à m'engager sur un travail qui nécessite détermination et concentration... Et puis il y a le trop grand succès de l'île de Ré et les inévitables clichés, le plus sou-

vent médiocres, qu'il engendre : il n'y a rien de plus affligeant que la littérature ou les photographies qui «vantent» et vendent la beauté de l'île. Mais finalement, c'est peut-être mieux de relever le défi et de proposer quelque chose qui puisse être une réelle contribution photographique, à la fois sur la question de la couleur et sur la question du sujet, un peu comme Joël Meyerowitz le fit il y a trente ans sur Cape Cod. J'ai quand même accumulé, au fil des ans, parcimonieusement, quelques petites pierres précieuses...

Comment se nourrissent vos projets, avec quels livres?

Certains auteurs ou un livre précis (par exemple le *Danube* de Claudio Magris) peuvent être à l'origine d'un projet, le nourrir et en être le référent constant. Dans mon dernier livre, j'évoque constamment ce lien, et si je suis parti en ayant déjà une idée précise de la plupart des auteurs et des livres que je voulais citer, ce n'est que dans la progression du voyage que s'affirment certaines *affinités électives*, du côté de Flaubert et de Gracq notamment. J'aime suivre, croiser ou traverser des itinéraires ou des territoires d'écrivains. S'il m'est nécessaire de trouver, surtout pour les voyages lointains, les livres qui vont m'aider à préciser mon regard, j'aime aussi en réserver pour mon retour, lorsque, à l'aune de ma propre expérience, je peux encore mieux mesurer leur épaisseur. Ainsi la lecture de Gao Xingjian s'est trouvée amplifiée par le fait d'avoir séjourné auparavant en Chine. Même chose pour nombre d'écrivains japonais qu'il me plaît de lire et relire régulièrement. Comme une invitation aussi à repartir.

Quels auteurs pour ce périple en Poitou-Charentes?

Pour la région Poitou-Charentes, je n'ai pas eu jusqu'à présent de lecture *décisive* et il est possible que cela ne soit pas nécessaire. En tout cas, ici comme ailleurs, j'évite la littérature béate et enracinée du genre j'habite-le-plus-beau-pays-du-monde... Il me faut certes du lyrisme, de la jouissance mais le plaisir du lieu passe aussi par la distance, la mélancolie, l'âpreté. C'est en fait aussi ce que je cherche à concilier dans mon travail photographique.

Qu'est-ce qui fait le charme de l'île de Ré ?

Je dis souvent aux gens qui viennent me voir que l'île de Ré est une île méditerranéenne en Atlantique. Pas trop soumise aux grandes fureurs océaniques, elle n'est pas non plus dans l'accablement livide des chaleurs estivales, elle est entre les deux, comme un seuil entre le Nord et le Sud. Est-ce là son charme ? Parfois j'aimerais qu'elle soit plus excessive, plus océanique mais quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus beau ici, c'est le lien entre la mer, sa couleur, sa forme et les états du ciel, d'un bout à l'autre de l'année. ■

Une promenade littéraire entre mer et marais dans le pays d'Esnandes

Par **Patrick Mialon** Photos **Claude Pauquet**

Hic incipit mare

Le temps de quelques pages très enlevées «Pour saluer Melville», Jean Giono, grand pourvoyeur de transports littéraires, convie en quelque sorte son lecteur à s'asseoir auprès du maître d'équipage, sur l'impériale de la malle-poste de Bristol qui traverse la campagne anglaise. Qui la traverse comme le ferait un bateau, un petit chalutier par exemple. Son écriture louvoyante, pleine d'embruns et de grand vent, d'immensité et de lumière prend alors le large et, dans un style on ne peut plus «débridé», fend littéralement la campagne pour s'aboucher avec l'océan avant le terme naturel du voyage, nous occasionnant au passage, sous la houle des phrases, un étrange mal de terre en même temps qu'un souverain désir de mer…

Cet étonnant syndrome tellurique ne m'est pas inconnu. Pour ma part, j'aime assez, j'aime infiniment même, au cœur de la campagne, rêver du bord de mer. Je crois tout comme Giono qu'il n'est pas de meilleur promontoire, de plus adapté point de vue. Rien de mieux en effet que le lointain, que la distance, pour s'approcher de son fantasme, le caresser, lui donner forme et consistance. L'immatériel parfois équivalant la chose, le creux d'une colline peut bien alors contenir toute la mer… Certes, je n'ai pas grand mérite à défendre cette géographie paradoxale : sous l'imperceptible frémissement de ses ondulantes estives, parmi autant de vastitude, autant de vacuité, le haut plateau d'Aubrac, qui m'a porté au monde, a tout d'une mer intérieure égarée en plein ciel. Du mirage, il a la fuyante, l'inconcevable figure, ce rêve éthéré, éveillé, flottant encore à la surface des choses ou dans la semi-conscience de quelque Créateur affairé qui n'en aurait pas tout à fait terminé avec les nuages. Dans ce décor des plus improbables, atopique et vagabond, borderline assurément, on ne peut que faire au quotidien l'expérience de la dilution, de la dissolution des limites. Celles du monde, celles de soi. Toutefois, l'herbe n'ayant jamais tout à fait la couleur du varech, le lichen la consistance de l'écume et l'Ailleurs étant, par nature et par définition, toujours ailleurs, il me faut bien reconnaître que régulièrement, à l'approche de l'été, j'éprouve quand même le besoin irrépressible d'aller au plus près de l'océan officiel, titulaire du poste, comparer la teneur de nos *finis-terrae* respectives, de nos lointains évanescents. Histoire de vérifier, de visu et en profondeur, ce qui, fondamentalement, meut notre imaginaire, ce qui le creuse et qui le gonfle, l'élargit aux dimensions de la planète, à l'universalité de ce bien nommé «vague des passions» qui nous soulève encore, nous chavire toujours…

L'amitié d'un Charentais – de cette Charente dite encore Maritime, mais que des autorités locales désireraient pourtant qualifier d'Atlantique, sans doute pour la «grandir», fut-ce au prix d'un abaissement poétique – m'ayant ouvert ses portes, j'ai, au fil des années, temporairement trouvé mon port d'attache à Esnandes. Vivant et travaillant en Limousin la plus grande partie de l'année, cette zone côtière voisine ne m'était donc pas totalement étrangère, mais, si je connaissais bien les étendues vierges de la Côte

Ci-contre : l'église d'Esnandes.

Page de droite : Patrick Mialon sur la passerelle du carrelet de Rémi Puyjalon à Esnandes.

Patrick Mialon a publié récemment *Le ravissement du monde*, Ed. du Miroir, 1999, *Une rivière au bout de la langue. Parcours d'écriture*, Le Bruit des autres, 2001, *Désir d'Aubrac ou Le désarroi des arpenteurs*, Le temps qu'il fait, 2001.

sauvage, les plages de Ré ou d'Oléron, j'étais bien ignorant de cet Aunis pas plus grand que ma petite (et néanmoins incommensurable) terre natale, cet Aubrac si bouleversant que je n'aurais su l'habiter au quotidien tant il est vrai que la grande Beauté, la Réelle Présence, a quelque chose de presque douloureux dans un monde où la laideur, l'obscénité marchande s'affichent effrontément à la une de nos vies…

D'Esnandes, en amoureux éperdu de l'art roman, je ne connaissais que son église. Et encore, seulement à travers des photographies et des ouvrages spécialisés. Mais après tout, doit-on toujours impérativement porter le regard sur les lieux, les paysages, pour les connaître intimement, les connaître de l'intérieur ? Je ne le crois pas. Dans ce domaine, les écrivains et les randonneurs rêvant sur les cartes nous ont ouvert la voie. Bien souvent, le génie du lieu est contenu dans son nom. Même si parfois il ne subsiste qu'à l'état de lointaine survivance. A cet égard, les toponymes constituent de précieux éclaireurs, d'irremplaçables compagnons de route pour arpenter les sites, les examiner dans leur texture poétique avant que de déambuler dans leur matière sensible. Ainsi, le nom d'Esnandes me semblait-il à lui seul réunir dans son déploiement de huit lettres tout un territoire de landes, de vastes étendues traversées par un vent obstiné ne rencontrant que peu d'obstacles pour accentuer son emprise souveraine, tout comme celui d'Aunis condensait subtilement dans sa rondeur et son allégresse toute la jovialité d'une province immémoriale… Me trompai-je donc tellement ? Le vent et l'étendue, le caractère plane de cette absence de relief, j'ai pu les vérifier par la suite. Tout comme j'ai pu vérifier la nature compacte, ramassée des habitations s'essayant à donner aux éléments le moins de prise possible… Non vraiment, ce qui m'a le plus surpris la première fois dans ce paysage c'est – comment dire ? – presque une absence de mer. Je parlais de port d'attache,

Ci-contre : La Richardière, demeure habitée par Georges Simenon de 1932 à 1935.

Ci-dessous : l'église de Marsilly, vue de la rue du Café de la Poste.

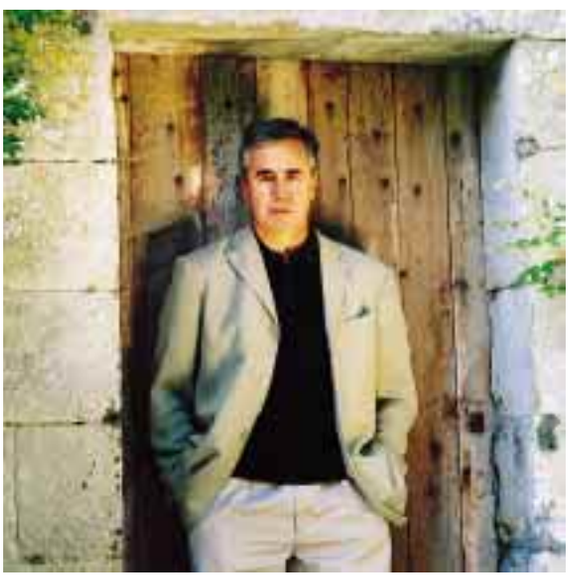
Dans notre édition de l'été dernier (n° 53), nous avons publié un dossier de Paul Mercier sur «Simenon et les Charentais».

de *finis-terra*, or, paradoxalement, l'impression qui était la mienne était bien plutôt celle d'un *incipit mare*, d'un début de mer. Un début qui serait resté sans suite. Lettre morte. Mer enterrée… Dans un livre récent qui était une sorte de parcours d'écriture, j'évoquais le nom d'un admirable musicien français du XVIIe siècle, «ce Marin Marais dont le nom seul dit le regret de l'eau qui se retire». C'est exactement le sentiment que m'a procuré ce gros village cerné par le Marais Poitevin d'un côté, par l'océan de l'autre et qui, pris entre deux feux ou plutôt entre deux eaux, hésitant, ne sachant à quel élément se vouer, aurait fini par s'enliser. Par devenir quelque chose comme l'Aigues-Mortes de la côte Atlantique. Une Aigues-Mortes qui n'aurait pas – pour le plus grand bien des mytiliculteurs et autres travailleurs de la mer – totalement coupé ses liens avec l'élément marin (on ne saurait au demeurant précisément dater l'époque à laquelle la mer a cessé de caresser les premières habitations du village). Quoi qu'il en soit, et puisqu'il est ici question de regard poétique, de ce «sentiment du paysage» dont parlaient les Anciens, je crois que l'on peut dire que beaucoup de la fascination exercée par ces lieux, qui n'ont en eux-mêmes rien de spectaculaire, procède de cet état des choses auquel l'usure des jours, l'eau et la terre, le vent et le ciel ont apporté leur contribution irremplaçable. Ce ciel de l'Aunis, comment d'ailleurs ne pas le célébrer ? Je l'apprécie particulièrement en été quand il revêt cette teinte pâle, crayeuse, à peine striée de bleu qui répond si bien aux basses falaises, aux blanches maisons d'en dessous qui semblent tout à coup comme des os de seiche étalés sur le pont d'un navire immobile. Immanquablement, il évoque pour moi l'atmosphère irréelle et le temps arrêté de *Lumière d'août* de William Faulkner – l'autre écrivain du «Sud profond», des forces obscures sous le soleil radieux… Mais, puisque nous en sommes aux références littéraires générées par le paysage, il serait presque obscène de ne pas adjoindre à cette courte pléiade le nom de Georges Simenon qui fut, quelques années durant, l'enfant de ce pays et qui, pour moi, demeure, et de très loin, le premier écrivain véritablement «existentialiste» de l'après-guerre. L'une de mes promenades à vélo (sans doute la meilleure façon de pénétrer dans le maillage même du tissu côtier) m'amena tout au bout des parcs à huîtres, des cabanes et des carrelets – ces guetteurs immobiles appâtant l'infini au bout de leurs antennes préhensiles – jusqu'à quelques hauts lieux marqués de son empreinte. Au lieu-dit Le Coup de vague tout d'abord, qui a donné son nom au roman éponyme et puis à La Richardière tout près de Marsilly qui fut l'une des nombreuses propriétés du romancier au cours de sa longue vie. La vue de La Richardière, en particulier, a conforté ma vision de ce bout de terre, de ce coin de mer. Il m'a aussi éclairé sur le rapport qu'entretenait l'auteur avec son habitation – un appartement, une maison ne sont-ils pas des figures emblématiques de notre «intérieur» ? De fait, ce n'était pas du tout par hasard si Simenon avait choisi ce cadre-là. Ouvert par ses fenêtres à l'immensité de la mer, à l'aventure et à l'Ailleurs, mais aussi, derrière ses grilles et sa vigne vierge, clos sur lui-même, protégé des autres et des menaces extérieures… Ne symbolisait-il pas parfaitement la dualité de l'homme : l'attirance de la mer et l'obsession de la mère, le désir de s'affranchir et l'impérieux besoin de se recroqueviller dans une coquille protectrice, de se «rencogner» comme il aimait à dire ? De cela encore, le nom même de l'auteur, mêlant à la fois affirmation dans son entame et dénégation dans son final, portait l'empreinte en toutes lettres. En fin de compte, ce pays-là, ce pays d'Esnandes à la fois si près et si loin de La Rochelle, ne s'inscrivait-il pas tout entier dans cette même logique, dans cette même indécision élémentaire questionnant les limites, les territoires respectifs du ciel et de la terre, de la mer et du marais ? A l'instar de son église tenant à la fois de la forteresse et du navire. Du navire échoué. ■

Une zone portuaire n'est pas a priori un cadre pour roman noir. C'est un espace du possible où l'on pourrait croiser aussi bien Tintin, Pythagore ou Rimbaud

Par **Jean-Jacques Salgon** Photos **Claude Pauquet**

En vélo *jusqu'à La Pallice*



Jean-Jacques Salgon, né en 1948, vit à Paris et à La Rochelle, où il enseigne à l'IUT. Dernier livre publié :*Tu ne connaîtras jamais les Mayas*, L'Escampette, 2000.

Pour se rendre de La Rochelle à La Pallice en vélo, on peut choisir de rester au plus près de la côte en espérant ne jamais perdre de vue la mer. La mer, ou ce qui en tient lieu, tant il peut paraître douteux que les eaux du pertuis aient pu un jour communiquer avec l'océan. Depuis la dernière tempête de décembre 1999 qui a saccagé les quais du Mail et de Port-Neuf, la municipalité s'active pour restaurer les lieux. On a disposé de solides enrochements, reconstruit les parapets, confectionné des revêtements de galets. Une piste cyclable a été aménagée qu'il faut bien alors s'efforcer de suivre. Suivre une piste cyclable peut vous procurer une sorte de jouissance bourgeoise : de simple usager de la bicyclette on se sent soudain appartenir à une classe plus large et comme enveloppé par tout un ensemble de choses très abstraites ou collectives qui vont de la politique des transports aux associations de protection de l'environnement, des plans de circulation aux modes de gestion de l'énergie ou de lutte contre la pollution, de partis pris urbanistiques à la promotion concertée du tourisme. On s'y sent aussi incarner un style de vie pour ainsi dire archétypal qui fait immanquablement songer aux publicités familiales pour les assurances-vie, les produits dentaires, la chicorée soluble ou les chandails en pure laine vierge. Bref, sur une piste cyclable on est beaucoup plus qu'un simple cycliste, on est un citoyen dont les pouvoirs publics prennent soin, un consommateur qui sait ce que qualité de vie veut dire. Aussi bien, lorsque la piste cyclable redevient un chemin, on retrouve une sorte d'anonymat délicieux, on quitte un monde de statistiques pour se retrouver en pleine nature.

C'est très exactement ce qui se passe lorsque l'on franchit cette frontière qui sépare les zones de Port-Neuf et de Chef-de-Baie, que l'on rencontre pour quelque temps un petit bout de route goudronnée qui longe trois ou quatre anciennes villas tournées vers la mer et bien serrées les unes contre les autres, enclavées dans un territoire qui n'a rien de résidentiel et qui semblent aussi insolites et précieuses qu'un château médiéval au bord d'une autoroute ou qu'un arc de triomphe romain dressé à l'orée d'une zone commerciale. On salue par la pensée les propriétaires de ces villas, comme s'ils étaient les derniers résistants, les ultimes défenseurs d'un art de vivre qu'aucune mutation sociale, qu'aucun plan d'occupation des sols ne parviendront à déloger.

Passé la Tour Carrée, antique bastion posé sur un pré d'herbe fauchée, arborant comme un blason un tag à l'effigie de KOS et que semble apprécier un couple de tourterelles turques occupées à faire des petits pas

de deux sur le rebord de la corniche, on aborde un terrain plus secret, plus dérobé aux regards, fait de buissons et de haies basses alternant avec des petits champs herbeux. Le chemin est bordé de toute une variété de plantes sauvages qui, en ce début d'été, fleurissent suivant leur humeur, coquelicots, lavatères, camomilles, ombelles, pissenlits, mais comme, de place en place, on trouve aussi des bancs publics, comme le sol du chemin semble bien récuré, on se prend à douter si tout cela n'est pas tout simplement sorti des cartons d'un paysagiste. En effet, voici le doute confirmé par l'apparition d'un parking, d'une petite plage aménagée avec un bâtiment en béton où l'on vend des glaces, des boissons et des frites, avec une terrasse où un couple de retraités est même en train de déguster des huîtres. Manger des huîtres face à la mer peut sembler critiquable : cela fait double emploi. Il faudrait pouvoir manger des huîtres à Timimoun, à Yamoussoukro ou sur les bords du lac Titicaca. Et encore. C'est pour cette raison que l'on appuie à présent un peu plus fort sur la pédale.

Fuyant les mangeurs d'huîtres par la nouvelle route qui conduit directement au port de pêche, on trouve enfin un endroit qui ne demande qu'à être apprivoisé : c'est une succession de décharges publiques où s'entassent détritus, gravats et tuiles cassées. Je ne suis pas le seul être vivant à en apprécier les charmes puisque l'air semble tout à coup animé du pépiement de dizaines d'oiseaux. Parmi eux, une colonie de passereaux aux ailes cramoisies – seraient-ce des bengalis ? – font un petit concert à mon intention, miment une fuite collective pour revenir aussitôt me narguer à quelques mètres, entament une savante chorégraphie devant un parterre de roses trémières. Le jour où l'on s'avisera – ce qui ne tardera guère – d'enfouir les décharges, d'assainir les marigots, de viabiliser les terrains vagues, toute cette vie sauvage s'envolera, on ne respirera plus ces délicats remugles de détritus en putréfaction. C'en sera bien fini des pseudo-bengalis. Chicorées bleues et roses trémières pourprées seront chassées de leur royaume. Alors le temps sera venu de disposer sur le bord de la chaussée des petits panneaux pour nous inciter à respecter la faune et la flore. Grâce au ciel, on n'en est pas encore là. Un semi-remorque passe. On peut rester un moment immobile, s'imaginer perdu dans le désert Mojave et tout près de faire une halte au *Bagdad Café*. Mais le *Bagdad Café* est au port de pêche et s'appelle *Tonton Louis*. Aucune chance d'y rencontrer Brenda. Les chalutiers font leurs farauds avec leurs pavois bigarrés, leurs coques peintes : mauve la *Pucelle des mers*, bleu le *Jeannot* ou le *Gavroche*, rouge le *Coriolis* ou la *Mimie*. Les concepteurs du port ont décidé de nous le faire remarquer qui ont peint les hangars de ces mêmes couleurs. Même syndrome que pour les mangeurs d'huîtres. Même coup de pédale pour s'échapper.

Sur une basse continue de couleurs éteintes (asphalte, béton, tôles ondulées, murs de parpaings ou de pierres grises) qui fait que l'on croit circuler – pour peu que le ciel soit voilé – dans un décor en noir et blanc, la zone portuaire de La Pallice fait éclater les notes aiguës et acidulées de ses baraques de pêcheurs, portails peints, enseignes, grues, semi-remorques, coques rutilantes des vraquiers ou des porte-conteneurs. Comme si, au bout de ce vieux continent usé et patiné, elle cherchait à nous faire entendre la musique *jazzy* du Nouveau Monde.

Les quais où sont entassées les grumes sont baignés d'une forte odeur de macération qui évoque celle du moût de vin. Ici commence un nouvel espace. On charge les grumes sur des semi-remorques. C'est un immense jeu de mikado devant lequel s'activent cinq ou six lilliputiens. Les grumes tombant dans les bennes font un bruit sourd qui fait se féliciter de ne les avoir pas reçues sur les pieds. Vont-elles partir pour un nouveau voyage ou simplement traverser la route pour se faire débiter aux Scieries de l'Atlantique ? Viennent-elles d'Afrique ou du Canada ? Autant de questions qui demeureront sans réponse, car on ne peut tout savoir, pas même qui est cet étrange personnage au faciès cuivré et tanné comme un masque de la Comedia dell'Arte et qui sillonne les lieux sur une mobylette attelée à une vieille remorque. On l'a déjà vu au port de pêche, on le retrouve devant les bâtiments de l'escadron amphibie du 519e Régiment du Train. C'est le génie des lieux. Derrière son masque troué on voit luire deux petits yeux de braise. Serait-ce un Indien quechua tout juste descendu du *Pachacamac* et venant de livrer au moyen de sa remorque sa cargaison de boules de cristal ? En traversant l'abri des sous-marins on songe à l'arche d'alliance, aux aventures d'Indiana Jones, au chapeau de Tournesol. Où sont passés les deux gamins que Tintin interroge ? Je n'ai jamais vu d'enfants sur les docks de La Pallice. Il n'y en a sans doute jamais eu. Et c'est pour ça que j'aime Tintin. Avec lui tout devient possible : domestiquer les éléphants avec une trompette, tomber d'un avion dans une charrette de foin, croiser le Yéti dans l'Himalaya et rencontrer deux gamins sur les docks de La Pallice.

Juste à côté du restaurant *Chez Annie*, rendez-vous des semi-remorques et accessoirement des routiers, il y a une cabine téléphonique. Deux marins philippins descendus de l'*Ocean Ranger* sont aux prises avec une carte

téléphonique prépayée. Une carte prépayée devrait vous ôter tout souci. Eh bien, c'est exactement l'inverse qui se produit : le nombre de chiffres à composer est si faramineux que pour peu que vous souhaitiez appeler Manille, vous voilà confronté à un problème devant lequel Pythagore lui-même aurait baissé les bras. Vous me direz que Pythagore avait peu de raisons de vouloir appeler Manille à l'aide d'une carte prépayée. Vous faites partie alors de ces gens qui croient aux choses probables plutôt qu'aux choses possibles. Vous pensez qu'il pourrait fort bien se trouver deux gamins en train de jouer aux billes sur le quai de La Pallice. Eh bien vous vous trompez. Les choses probables on ne les voit jamais, alors que les choses possibles il suffit d'un petit coup de pouce pour les faire exister.

Ce qui est certain c'est que l'*Ocean Ranger* est bien à quai sur le môle d'escale. Il vient de débarquer sa cargaison de planches en provenance d'Indonésie et s'apprête à repartir pour Anvers. Sur l'*Asian Olive*, ce sont des palettes de concentré de tomate que l'on hisse. Les colis sont rouges, aussi rouges que le plumage des bengalis. C'est ce rouge qui me fait supputer la sauce tomate. Il faudrait pouvoir vérifier qu'à Châteaulin, les usines Doux fabriquent bien de la sauce tomate. C'est à peu près aussi compliqué que de téléphoner à Manille. Vous partez pour une promenade pépère à bicyclette et vous voici entraîné vers une foule de questions parasites qui vous gâchent la vie. Un port n'est aucunement ce séjour charmant et lénifiant chanté par Baudelaire. Arrivé à la pointe du môle d'escale, il faut s'efforcer de jouir de cette vue panoramique sur le pertuis avec le liseré des îles – Aix, Oléron, Ré – et l'eau qui miroite comme du papier alu au soleil, avec dans le dos, les grandes grues sur roulettes, les entrepôts de la Chambre de commerce, le tout baigné de cette lumière blanche qui semble affûter les

couleurs, leur donner un mordant, une acidité, une crudité hyperréalistes. Pour peu que l'on se sente l'âme flageolante, que l'on soit enclin à douter de soi, je veux dire de la réalité de sa propre existence, la pointe du môle d'escale est un test crucial. L'eau verte qui clapote six mètres en contrebas semble n'attendre que votre chute. Un banc de mulets tournoie comme une famille de requins prêts à avaler le prochain suicidé. Si vous n'avez pas encore atteint, comme on dit, *le bout du rouleau*, vous ferez comme moi : demi-tour avec le sentiment réconfortant de l'avoir échappé belle. On vous verra pédaler, dans la longue enfilade métallique du pont d'accès, comme un convalescent bien décidé à goûter une fois encore aux joies de la vie. Les semi-remorques chargés de planches qui vous doubleront sembleront alors vous aspirer dans leur sillage. L'optimisme n'est bien souvent qu'une affaire d'entraînement.

Enfin, c'est un être entièrement rédimé qui aborde le long et rectiligne boulevard Emile-Vieljeux. D'où vient le charme de ce boulevard pourtant si morne et désert ? C'est qu'il appartient à cette famille plus large qui a longtemps imprimé sa marque aux villes de province. Il fut un temps où l'on pouvait aborder des villes comme Poitiers, Clermont-Ferrand ou Lyon par de telles avenues plantées de tilleuls, de marronniers ou de platanes. Un temps où le centre des villes ne s'opposait pas aux centres commerciaux construits sur

leur périphérie. Ces boulevards ou avenues étaient l'hospitalité même. Ils se faisaient un point d'honneur d'accueillir le voyageur et de le conduire en douceur jusqu'à cette place centrale où il pourrait trouver l'agrément d'un café, d'un tabac, d'une auberge ou d'une fontaine. Quoique le boulevard Emile-Vieljeux n'ait sans doute jamais rempli cette fonction, il en garde aujourd'hui le pouvoir évocateur. On s'attend à y voir des petites filles jouer à la marelle ou au diabolo, un négociant conduire un attelage chargé de tonneaux de vin, une diligence poussiéreuse emporter des dames à ombrelle vers l'embarcadère de l'île de Ré. Prolongé par le boulevard Lyautey, ce n'est pas vers un centre qu'il nous conduit, mais vers l'ailleurs et le lointain. Les sables du désert et les forêts tropicales semblent soudain tout proches. Le marin de Gibraltar ou le nègre du *Narcisse* ne vont d'ailleurs pas tarder à pousser la porte du *Madison* ou de *l'Atlantic*. Passé minuit *les Bons Copains* laisseront s'échapper deux ombres titubantes qui longeront sans les voir les ancres de marine gravées au fronton des Comptoirs maritimes.

Mais à cette heure où les fantômes n'ont pas encore osé quitter leur repaire, les trottoirs sont vides. Des voitures filent sur l'avenue sans s'arrêter. Sur les rails qui longent les docks, en contrebas, un long convoi ferroviaire s'ébranle dans un grincement de roues. Deux ouvriers en bleu de chauffe fument des cigarettes près d'un feu qui clignote. Avec le soleil qui décline, quelque chose d'effaré, comme un sauve-qui-peut général, semble s'être emparé des lieux. On longe la grande place du marché totalement déserte. Pas une voiture garée devant le *Café populaire* où l'on fait midi et soir des repas si roboratifs, où les patronnes vous accueillent toujours avec un sourire, une empathie, capables de ramener à la vie les cas les plus désespérés. Pas âme qui vive au *bistrot de Jean-Pierre* ou à *l'Océanic*. D'ailleurs, ces derniers établissements sont-ils seulement ouverts ? En s'engageant sur le morne trajet du retour, on aperçoit l'enseigne de *Chez Nanou*, flottant comme une ultime balise aux confins de ce no man's land. Le ciel est devenu vert et lacéré de rose par les longs, rectilignes et foisonnants sillages des avions à réaction. C'est l'heure des complications. Partout alentour, des entrepôts, bardages métalliques, murs de briques éventrés, toits de tôle, publicités criardes sur d'immenses panneaux. Un chaos suburbain qui fait tout à coup remonter à la mémoire quelques bribes des *Illuminations*, de ces «painted plates» où le génie de Rimbaud transfigure les noires et miséreuses banlieues de Londres ou de Reading. Et tandis que le vélo roule tout seul sur la longue descente de l'avenue Jean-Guitton, longeant les immenses hangars aux toits moussus des usines de la Socofer, on croit voir alors très nettement surgir de l'ombre «des cercueils sous leur dais de nuit dressant des panaches d'ébène, filant au trot des grandes juments bleues et noires». ■

Claude Pauquet a entrepris *A l'est de l'océan,* série photographique de Dunkerque à Hendaye.
Le Centre dramatique Poitou-Charentes publie *Le voyage des répliques*, série sur *Dom Juan* mis en scène par Claire Lasne.
En octobre, il présente à Poitiers (à la Soufflerie et à l'initiative de l'action culturelle de l'Université) son travail réalisé en 1997 sur l'itinéraire de sa mère dans les camps de concentration. Résistante déportée le 24 janvier 1943, libérée en 1945.

Karine Bonneval *histoires naturelles*

Le muséum de La Rochelle et les sciences de la nature ont nourri la démarche artistique de Karine Bonneval, qui expose à Thouars cet été. Explication et démonstration en images

Entretien **Dominique Truco**

Photos **Marc Deneyer** et **Yasmina Bennya**

Les coraux du cabinet de curiosités du naturaliste rochelais Clément Lafaille (XVIIIe), au muséum d'histoire naturelle de La Rochelle.

Le *Corset de respiration* de Karine Bonneval, 1999, voilages, thé (coll. Frac Haute-Normandie).

Garde-robe de l'attente, *Habits de parade*, *Conversations* : Karine Bonneval classe méthodiquement ses œuvres par familles et révèle à travers elles un regard d'éthologue appliqué au genre humain. Approche de son histoire naturelle.

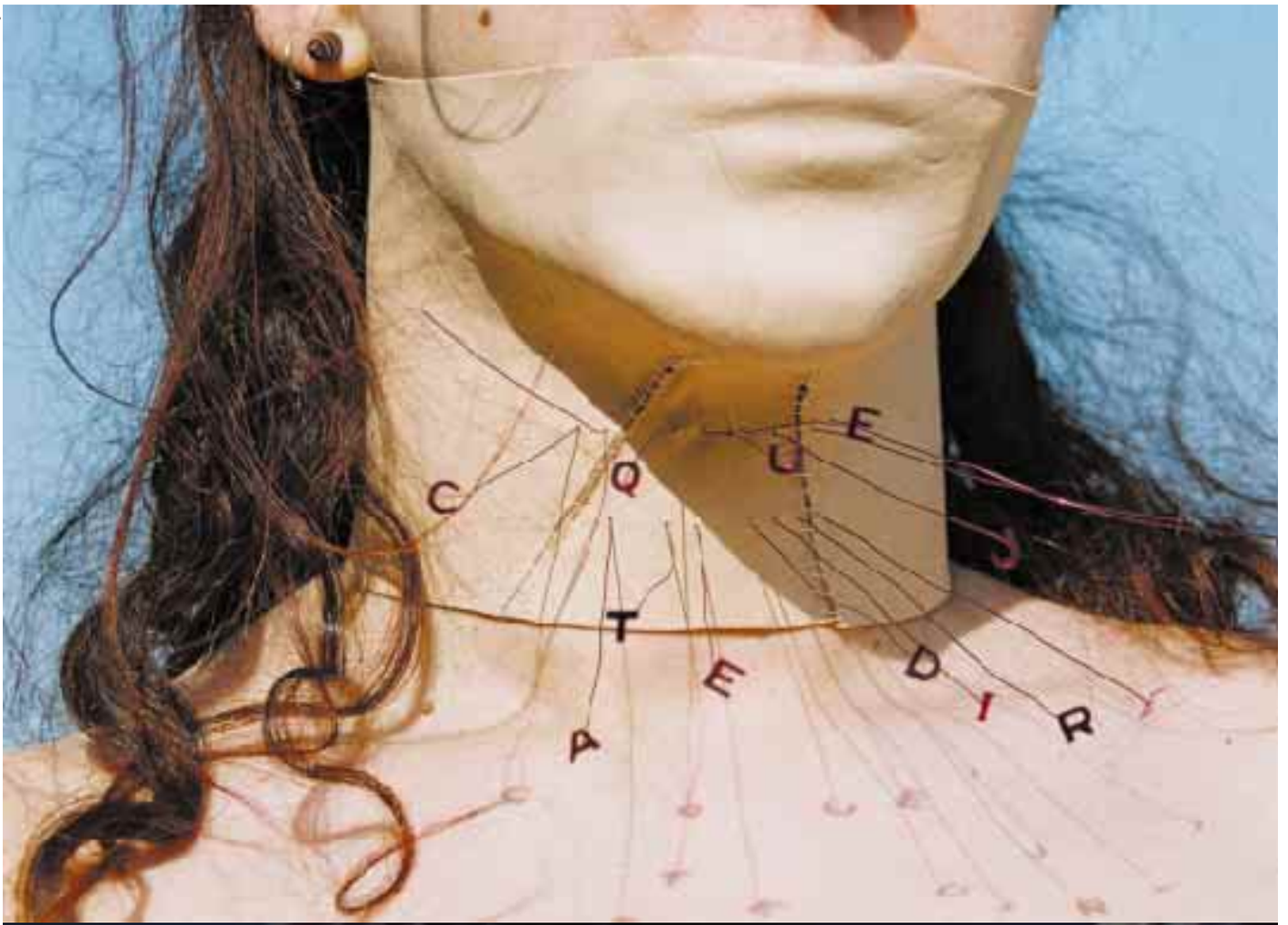
L'Actualité. – Quelle est l'origine de l'intérêt pour l'entomologie et la botanique présents dans votre démarche artistique?

Karine Bonneval. – Ce sont les cinq minutes qui séparaient la maison de ma grand-mère, rue des Voiliers à La Rochelle, du muséum d'histoire naturelle, avec son cabinet de curiosités, le cabine Lafaille, son jardin botanique, sa petite rivière, sa fausse grotte, et ses serres remplies de plantes. Pendant des années, j'ai fréquenté le muséum et son jardin chaque dimanche. J'aimais ce capharnaüm de vieilles vitrines remplies de coquillages, d'insectes, de pierres précieuses, d'oiseaux et de quadrupèdes empaillés, de monstres dans le formol et d'étiquettes jaunies. Il y avait aussi les salles d'art océanien et africain avec les têtes réduites qui me faisaient cauchemarder la nuit mais que je devais traverser pour atteindre les animaux naturalisés. Je me souviens d'une étonnante parure de plumes d'une ethnie amazonienne, posée sur un mannequin très réaliste. C'est dans ce plein d'éléments variés que j'ai trouvé mon compte tout au long de l'enfance en complément des travaux manuels de broderie, de perles et découpages.

Votre goût pour les sciences naturelles n'a-t-il jamais fléchi ?

Si, pendant l'adolescence. Mais il m'est revenu lors de mon entrée à l'Ecole des Beaux-Arts d'Angoulême où mes premiers travaux se sont construits autour des animaux naturalisés. Alors je suis retournée au mu-

Yasmina Bennya



Collier royal d'Hawaï (XIXe), cheveux humains, ivoire de cachalot, fibres végétales. Coll. du Dr Etienne Loppé. Achat de la ville de La Rochelle en 1956.

Ci-dessus : *Ce que j'ai à te dire*, 2002, basane, fil de cuivre, lettres paillettes.

Marc Deneyer

Karine Bonneval
en «habit de parade».
Faire la roue, 2001,
fleurs artificielles
indiennes, raphia.
Photo Yasmina Bennya.

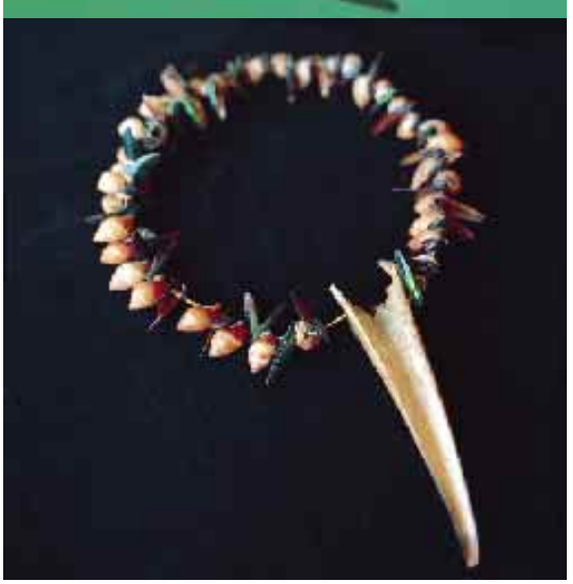
Page de gauche :
oiseaux montés en
buisson, cabinet Lafaille.
Photo Marc Deneyer.

De haut en bas : *Cendrillon est schizophrène*, 2000, graines diverses, fil d'or, brocard.

Sur le bout des ongles, 2002, agneau plongé, fil de cuivre, lettres paillettes.

Collier Jivaro, Equateur-Pérou (groupe Achuar, Shuar ou Shiwiar, haute-Amazonie, fin XIXe-début XXe), coquillages, élytres de coléoptères, bec de toucan. Don de Stephen Chauvet. Parure sans doute portée par un chamane en raison de la présence du bec de toucan.

Yasmina Bennya



Marc Deneyer

séum de La Rochelle. Plus tard, quand j'ai rejoint l'Ecole nationale des arts décoratifs de Strasbourg, où j'ai appris à maîtriser de nouvelles matières, le muséum d'histoire naturelle de cette ville est devenu un point d'ancrage tout comme l'opéra et son atelier de bottier. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à collectionner des insectes à carapace et à observer, analyser, le besoin de protection.

Est-ce la raison pour laquelle vous avez commencé par créer des chaussures?

J'étais obnubilée par les chaussures et, à l'opéra, j'apprenais leurs techniques de fabrication complexe. Mes chaussures détournaient et transformaient le sens de la marche. Certaines, proches de l'herbier, récoltaient des choses au sol, d'autres déposaient des empreintes singulières. Ces premières recherches mettaient seulement le pied en scène. A l'époque, j'étais trop timide pour imaginer investir tout le corps et forcément le mien à un moment donné. J'ai toutefois réalisé une première parure s'apparentant à une panoplie avec masque et chaussures. Après mon diplôme, j'ai tout laissé reposer. J'ai continué à travailler pour la bottière Olga Berluti et à réaliser des corsets et autres parures guerrières en cuir pour le couturier Frédéric Molénac (selon ses dessins). J'ai aussi créé et fabriqué des sou-

De gauche à droite : *Casque de réflexion*. 1999, dentales, latex, structure en panama (coll. part.). Photo Philippe Lacombe.

Grandes bécasses épineuses, coquillages du cabinet Lafaille.

Coiffe des Indiens Marepisanos, Amazonie brésilienne, écorce, fibres végétales, plumes d'ailes d'ara Araruana. Collecté par le Dr Munerati entre 1857 et 1860. Acquise par le muséum en 1935 (échange avec le MHN Marseille).

Sirènes de lavabo, 2000, gants de vaisselle, sequins, plomb de pêche.

Marc Deneyer

Yasmina Bennya

liers pour les stylistes Frédéric Baldo et Fred Sathal, ainsi que pour des particuliers. Et sans cesser de collectionner les insectes et de visiter les muséums.

Que cherchez-vous aujourd'hui dans les muséums d'histoire naturelle?

J'y cherche des atmosphères, et j'y vais souvent pour dessiner, par pur plaisir. L'observation finit toujours par développer de nombreuses ramifications qui permettent de m'aventurer plus loin sur ce territoire des mœurs des insectes jusqu'aux rituels ethniques. Je suis toujours en train de décrypter des travaux d'éthologie, éclairant apparence, morphologie et comportement animal appliqué au genre humain.

Comment cette observation se traduit-elle dans vos œuvres?

Par rapprochement formel, je crée des correspondances avec des états psychiques humains. Le *Casque de réflexion* et le *Corset de respiration* sont des pièces d'introversion, créées à partir de constats référant au corail, animal ambiguë, apparemment mi-végétal mi-minéral et qui, pourtant, respire, se nourrit, vit. La série des *Habits de l'attente* cristallise cette vie au ralenti. Le casque est constitué de centaines de dentales que j'ai ramassées sur la plage de Châtelaillon. Le corset se noue autour du buste. Les polypes de voile colonisent le corps et l'emprisonnent. Les œuvres appartenant aux *Habits de parade* jouent au contraire l'extraversion. Le corps se montre, se déploie dans la séduction avec ses couleurs, ses danses, ses parures. Ses signaux transmettent d'invisibles informations, notamment d'ordre hormonal, que notre cerveau émet sans que nous en soyons conscients. Je fais parler le corps sans parole.

Maintenant, ne vous éloignez-vous pas de la zoomorphie pour aborder la question du langage ?

Ce qui nous différencie des autres mammifères, c'est la parole. Mes *Conversations* sont muettes. Aucun son n'est émis. J'essaie de détourner une incapacité à exprimer verbalement des réflexions, des sensations. Je donne corps à cette incommunicabilité qui nous envahit parfois, nous contraint. Les œuvres s'attachent à trois éléments de communication : la gorge, la bouche, les mains. Les minerves en basane qui recouvrent le cou et la bouche disent le trouble du langage. *Fulgore*, du nom d'un insecte, relie les mains de deux interlocuteurs par un bandeau de coton, et travaille la notion de distance et de tension – qui s'établissent dans l'échange entre deux personnes. Simultanément, *Conversations* secrète cette élasticité de la parole et dessine des cercles de relations de moindre ou grande proximité : selon l'écart, on est amant, parent, ami, collègue… ■

Les œuvres de Karine Bonneval sont exposées à Thouars, à la chapelle Jeanne d'Arc et au musée Henri Barré jusqu'au 29 septembre. Conversation avec l'artiste le 13 septembre à 20h30. Tél. 05 49 67 93 79

Karine Bonneval est née à La Rochelle en 1970. Après un cursus à l'Ecole des Beaux-Arts d'Angoulême et à l'Ecole nationale des arts décoratifs de Strasbourg, elle s'est installée à Paris. Elle expose régulièrement à la galerie Martine et Thibault de La Châtre, à Paris.

***A 16*, œuvre en textile extensible de Fabien Lerat : en trouvant le point d'équilibre, chacun peut se reposer sur l'autre. Une réalisation des élèves du lycée professionnel Gilles-Jamain de Rochefort (ph. Hervé Tartarin).**

calendrier

des festivités culturelles

Pages réalisées par
Anh-Gaëlle Truong

Nous proposons une sélection des manifestations culturelles de l'été. Signalons que le Comité régional du tourisme Poitou-Charentes diffuse très largement une brochure de 64 pages qui recense les fêtes et festivals.
Tél. 05 49 50 10 50
www.poitou-charentes-vacances.com

JEUDIS MUSICAUX

A chaque jeudi de l'été son concert, du 6 juin au 12 septembre, dans toutes les églises romanes du pays Royannais. Parmi les invités, signalons le Jeune Orchestre Atlantique, l'ensemble polyphonique corse A Filetta, Gérard Lesne, les flûtistes du Trio d'argent, les ensembles Stradivaria et Philidor, les gospels de Léa Souma et Gospels Words.
Tél. 05 46 22 19 20

EUROCHESTRIES

Jusqu'au 27 juillet, neuf orchestres de jeunes musiciens venus d'Australie, de Roumanie, de Russie, d'Espagne et de France donnent trente-quatre concerts dans la Vienne et la Charente-Maritime.
Tél. 05 46 91 86 30

CORRESPONDANCES

Pour cette 6e édition de Correspondances au fil de la Sèvre et du Thouet, la Méditerranée est le fil conducteur des concerts donnés jusqu'au 28 juillet. Les chants et musiques sacrées et profanes de la *mare nostrum* y sont portés par des interprètes de talents – A sei voci, Pierre Amoyal, Pepe Linares, Malika Bellaribi, le chœur du patriarcat byzantin – en des lieux tels que le château d'Oiron, les églises de Saint-Sauveur et de Saint-Jouin-de-Marnes.
Tél. 05 49 66 17 65 ou 05 49 65 10 27

Eddy Louiss

JAZZ AU FIL DE L'EAU

Le festival a 16 ans. Une petite majorité qui donne droit à une très alléchante programmation : du jazz «historique» avec le Vienna Art Orchestra, Abdullah Ibrahim et Eddy Louiss, Maurice Vander, Sangoma Everett ; des jeunes pousses comme Médéric Collignon, Nathalie Loriers, Da-Go-Bert et Jean-Yves Monjauze ; des amis aussi fidèles que Christophe Marguet, Sophia Domancich, Louis Sclavis ; des maîtres du jazz libertaire comme le trio Marilyn Crispell, Barry Guy et Paul Lytton, Joëlle Léandre et Mat Maneri ; des créations surprenantes avec Didier Petit, André Minvielle et Eric Brochard, la fanfare Gonzo et des musiciens à la pointe de la recherche d'un nouveau souffle. Du 27 juin au 14 juillet à Parthenay.
Tél. 05 49 64 24 24

MUSIQUE SACRÉE

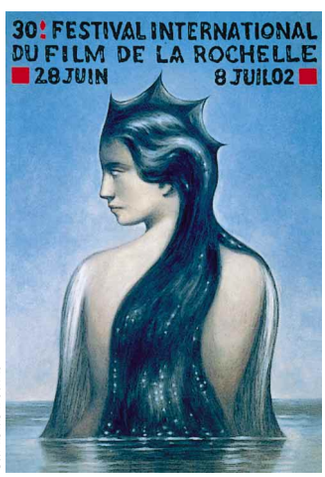
Le 6e Festival de musique sacrée de Ligugé emprunte les chemins de l'Europe musicale. Musiques byzantine, baroque, anglaise, chants grégoriens sont au programme des ensembles Oktoïch, Alienor Voices, Absalon, Figora Corta et Circé. Le concert de clôture est une création de Manolo Gonzalez *Caminos, chemins d'Europe.*
Du 3 au 7 juillet. Tél. 05 49 55 21 12

FESTIVAL AU VILLAGE

En quatorze spectacles, le Festival au village de Brioux-sur-Boutonne fait le tour des expressions artistiques. Eclectique et variée, la programmation donne une belle envergure à cette sympathique manifestation. Du 29 juin au 6 juillet.
Tél. 05 49 07 50 46

FESTIVAL DU FILM DE LA ROCHELLE

Le rendez-vous le plus cinéphile de la saison avec les rétrospectives consacrées à Jacques Tati et à sa fille, au cinéaste d'animation tchèque Karel Zeman ainsi qu'à Douglas Sirk. A noter la présence de Juliette Binoche à laquelle le festival rend hommage. La Rochelle, c'est aussi l'opportunité de découvrir les regards du bout du monde et de faire resurgir les œuvres du début du siècle. Ainsi douze trésors du cinéma muet japonais sont présentés avant de clore le festival par une nuit blanche du film noir proposée par la Série noire (Gallimard). Jusqu'au 8 juillet. www. festival-larochelle.org



Stanislas Bouvier

FESTIVAL DES JEUX

Du 6 au 17 juillet, Parthenay se transforme en immense plateau de jeux où chacun est invité à découvrir plus de 2 000 jeux et jouets. Classiques ou inédits, de hasard ou de logique, de société ou solitaires, interactifs, traditionnels, ils sont mis à la disposition de tous pour des tournois ou des rencontres amicales. Tél. 05 49 94 24 20

Fabien Lerat

Fabien Lerat, habiter la vie

«Cousues main», les œuvres de Fabien Lerat sont des vaisseaux, des astronefs, des architectures mobiles ou immobiles où nous sommes invités à prendre place pour les animer, avec notre corps et notre souffle. Ces architectures nous déplacent de soi vers l'autre, de l'autre à soi pour dessiner dans leurs espaces des figures de la vie, des états de présence, des degrés de conscience.
C'est ce face-à-face, ce «vie à vie», qu'offre *A 16*, œuvre à habiter à 2, à 5, jusqu'à 16 personnes. Boucle de textile extensible, *A 16* est, ainsi que l'énonce l'artiste, «une œuvre à envisager», «une œuvre où l'on est toujours à découvert quelque part». De l'extérieur, *A 16* révèle les corps malgré les vêtements. A l'intérieur, elle donne le visage de l'autre. «Quand on a trouvé le point de confiance, qui est le point de tension maximale, on peut se reposer sur l'autre.»
Cette pièce a été réalisée à 25 exemplaires au lycée Gilles-Jamain de Rochefort par des élèves de la section textile. L'édition de *Manteau* (ci-dessus), œuvre pour 10 personnes, verra le jour dans sa version pour 10 enfants dans cet établissement en 2003. *D. T.*

Philippe Gassian

Yannick Noah le 12 juillet à La Rochelle.

Francofolies

Les Francos ont 18 ans. L'âge de la majorité. Pour fêter ça Foulquier a mis le paquet. Se retrouvent en vrac les ténors de la pop et de la variété, les trublions, les rockeurs rebelles, les rastas et les jeunes qui montent. A qui reviennent les têtes d'affiche : Henri Salvador ? Yannick Noah ? Bernard Lavilliers ? Sergent Garcia ? Christophe ? Juliette ? La Ruda Salska ? Louis Chédid ? Burning Spear ? Aston Villa ? Noir Désir ? Brigitte Fontaine ? Miossec ? Yann Tiersen ? Cheb Mami ? Dominique A. ? Difficile à dire et c'est sans compter tous les autres qui émergent au chantier des Francofolies ou qui bénéficient du coup de pouce.
Du 12 au 17 juillet. Tél. 05 46 28 28 28 www. francofolies.fr

L'ÉTÉ À CHAUVIGNY

La ville aux cinq châteaux se pare de notes qu'elle égrène tout l'été. Venus de Bulgarie, du Burundi, de Colombie ou du Tatarstan, de nombreux groupes folkloriques sont au programme. S'y ajoutent, parmi d'autres, une soirée avec François Hervier, une nuit de la danse, un spectacle de flamenco et le quintet Francis Hardy.
Tél. 05 49 46 39 01

HUMOUR ET VIGNE

Le thème de la 5e biennale Humour et vigne de Jonzac qui se tient du 6 au 28 juillet est la cuisine. Ouverte à tous les dessinateurs, parrainée par Mose et Piem, cette compétition détermine le dessin qui figurera sur les étiquettes de la "cuvée spéciale" de vin de pays charentais. Exposition de 400 dessins au cloître des Carmes de Jonzac.
Tél. 05 46 48 49 29

AFRIKA TONIK

Les Rencontres des arts vivants d'Afrique s'affichent comme une occasion unique dans la région de percer les secrets de la création noire. Port-d'Envaux du 7 au 13 juillet. Tél. 05 45 35 12 49
www.artsetculture.org

POITIERS L'ÉTÉ

Les semaines estivales sont ponctuées de petits cailloux musicaux et théâtraux parmi lesquels les gospels de Nicoletta le 17 juillet, le spectacle des Vamps le 24, les tambours de l'ensemble Batimbo le 31, les hits de toutes les jeunesses le 7 août, Martine Sarri le 12 août, la pièce *Tout bascule* le 14 août, l'académie Habanera avec la participation de Louis Sclavis le 20 août et l'ensemble mexicain Ciudad de la Guadalajara. Spectacles gratuits.

LES JEUDIS DE NIORT

Concert gratuit tous les jeudis de l'été à partir de 21h sur le parvis du Moulin du Roc. Tous les styles de musique sont représentés.

LES VEILLÉES DES CLOCHERS

Tous les mercredis soir, le clocher du XIIe siècle de Saint-Palais accueille un spectacle. Au menu : ombres chinoises, harpe, contes, guitare, gospel, jazz manouche.

POLYCHROMIES

Chaque soir, du 21 juin au 22 septembre, Notre-Dame-la-Grande retrouve ses couleurs d'avant, grâce aux lumières de Skertzo.

HOMMAGE À COURBET

Les villes de Cognac, Saintes et Rochefort ont demandé au sculpteur et photographe François Méchain de s'exprimer dans le paysage qui inspira Gustave Courbet, Camille Corot et Louis-Augustin Auguin. Il a réalisé un *Hommage à Courbet* sur une rive de la Charente, à Bussac. En outre, les musées de ces trois villes exposent d'autres œuvres de l'artiste. Jusqu'au 1er septembre. Tél. 05 46 92 34 72

J.-L. T.

Hommage à Gustave Courbet, de François Méchain, à Bussac-sur-Charente.

Académies musicales de Saintes

Emmanuelle Bertrand

Vincent Pancol - Harmonia Mundi

Le festival de Saintes a 30 ans. Pour marquer cette édition, Philippe Herreweghe et Stephan Maciejewski ont invité les artistes qui ont édifié la réputation du festival sans omettre de convier ceux qui la perpétueront. Ainsi, concerts de musiques baroque, romantique et contemporaine se succèdent au rythme de quatre par jour dans l'Abbaye aux Dames. Le plaisir est garanti avec l'ensemble Huelgas de Paul Van Nevel, le Promotheus Ensemble ou le Collegium Vocale de Gand. La violoncelliste Emmanuelle Bertrand, révélation des Victoires de la musique classique, interprète la *Sonate pour violoncelle et piano* de Duparc avec Pascal Amoyel. Le baryton Thomas Bauer chante des lieder de Rihm et Schumann, accompagné par Uta Hielscher au piano. Point d'orgue : le *Concerto n°5 "Empereur"* de Beethoven par François-René Duchâble au pianoforte et l'Orchestre des Champs-Elysées sous la direction de Philippe Herreweghe. Du 12 au 21 juillet.
Tél. 05 46 97 48 31 www. festival-saintes.org

LE RÊVE DE L'ABORIGÈNE

Premier festival du genre en France, Le rêve de l'Aborigène accueille les meilleurs instrumentistes du didgeridoo et explore les mariages sonores avec le rock, la pop ou la techno. Guimbarde et chants diphoniques sont également au rendez-vous au domaine de Soulièvre. Du 12 au 14 juillet à Airvault.
Tél. 05 49 70 84 03

FREE MUSIC

A Montendre, en Charente-Maritime, six groupes jouent en plein air pour le Free Music Festival, les 12 et 13 juillet : Absinthe, Kargol's, Les fils de Teuhpu, Petit vodo, Sons of desert, Marcel et son orchestre.
Tél. 05 46 49 03 18

MONTGUYON

Les chevaliers reviennent dans la forteresse de Montguyon le temps d'un tournoi, d'un tableau équestre, de défilés moyenâgeux et animations médiévales. Les 13 et 14 juillet.

PEYRAS

Le château de Peyras en Charente est le théâtre de reconstitutions historiques. Du 18 au 28 juillet, *Les Francs attaquent* fait revivre l'époque des Mérovingiens, du VIe au VIIIe siècle.
Tél. 05 45 71 72 30

ESTIVALES DE COURÇON

Du 18 au 25 juillet, les Estivales se baladent de commune en commune dans le nord de l'Aunis pour y semer des graines de jazz, de flamenco, de gospel, de classique et de folklore.
Tél. 05 46 01 93 60

ARTIFICES

Affrontement tout feu, tout flamme au 1er Festival d'art pyrotechnique de Saint-Palais entre les concurrents français, espagnols et italiens. Vendredi 19 juillet à 22h40 au lac.
Tél. 05 46 23 22 58

FESTIVAL DE LA MAISON-DIEU

Du 19 juillet au 1er août : promenade musicale avec une série de concerts dans les sites de Montmorillon. La troupe Figaro Si, Figaro, La ! y interprète aussi l'opéra comique *Les mousquetaires au couvent*.
Tél. 05 49 91 11 96

Georges Rousse

Territoires partagés

Kyoko Ibe et Georges Rousse, deux artistes de cultures très différentes, ont créé chacun une œuvre pour l'Espace d'art contemporain du lycée agricole Xavier-Bernard, à Rouillé. Kyoko Ibe a réalisé une œuvre monumentale à base de fibres végétales et de matériaux naturels suspendus. Georges Rousse joue de nouveau avec l'optique et construit son œuvre en trois dimensions de manière à ce qu'on ne voit que du plat. Jusqu'au 15 décembre.
Tél. 05 49 43 62 59 - www.rurart.org

En 2001, *Carmen* avait attiré plus de 7 000 spectateurs en trois soirées.

La Traviata à Sanxay

Dès son premier essai, avec *Rigoletto*, de Verdi, en 2000, le pari des Soirées lyriques de Sanxay et de son directeur artistique Christophe Blugeon était réussi : faire représenter un grand opéra, avec des artistes de classe internationale, dans le théâtre gallo-romain de Sanxay à l'acoustique exceptionnelle *(L'Actualité n° 49)*. Si 4 000 spectateurs s'étaient déplacés pour *Rigoletto*, 7 000 pour *Carmen*, 10 000 sont attendus cet été grâce à l'agrandissement des tribunes autorisé par le Centre des monuments nationaux, gestionnaire du site. L'Etat se lancera peut-être un jour dans la restauration des gradins – la Drac fait une étude – du théâtre qui pouvaient accueillir 6 590 spectateurs. On peut rêver d'un théâtre permanent comme celui d'Orange que Sanxay talonne sur le plan de la fréquentation lyrique.
Cet été, *La Traviata* permettra d'écouter la grande cantatrice géorgienne Eteri Lamoris, baptisée *«La Traviata des années 2000»* par la critique espagnole. Alfredo sera Luca Lombardo, qui était Don José dans *Carmen* l'an dernier à Sanxay et qu'on retrouvera, en septembre, à l'Opéra Bastille dans les *Contes d'Hoffmann* où il tiendra le rôle-titre.
A 21h30 les 8, 10, 12 et 14 août. Tél. 05 49 53 06 49.
Fax 05 49 89 01 47 www.opéra-sanxay.net et fnac.com

ATOUTS ARTS

Le Festival de musiques nomades de Thouars propose 7 concerts en plein air et gratuits du 19 au 27 juillet. Patchwork de rythmes chamarrés avec le Bagad men ha tan, la salsa de Sandunga latina, la world music de Ganoub et Zaragraf, le rock du maghreb de Zen Zila et les Tambours de Brazza.
Tél. 05 49 66 24 24

HUMOUR ET EAU SALÉE

Saint-Georges-de-Didonne fait le pari de ne vivre que d'humour et d'eau salée pendant le festival. Cette 17e édition invite notamment Didier Gustin, Gabriel, Jean Amadou, Jean Roucas et Jacques Mailhot, Chanson plus bifluorée. D'autres compagnies interviennent dans les rues de la ville pendant le festival. Du 19 au 23 juillet.
Tél. 05 46 06 87 98
www.humoureteausalee.net

CONTES EN CHEMIN

Des balades contées en plein air et dans le patrimoine rural de huit communes du Val de Sèvre. Du 19 au 28 juillet à Avon, Azay-le-Brûlé, Bougon, Cherveux, Pamproux, Sainte-Néomaye, Soudan et Souvigné. Tél. 05 49 06 07 50

CLEF DE LA CITÉ

Lavausseau, la cité des tanneurs, organise du 20 au 28 juillet un festival de musique classique.
Tél. 05 49 43 77 67

NUITS MUSICALES D'AUBETERRE

Concerts de l'Octuor de Tours, du quintet de cuivres Magnifica, de l'orchestre de l'Union européenne et de l'orchestre de chambre de Bratislava. En l'église monolithe, en l'église romane et au château. Du 20 juillet au 3 août.
Tél. 05 45 98 57 18

RÉSONANCES 2002

A la Corderie royale de Rochefort, trois artistes chaque soir, du 22 au 24 juillet, pour donner le goût du voyage et de la découverte. Le coup d'envoi est donné par les Celtes Wig a wag et Erik Marchand, puis les Malgaches Erick Manana Quartet et N'java auxquels vient se greffer l'accordéon diatonique de Regis Gizavo. Le 24 juillet est sous le signe du feu avec Baco, "le petit Féla des Comores", le spectacle musical et pyrotechnique des Karnavires, et la voix vertigineuse d'Ismaël Lo. Gratuit.
Tél. 05 46 82 15 15

BLUES PASSIONS

Pour cette 9e édition, plus de 250 artistes en une soixantaine de concerts logent dans un espace de seulement quatre jours. Cognac s'enflamme de fait pour Jimmie Vaugham, Ike Turner, les Blind Boys of Alabama, Bobby Rush, Liz Mac Comb, Patrick Verbecke ou Big Joe Louis. Avec des exclusivités européennes, notamment Texas Trumpets, Matthew Robinson, Glenda Hargis ou Bobby Rush. Du 25 au 28 juillet.
Tél. 05 45 36 11 81
www. bluespassions.com

TROU PERDU

Pont-l'Abbé-d'Arnoult reconduit son Festival du trou perdu sur le thème du rock ska avec Jim Purple Mémorial, les Caméléons, les Maximum Kouette, les Fils de Teuhpu et les Céréales Killers. Le 27 juillet. Tél. 05 46 90 42 05

VITRAC

Quatre concerts au festival de Vitrac-Saint-Vincent, du 31 juillet au 3 août : des chœurs russes au swing manouche de Raphaël Fays, de la salsa de Melting Pot aux chansons d'Alain Bonnefont. Et le toujours populaire Graeme Allwright.
Tél. 06 17 46 05 42

JAZZ EN ROUILLACAIS

Formations et jazzmen reconnus sont attendus du 31 juillet au 3 août à Rouillac en Charente. Avec Florian Niculescu, Marcel Azzola, Jacques Vidal, Friendship Jazz Company, Ronald Bajer Quartet…
Tél. 05 45 21 80 05

De bouche à oreille

«Un idiot du village, un allumé belge, un loup andalou, une irlandaise en technicolor, un cornemuseux déjanté, un accordéoniste fou de Coltrane…» Sains d'esprit arrêtez-vous, le Festival de musiques traditionnelles et métissées se joue encore des œillères et des cadres stricts avec une programmation décalée et enivrante.
Du 17 au 25 août à Parthenay, Gourgé et Verruyes.
Tél. 05 49 94 90 70

De bouche à oreille

BENÈSERIE ET MYTHOPAUSE

Pougne-Hérisson, le nombril du monde opère un virage plus bucolique et toujours décalé vers le jardin du nombril, un site "hors du commun", lieu de naissance et de renaissance du festival où "faire rin" et se rencontrer est plus important que de s'agiter. Du 9 au 17 août : goûter à l'ancienne, visites avec l'office des phabricants d'univers singuliers (Opus), l'univers de Robert Jarry et ses machines à tarabuster les cailloux, initiations à la pataphysique et l'ombicologie…
Tél. 05 49 63 79 37
www.nombril.com

ARTS DU CIRQUE

Mansle hisse le chapiteau début août. Que les artistes entrent en piste. Une vingtaine de compagnies déboulent pour ce 6e festival des arts du cirque. Du 2 au 5 août.
Tél. 05 45 20 72 08

FESTIVAL DU JEU DE GENÇAY

Du 9 au 15 août, les jeux populaires et traditionnels investissent Gençay En parallèle, des spectacles animent les soirées avec *Stratégie pour deux jambons* de la Cie P'tit Tom, *Le pet familier…*, une approche lexicale, médicale et musicale par Pierre Chevrier, des contes pour enfants ainsi que *La belle au jardin d'amour* interprété par les Violons de Chabanne. En final, un tournoi de jeux traditionnels poitevins.
Tél. 05 49 59 32 68

JAZZ ET BLUES

A Saint-Savinien, sur les bords de la Charente, les accords jazzy et blues s'égrènent du 13 au 18 août. Avec Baccaja Bossa Nova Quintet, Marc Thomas Quartet avec Anna Jacksin, Pat Sacaze et le swing cajun de Ronie Caryl.
Tél. 05 46 90 12 59

FESTIVAL DE CONFOLENS

La 45e édition du festival Danses et musiques du monde de Confolens se déroule du 10 au 18 août. En tête d'affiche, le 12 août : le baroudeur Bernard Lavilliers qui a su rapporter dans son sac à dos toutes les bonnes notes d'Amérique latine. Cinq créations mettent en avant le folklore espagnol, les traditions de l'Est et du Nord de l'Europe, le cabaret ou les musiques celto-berbères. Et tous les folklores du monde forment la mosaïque de la programmation de Confolens.
Tél. 05 45 84 00 77

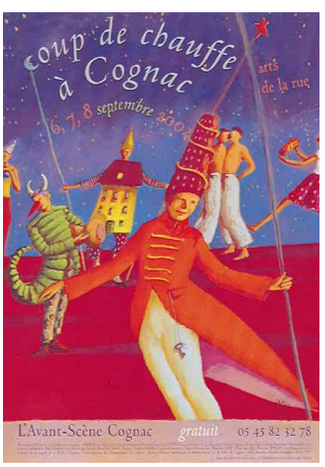
CRESCENDO

Le festival de rock progressif s'installe du 14 au 17 août sur l'esplanade du Concié à Saint-Palais. Notons la présence d'After Crying, leader du mouvement progressif actuel. Entrée gratuite.
Tél. 05 46 23 49 92

PALAISIANES
Le Festival de musiques et danses du monde de Saint-Palais réunit des groupes venus de Bavière, de Macédoine, des Philippines, de Chine, d'Haïti, d'Afrique du Sud, du Burkina Faso et d'Arménie.
Du 18 au 22 août.
Tél. 05 46 23 22 58

MONTGOLFIÈRES
A Châtellerault, pendant le 15e Championnat du monde de montgolfières, on peut s'offrir un baptême de l'air, du 23 août au 1er septembre. Tél. 05 49 20 20 23
www. 2002worldsballoons.com
Et en Charente, du 1er au 4 août à Mainfonds, une cinquantaine de ballons disputent la 10e coupe d'Europe. Envol à Angoulême le 2, à Cognac le 3 et à Mainfonds le 4.
Tél. 05 45 64 02 87

ACADIE EN RÉ
Ce festival contribue à la découverte de la culture de nos lointains cousins d'Acadie partis de La Rochelle. Du 24 au 27 août, sur le port de Saint-Martin sont invités des artistes francophones du Nouveau-Brunswick, de Louisiane et de l'Ontario.
Tél. 05 46 09 20 06



COUP DE CHAUFFE
Lancé il y a huit ans par l'Avant-scène, le festival dédié aux arts de la rue connaît un succès populaire grandissant. Du 6 au 8 septembre à Cognac, 18 compagnies vont chauffer le bitume à coup de théâtre, de marionnettes, de danse, de cirque, d'acrobaties, de musique et autres jongleries. Tél. 05 45 82 32 78

Anthony Leroy et Sandra Moubarak.

Colla Voce

Pour sa troisième édition, le festival Colla Voce rend hommage à trois compositeurs essentiels du XXe siècle : John Cage, Maurice Duruflé et Olivier Messiaen. Il poursuit sa mission de découverte et d'accompagnement de jeunes artistes par la commande d'un oratorio à Pierre-Adrien Charpy, *Le premier rêve de Martin Luther King*.
De la musique médiévale avec Dialogos et Discantus aux œuvres des XIXe et XXe siècles interprétées par Accentus, Axe 21, Les Eléments, Musicatreize, Colla Voce embrasse le temps. Sans oublier le baroque : l'œuvre de Jean-Sébastien Bach est en miroir avec celle de Marchand, Cornelius, Messiaen, Hersant.
Découverte des riches orgues de la ville, petits-déjeuners en musique, pauses musicales du midi, visites ponctuent le festival de moments intimes. Le soin apporté à la mise en lumière des édifices et des instruments contribue à établir ces «subtiles correspondances» entre les arts qui demeure une des priorités de Colla Voce. Du 23 août au 1er septembre à Poitiers.

FRATERNITÉS
Première édition de ce festival international organisé par le groupe folklorique Les Ballerits de Saintonge. Les 24 et 25 août à Mirambeau et Saint-Sorlin-de-Conac.
Tél. 05 46 86 03 43

BARROBJECTIF
Les rues de Barro, en Charente, vont se couvrir de grands formats ramenés du monde entier. Plus de 300 clichés sont commentés par les reporters. Marie Dorigny, de l'agence Sipa, est l'invitée d'honneur. A voir aussi : l'hommage à Michel Gady, le monde minuscule de Jean-Christophe Vincent, les coulisses des présidentielles par le collectif Synchro X. Du 21 au 29 septembre. Entrée libre.

LUMIÈRES DU BAROQUE
L'ensemble Mensa Sonora consacre son 4e festival Lumières du baroque à Henry Purcell. Les musiciens qui ont évolué dans l'ombre du compositeur sont aussi évoqués. A Celles-sur-Belle du 27 août au 1er septembre.
Tél. 05 46 82 60 77

JAZZ EN RÉ
Les rues de Saint-Martin se transforment en antichambre de La Nouvelle-Orléans, avec André Beun Quartet, Trio Givonne, Captain Grisou, Sweet Mama, Gilbert Leroux et Michel Delage Jazz Company. Du 29 août au 1er septembre.
Tél. 05 46 09 20 06

BAGNE
L'exposition Paroles et images du bagne présentée au musée Ernest-Cognacq de Saint-Martin-de-Ré retrace le parcours des condamnés et leurs conditions de détention.
Jusqu'au 12 novembre.
Tél. 05 46 09 21 22

CARROYAGE À BOUGON
Au départ, le carroyage est un quadrillage de cordes que l'archéologue tend à même le sol. Pour le rêveur ou l'artiste, il devient recherche de matière, puzzle, carrés aux secrets. La plasticienne Florence Gourier et la préhistorienne Hélène Roche ont établi une règle simple : fouiller le même endroit et le livrer à un double regard.
Exposition au musée des tumulus de Bougon jusqu'au 30 septembre.
Tél. 05 49 05 12 13

AKA
Le peuple Aka fait partie des nombreuses tribus embrassées par le seul terme Pygmée. L'exposition remet quelques idées en place et participe à une meilleure connaissance de ces petits hommes de la forêt. Jusqu'au 30 septembre au musée des tumulus de Bougon.

CLUBBING
Le Confort moderne présente à Poitiers cette exposition qui réunit 84 artistes londoniens et français. La genèse de la manifestation remonte à juin 2001 quand trois artistes créent l'événement à Londres en transformant la Beaconsfield Gallery en discothèque «idéale».

NAVIRES À LA MER
Le Musée national de la marine présente à Rochefort jusqu'au 16 septembre une sélection de marines méconnues provenant de ses collections, des années romantiques à la veille de la Seconde Guerre mondiale.
Tél. 05 46 99 86 57

OCÉANIE, LES OBJETS MURMURENT
L'exposition présentée jusqu'au 1er septembre au musée des Beaux-Arts d'Angoulême fait découvrir la richesse et la complexité des civilisations océaniennes.
Tél. 05 45 95 07 69

LOUIS BILLOTEY

Le musée Sainte-Croix de Poitiers consacre une exposition à Louis Billotey (1887-1940), peintre qui «a su faire habilement la synthèse de plusieurs courants artistiques auprès du Douanier Rousseau, de Fernand Léger et d'Ingres».
Jusqu'au 1er septembre.
Tél. 05 49 41 07 53

L'ANNÉE DU CHEVAL

Le musée d'Orbigny-Bernon de La Rochelle présente du 12 juillet au 23 septembre une sélection de l'Institut national d'artisanat de Taïwan d'œuvres de graveurs, sculpteurs et peintres traditionnels ou contemporains évoquant les sentiments qui s'attachent au cheval.
Tél. 05 46 41 18 83
http://perso.wanadoo.fr/musees-la-rochelle.

LES ÎLES ENJEUX

Le musée du Nouveau Monde de La Rochelle convie du 15 juin au 2 septembre à une plongée dans l'histoire houleuse de la Martinique et des Antilles du XVIIe au XIXe siècle.
Tél. 05 46 41 46 50

Richard Porteau - Frac Poitou-Charentes

Peace, love, d'Alain Séchas.

FRAC

Sur le thème «Les souffrances sont des droits», le Fonds régional d'art contemporain présente des œuvres de sa collection à l'hôtel Saint-Simon, à Angoulême, jusqu'au 31 août. Une exposition qui interroge l'actualité de la représentation du corps et de ses contraintes. Ce constat s'appuie sur les œuvres de Vincent Chhim, Serge Comte, Brice Dellsperger, Carsten Höller, Sarah Jones, Martin Kippenberger, Natacha Lesueur, Claude Lévêque, Philippe Parreno, Alain Séchas, Ernest T., Olivier Zabat. Entrée libre

J.-L. T.

Le pont aux roses, commande publique de François Quardon.

Fiat Lux à Melle

Avec l'exposition Fiat Lux, du 29 juin au 1er septembre, Romanes 2002 dessine un parcours à travers les principaux usages historiques et symboliques de la lumière dans l'art : de la photographie au film et à la vidéo, des projections d'images dans l'espace à l'intégration de la lumière électrique dans les installations. Avec les œuvres de Jeff Wall, Alain Fleischer, Harum Farocki, Wendelien Van Oldenborgh, Sylvie Tubiana et Françoise Quardon. Tél. 05 49 29 15 10

GABRIEL VOISIN

Architecte, avionneur et constructeur automobile, Gabriel Voisin fut une personnalité marquante de l'industrie automobile. Son aventure est retracée au musée Auto Moto Vélo de Châtellerault. Jusqu'au 20 octobre. Tél. 05 49 21 03 46

PHILIPPE RAMETTE À OIRON

C'est avec l'artiste Philippe Ramette que le nouvel administrateur du château de Oiron, Paul-Hervé Parsy, inaugure ses fonctions et la salle d'expositions temporaires aménagée sous les combles. Dessins, photographies d'œuvres *in situ* et des sculptures-installations dans le parc, cernent la démarche corrosive et ironique de l'artiste à mi-chemin entre Marcel Duchamp et Glen Baxter.
Tél. 05 49 96 51 25

RENCONTRES PHOTOGRAPHIQUES

Niort accueille en résidence puis expose de jeunes photographes européens. Le groupe Aleph s'est constitué au cours d'un de ces ateliers et est à l'honneur jusqu'en septembre. Commme le photographe Max Pam qui présente le dernier volet de sa trilogie sur l'Asie au Moulin du Roc. Tél. 05 49 24 35 44
www.pourlinstant.com

MARTIN VEYRON AU CNBDI

Martin Veyron offre une vue imprenable sur nos mœurs contemporaines. La rétrospective qui lui est consacrée jusqu'au 1er décembre n'oublie aucun de ses talents exprimés en BD, dessin de presse, illustration ou littérature enfantine. Un collectif de jeunes auteurs angoumoisins présente son dernier-né, destiné aux enfants : *Choco Creed*. Jusqu'au 22 septembre.
Tél. 05 45 38 65 65

ARCHÉOLOGIE

Le bilan de 150 ans de découvertes archéologiques à Parthenay. Au musée Turpin, dans le quartier médiéval de la ville. Tél. 05 49 64 53 73

EGIDE VILOUX

Jusqu'au 18 août, la chapelle Henri IV, à Poitiers, accueille des peintures et installations d'Egide Viloux. Entrée libre.

L'été à l'Espace Mendès France

L'Aventure polaire est visible jusqu'au 1er septembre. Du traîneau aux motoneigeS, de la présentation de l'environnement à la recherche fondamentale et appliquée, le visiteur y suit les pas des aventuriers des pôles à travers cinq siècles d'histoire. Dans ce cadre, le photographe Marc Deneyer expose des photographies inédites prises à Ilulissat au Groënland en 1994. A partir du 2 juillet et jusqu'au 19 janvier 2003, une nouvelle exposition – La mesure du temps – s'installe à Mendès France. Y sont retracées et présentées l'histoire de la mesure du temps ainsi que les techniques de datation. Tél. 05 49 50 33 00

Marc Deneyer

TAL COAT

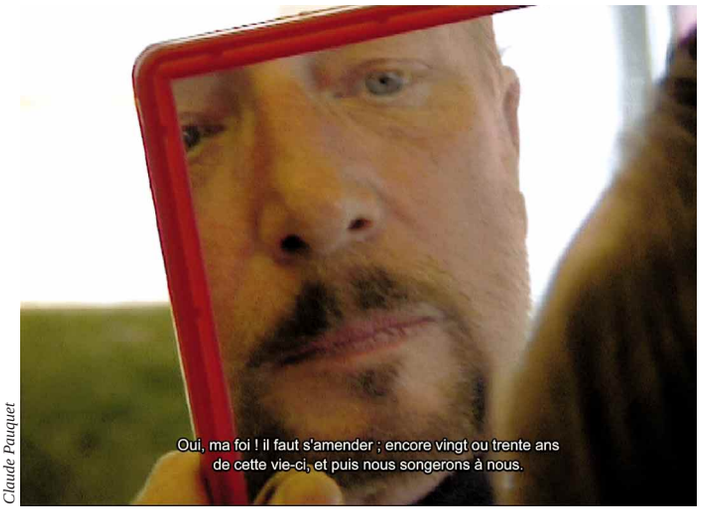
A Royan, le Centre d'arts plastiques des Voûtes du port rend hommage à cet artiste (1928-1984) en présentant un ensemble de peintures, de lavis d'encre et d'aquarelles.
Tél. 05 46 39 06 07

LE JARDIN AUX INSECTES

L'Espace Réaumur, dédié à l'observation et à la protection de la petite faune, ouvre au public en juillet et août les portes de son Jardin aux insectes samedi et dimanche. Il n'est accessible qu'en visites guidées, à 15h et 17h.
75, chemin de la Grotte à Calvin, Poitiers. Tél. 05 49 45 22 60
espacereaumur@club-internet.fr

TITUS-CARMEL

Analyste de la décomposition et de l'usure des formes, Titus-Carmel présente un choix d'œuvres récentes extraites de ses trois dernières séries, *Quartiers d'hiver*, *Feuillées* et *Memento mori*. Peintures, dessins et estampes montrent comment redonner vie aux chutes qui les composent, assemblées dans la nouvelle aventure d'un sort commun. Un ouvrage, *Feuillées & Memento Mori*, est édité à cette occasion par l'Abbaye aux Dames et Le Temps qu'il fait. Les reproductions des œuvres de l'artiste sont accompagnées d'un texte de Paul Louis Rossi.
Du 12 juillet au 30 septembre à l'Abbaye aux Dames à Saintes.
Tél. 05 46 97 48 48



Claude Pauquet

Dom Juan et *L'Homme des bois*

Le Centre dramatique Poitou-Charentes est invité, avec son chapiteau, au Festival d'Avignon du 9 au 24 juillet, pour jouer *Dom Juan*, de Molière, et *L'Homme des bois*, de Tchekhov, pièces mises en scène par Claire Lasne. De retour dans notre région, les comédiens s'installent à Saint-Jean-d'Angély, du 27 juillet au 1er août, pour jouer *La Demande en mariage*, *Badenweiler 1904* et *Les Chimères* dans les villages alentour, puis *L'Homme des bois* dans l'abbaye (le 31 et le 1er).

RENÉ LOURAU

Dix-neuf contributions pour (re)découvrir l'œuvre du sociologue, théoricien de l'analyse institutionnelle, qui fut quelque peu chahuté par l'Université de Poitiers en 1974. Ce livre de 244 pages – *Institution & implication* – paraîtra en octobre 2002. Souscription de 16 L auprès des éditions Syllepse (69, rue des Rigoles, 75020 Paris – www.syllepse.net)

LES DAMES DE LUSIGNAN

Le roman historique de Marijo Chiché-Aubrun se présente comme une saga des femmes qui, du xe au XIIIe siècle, ont participé à la construction du mythe de Mélusine, la fée bâtisseuse.
Geste éditions, 496 p., 25 e

FRANÇOIS BON

Nous attendons avec impatience sa biographie des Stones à paraître en septembre chez Fayard. Notons que François Bon a reçu le prix Louis Guilloux, décerné à Saint-Brieuc par le Conseil général des Côtes-d'Armor, pour *Mécanique* (Verdier, 2001) où il évoque Civray et le garage Citroën de son père.

GUILLAUME LE TROUBADOUR

Cette biographie du premier troubadour connu est sous-titrée «Duc d'Aquitaine fastueux et scandaleux» par Bernard Félix, ancien polytechnicien passionné par le Moyen Age.
Ed. Aubéron, 380 p., 29 e

LE HARICOT

Jean-Louis Neveu, photographe ethnologue et responsable du Centre d'études, de recherche et de documentation sur l'oralité (le Cerdo à Parthenay), retrace l'histoire du haricot, qu'on appelle *mojhéte* dans le Marais Poitevin. Dans la collection «petite encyclopédie des savoirs populaires», voici un livre savoureux, recettes à l'appui, où l'on découvre même l'histoire des fées aux mojhétes.
Geste éditions, 56 p., 8 L

YANNICK JAULIN RACONTE

Voici le CD à écouter avant de prendre une barque pour visiter le Marais Poitevin. Le conteur nous immerge dans cet espace légendaire, où les comptines peuvent côtoyer les pires monstres. Plus d'une heure de balade au rythme des chemins d'eau, avec chants d'oiseaux, bruits de la nature et petite musique méditative… «Tout le marais est là, sauf les odeurs.»
Geste éditions – Le beau monde ?

Port sépia

C'est dans le Rochefort de la Belle Epoque que l'historien Alain Quella-Villéger, spécialiste de l'exotisme et de Pierre Loti, a planté le décor de son premier roman, *Port sépia* (Le Croît vif). Période de prédilection pour l'historien, les années 1900 sont cette fois contées et non étudiées. «J'avais envie de prendre de la liberté par rapport à mon travail scientifique et d'explorer l'imaginaire de cette période», explique-t-il.
Trois narrateurs emmènent le lecteur à la découverte d'une ville et de ceux qui la peuplent ou la hantent. Le procédé est ingénieux : chaque voix délivre «sa» vision de l'histoire. Entre les articles du journaliste Gaston Fierce, incrustés dans le texte, les poèmes du même Fierce et la narration principale, omnisciente, la vérité se déforme et se précise. L'écriture se donne à la fois comme intime et impersonnelle, partiale et globale.
La passion nostalgique de Fierce pour une femme rencontrée dans les colonies, l'évocation des grèves et révoltes ouvrières, les scènes de débats politiques ou littéraires redonnent son vrai visage à Rochefort. «Cette ville est toujours racontée dans sa gloire et sa grandeur, souligne l'auteur, j'ai voulu montrer l'arrière-cour de cette époque qui ne fut belle que pour les notables et les nantis.» Comptoir colonial qui se veut presque terre exotique, le port rochefortais se berce de sa mort annoncée. *Aline Chambras*

Les cartelins

Par **Denis Montebello** Photos **Marc Deneyer**

Voilà un mot qui crie. Qui *crie comme un échaudé.* Ce cri on l'entend bien, même s'il est muet. On le reconnaît, même si au grognement bien connu se mêlent d'autres souffles. La douleur par exemple ou la joie, quand elle vous écartèle. Le mot d'abord *ne sonne mot*, ne veut rien dire. Apparemment les *cartelins* regardent comme étranger ce corps qui souffre ou exulte, écartent jusqu'au souvenir de cela qui fut plongé dans l'eau bouillante. De cela qui, remonté à la surface, fut égoutté, sucré, cuit à four chaud et sorti doré. Cependant les *cartelins*, *carquelins*, *carcalins* gardent de leur origine onomatopéique une vague idée, celle de gâteaux qui, comme les *craquelins*, *craquent* sous la dent. Ces échaudés ont oublié l'eau bouillante où on les a jetés pour ne retenir que le bruit sec qu'ils produisent au dessert. Ou lors des festivités.

Car les *cartelins* sont des pâtisseries. Et ce n'est pas en substituant au mot *crackers* celui plus français de *craquelins*, comme on tente de le faire aujourd'hui au Canada, que l'on rapprochera ceux que tout sépare. En ignorant la frontière entre salé et sucré, en mangeant comme apéritifs ces gâteaux de dessert, on ne fera au mieux qu'ajouter à la confusion qui règne dans nos assiettes. En voulant préserver la pureté de la langue, on oublie l'histoire. C'est elle qui éloigne progressivement les *craquelins* de leurs cousins germains, avec lesquels au début ils se confondaient. Ou des bretzels alsaciens, qui sont de la même famille. De la grande famille des échaudés.

Des échaudés, on en trouve partout sur le territoire. *La carte de France des échaudés* en témoigne, que l'on peut visiter sur Internet. On y verra les noms qu'ils portent (presque aussi nombreux que ceux du diable !), les formes qu'ils revêtent, d'écuelle le plus souvent, ou de disque creux, et qu'ils se mangent comme pain ou bien dessert. Selon qu'on y ajoute du sel ou du sucre. Selon les régions mais aussi les époques. Il apparaît en effet que la chose voyage, en même temps et suivant les mêmes routes que le mot ; des routes qui mènent des Pays-Bas à Douai, où le mot apparaît pour la première fois, en 1265, puis en Bretagne, où les *craquelins* feront la fortune (assez maigre, il est vrai, comme ce gâteau qui fut longtemps pâtisserie de Carême) et la renommée des Pays de Rance, notamment de Saint-Malo où ils se vendaient.

On ne sait par quelle voie ni quand sont arrivés en Poitou les *craquelins*. Comment de gâteaux cérémoniels ils sont devenus pâtisseries de fête. Ronds et dentelés, de la taille d'une assiette (de l'assiette utilisée comme patron à découper), ils ressemblaient en plus sec, en plus croustillant, en plus léger, à ces galettes ou tourteaux qui eux aussi disaient la douleur et puis la joie, la mort suivie de la résurrection.

L'Eglise laissa se perpétuer les anciens rites de régénération de la nature. Ou plutôt elle les récupéra. C'est pourquoi les échaudés n'étaient pas absents des tables de Carême ; on accrochait des *cartelins* aux branches à bénir lors du dimanche des Rameaux. Ce qui laisse penser qu'ils avaient un trou. Ce qui justifie également la forme qu'ils affectent parfois, triangulaire ou de losange. Comme les tourtisseaux.

Celle que leur donne Eric Goimier est conforme au modèle. Cela ne signifie pas qu'il se soumet à la norme, qu'il s'interdit toute fantaisie. Ni qu'il vous condamne au silence. Bien au contraire. *Craquelinier* à ses heures et à Brioux-sur-Boutonne, il vous fournit la preuve, si vous êtes curieux de saveurs nouvelles et à la fois très anciennes, si vous avez la passion de l'étymologie, si vous aimez les mots, jouer avec eux, ou tout bêtement le papier, que *cartelin* vient de *carte*. Autrement dit quelque joli calembour à grignoter.

Certes, les *cartelins* ne s'achètent pas chez lui que pour le Carême. On peut les manger en toute saison et à n'importe quel moment de la journée. Mais s'ils n'ouvrent plus l'appétit, ils sont toujours ce que voyait en eux Faideau, «un incomparable éperon à boire»[1]. Du vin nouveau. C'est cela, dit-on, que les *cartelins* réclament.

Si j'osais, j'écrirais qu'avec eux le vin est nouveau tous les jours. Que ces gâteaux secs sont une invitation à boire. A voir aussi, dans ce miroir liquide, sinon les morts au banquet d'immortalité, leur visage dansant au milieu des flammes, du moins la parole qui renaît. Comme du chaudron la vie.

Mais je voyage en Poitou et non en extase. Je me suis efforcé de rendre familière la chose, je l'ai examinée au microscope. Je ne voudrais pas, en m'approchant trop près de mon objet, le faire paraître étrange. Je ne voudrais pas qu'il disparaisse. Sous le regard de l'archéologue. Quand le présent se change, comme par enchantement, en un passé très lointain.

Je ne voudrais pas oublier que les *cartelins* sont avant tout – et devant moi, à bonne distance – des gâteaux blonds dorés. Qu'ils doivent leur aspect brillant au sucre dont on les recouvre, en petits morceaux, grossièrement pilés, ou cristallisé. ■

1. F. Faideau, *Le Bien Manger en Aunis et Saintonge*, 1936.

Bibliographie

Sélection d'articles parus dans *L'Actualité*

N° 7, JANVIER 1989
L'exposé des architectes, par Jean et Patrick Monge, qui ont construit l'Espace Mendès France.

N° 9, NOVEMBRE 1989
La redécouverte du site gallo-romain de Sanxay.

N° 10, MARS 1990
Spécial «architecture en Poitou-Charentes».

N° 15, OCTOBRE 1991
Sur les tours de la Manu : Jean-Luc Vilmouth.

N° 16, JANVIER 1992
L'Ensma change d'air. La Rochelle An I. Le béton désarmé.

N° 17, JUIN 1992
Un désir d'harmonie : châteaux et jardins. Rochefort-sur-Bosphore, Pierre Loti, par Alain Quella-Villéger. L'hermitage monolithe de Mortagne-sur-Gironde. Tumuli Bolgonis, par Jean Demélier. Les divinités bienfaitrices : amphithéâtre, thermes, temple de Sanxay.

N° 18, SEPTEMBRE 1992
Réserves sur les barrages. Fac plus urbaines.

N° 19, DÉCEMBRE 1992
Nouvel inox 01, le camion multimédia de Jean Nouvel.

N° 20, MARS 1993
Université de Poitiers, un campus requalifié.

N° 21, JUIN 1993
Le défi des mégalithes. Bougon architecture pour l'éternité. Des feux dans la nuit : les phares. Oiron : Curios et Mirabilia. Symboles de pierre : Aulnay-de-Saintonge. L'univers enchanté de Pierre Loti, par A. Quella-Villéger. Fort Boyard, forteresse des jeux.

N° 26, OCTOBRE 1994
La mémoire d'un pays : les fermes typiques du Montmorillonnais.

N° 25, JUILLET 1994
Châteaux forts : impassibles forteresses. La double vie du phare de Cordouan. Notre-Dame-la-Grande, les bons apôtres de la pierre. Donjon panoramique : Sylvain Dubuisson. Les maisons de terre d'Ouzilly-Vignolles.

N° 27, JANVIER 1995
Architectures végétales des sauniers charentais et des paysans poitevins. Une ville entre deux tours : Jean-Luc Vilmouth.

N° 29 SEPTEMBRE 1995
Le dernier pont transbordeur de France. Saint-Loup, les jardins retrouvés. Bestiaire roman : la vie troublée des formes.

N° 30, OCTOBRE 1995
Rabelais, chambre 321 : Claude Lévêque.

N° 31, JANVIER 1996
Industrie tuilière, la couleur du pays.

N° 33, JUILLET 1996
Couleurs entre ciel et terre : les cabanes d'ostréiculteurs d'Oléron. Chez Pierre Loti, par A. Quella-Villéger. Debout à 900 ans, l'abbatiale Saint-Jean-de-Montierneuf. Berceau de l'art saintongeais : Saint-Eutrope à Saintes.

N° 34, OCTOBRE 1996
Modernes et romans : la médiathèque de Poitiers.

N° 36, AVRIL 1997
Architectures industrielles. Maîtriser les matériaux. De la peinture pour muser : Philippe Untersteller. Notre-Dame-la-Grande, lumière sur façade écran.

N° 37, JUILLET 1997
Une ville antique fantôme, le moulin du Fâ.

N° 38, OCTOBRE 1997
Les moissons du ciel.

N° 39, JANVIER 1998
Dans le sillage de l'*Hermione*.

N° 42 DÉCEMBRE 1998
Un jardinier naturaliste à l'aube du XXIe siècle : Gilles Clément.

N° 45, JUILLET 1999
Spécial «Patrimoines»
Les bastions de la mer, par Denis Montebello. Permanence de l'architecture romane, par Laurent Beaudouin.
Saint-Savin, le combat des rois.
Civray, ville complète, par François Bon. *Hermione*, les artisans de la reconstruction. Devoir de mémoire et de création : entretien avec François Barré.
La ville : entretiens avec Jacques Villeglé et Pierre Henry.

N° 46, DÉCEMBRE 1999
La ville : entretiens avec Régine Chopinot et Jean-Paul Bonnet. Jean-Richard Bloch à la Mérigote, par A. Quella-Villéger.

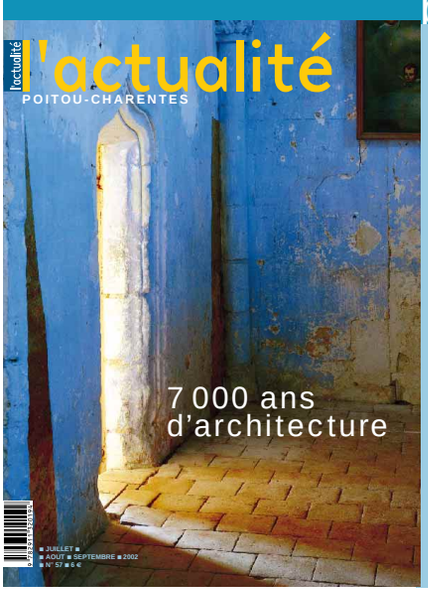
N° 48, AVRIL 2000
Villes françaises du nouveau monde.

N° 51, JANVIER 2001
Dossier «Michel Foucault» et photographies de sa maison natale à Poitiers.

N° 52, AVRIL 2001
Aix, la dernière île.

N° 53, JUILLET 2001
Spécial «Ecrivains»
Poitou, vieille terre, par Pierre Moinot. Des tennis rouges dans le salon turc, par Leïla Sebbar. La nymphe des marais, par Sylvie Germain. Simenon et les Charentais, par Paul Mercier. L'autoroute des oiseaux, par Raymond Bozier. Terminus Tasdon-La Rochelle, par Bernard Ruhaud. La porte royale, par Jean-Jacques Salgon. Cher petit martyr, par Pierre d'Ovidio.

bulletin d'abonnement



Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 15 e (étranger 18 e)
- ❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 28 e (étranger 35 e)
- ❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____